

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

[L']Académie de l'art poétique, où par amples raisons, démonstrations,
nouvelles recherches, examinations et autorités d'exemples sont vivement
éclaircis et deduits les moyens par où l'on peut parvenir à la vraie et
parfaicte connoissance de la poésie françoise [Document électronique] / par le
sieur de Deimier

CHAPITRE 1

p1

definition de la poésie, l' explication d' icelle :
les trente deux sortes de poèmes qui ont esté, ou
sont aujourd' huy pratiquées par les françois : et
combien de qualités sont requises a l' unique
perfection d' une oeuvre poétique.

poésie est un don de nature,
perfectionné de l' art :
par lequel avec la plus grande
bonté du langage, on
chante les affections et les
louanges des dieux et des hommes. J' ay
trouvé bon d' avoir mis cette definition
aux premières lignes de ce livre, afin que

p2

me servant d' icelle comme de fondement
et de guide en ceste academie que je me
suis proposé de faire, j' y edifie et conduise
suivant mon pouvoir la demonstration
et pure intelligence de l' art poétique.
C' est ainsi que j' ay mis en premier lieu
que la poésie est un don de nature : puis
que c' est une opinion non moins generale
que tres-antique, que la poésie se
trouve naturellement en l' esprit des hommes,
sans avoir esté apprise ny recherchée
par les enseignemens, conseil ou
commandement d' autrui. De ceste raison

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sont tesmoins ceux qui se treuvans
dés leur plus tendre jeunesse l' ame accompagnée
de ce don, ont plustost commencé
à faire de bons vers que veu la portée
de leur âge, ils n' avoient le courage
de s' en avoüer l' auteur, et de prouver
ou dire la cause, et les moyens par lesquels
ils les avoient composez. Aussi c' est une opinion
indubitable en la creance des doctes,
que les poëtes naissent, et que les orateurs
se font. Bien qu' il est vray aussi, que
tout homme est né à une science, qui luy
est du tout propre et naturelle, comme
ce subtil philosophe Jean Huart medecin

p3

de Portugal l' a doctement esclarcy
en son examen des esprits. Toutes fois je
puis bien dire avec raison que par accident
on peut se trouver quelques fois à
faire des vers : mais c' est au moyen de
quelques passions qui agitent vivement
l' esprit, car on voit que les transports de
l' amour, ou de l' ire, ou de l' ennuy, occasionnent
que ceux qui jamais n' avoient
faict des vers en composent tout à coup,
et deviennent comme poëtes. Et ceste
raison est appuyée de l' autorité des anciens
latins, qui disoient que celui qui est
en colere fait des vers bien que la nature
luy en ait desnié la vertu. Aussi l' on voit
ordinairement que les poëtes naturels,
commencent à escrire grande quantité
de vers par la passion dont amour resveille
et renflame en leur jeunesse leur
naturel poëtique. Mais d' autant que
l' esprit humain est tres-infiniment esloigné
des conditions de la nature divine,
à pouvoir faire sans peine et sans artifice
quelque chose de parfaict, j' ay adjousté
que ce don de nature est perfectionné
de l' art. Puis que ce seroit en vain, que le
plus beau naturel du monde, oseroit entreprendre

p4

de faire quelque oeuvre parfaite,
en quelle science ou discipline

que ce soit, s' il vouloit mespriser et negliger
toutes les raisons et les exemples
de ceux qui ont aquis de la reputation en
l' exercice ou science qu' il auroit fait dessein
de pratiquer et d' aquerir. Comme si
l' on voyoit un homme qui eut l' esprit du
tout encliné à la medecine, et un autre
qui l' eut à l' architecture et à la peinture :
et que le premier ne fit aucune estime de
lire les livres d' Hipocrates et de Galien,
et qu' il ne daignast aussi d' apprendre sous
les medecins de son siecle : et que l' autre
mesprisast toutes les reigles de Victruve
et d' Albert Duret, et qu' il ne voulut se
conformer aux meilleures leçons des plus
excellens maistres de son temps. Certainement
on pourroit croire avec le vray,
que pour aucun bon naturel qui fust en
eux, jamais le premier ne seroit bon medecin,
ny l' autre bon peintre et grand
architecte. Tout de mesme il faut dire
par ces raisons, qu' il ne suffit pas d' avoir
seulement un beau naturel en la poésie,
et de se contenter de cela en espoir de
faire quelque ouvrage de recommandation

p5

immortelle : mais il est necessaire de
conjoindre les reigles et l' industrie de
l' artifice aux biens que la nature a donnez,
et perfectionner l' esprit et la vertu
en iceux, les recherchant avec amour et
labour. Veu que c' est ainsi que la destinee
a soumis la gloire des hommes, que leurs
palmes et leurs plus heureuses fortunes
ne peuvent estre aquisés sans beaucoup
de travaux et d' amour : puis que la gloire
ne peut estre gaignee que par la peine, et
qu' on ne sçauroit atteindre à la perfection
de quelque chose excellente, que
par le moyen du labour, et des effets rares
et difficiles. Il est donc besoing d' apporter
les observations de l' art au don
naturel de la poésie, si l' on veut aquerir le
vray honneur qui se peut rencontrer au
merite des beaux escrits. Car il ne faut
pas estre comme on a veu deux ou trois
certains poètes de nostre temps, qui ayant
l' esprit autant naturalisé de poésie qu' autre
que l' on ait veu : neantmoins comme
ayant l' art à mespris, et n' affectans que

ce que leur boutade poétique leur faisoit
dire, ils n' ont aimé à faire des vers qu' à
nombres desmesurez, et non avec la balance

p6

de la bonté, et du merite. Aussi veu
la mauvaise façon de leurs escrits, on pouvoit
bien dire qu' ils avoient beu, non des
eaux de Parnasse et d' Helicon, mais bien
des flots accroupis de ce lac d' Ethiopie,
dont les ondes causent la rage, ou l' assoupissement
à ceux qui en boivent. Aussi le
divin Ronsard se plaignant de tant d' erreurs
qui formilloient aux oeuvres de l' un
de ces poètes, disoit qu' il luy avoit gasté
la poésie. Comme encore un poète dauphinois
parlant des amours d' un autre de
ces trois-là, souloit dire qu' au pris de celles
de Ronsard, il n' avoit fait que broüiller
du papier, et couru la poste sur des asnes.
Mais j' ay mis en suite en la troisieme
et derniere particule de ceste definition,
ces mots : par lequel avec la plus
grande bonté du langage on chante les
affections et les loüanges des dieux et
des hommes. Car en escrivant un subject
poétique, il n' est pas requis seulement
d' avoir l' esprit arrêté aux inventions, et
à la beauté de ce que l' on traicte : mais il se
faut soigner également à la perfection
de ce que l' on veut dire, observant par ce
moyen en ces discours la plus grande bonté

p7

du langage : tant s' en faut qu' on si doive
desborder en licences de paroles impertinentes.
Et ne faut pas estre de l' opinion
de quelques uns de ce siecle, qui
disent qu' ils aymeroient mieux loger une
mauvaise phrase en un vers, que se despartir
aucunement du subject d' une belle
invention : ains il est raisonnable de se
travailler en sorte que les erres de cette
invention ne soyent point separees du
bien dire. Car une belle invention qui est
portee par des paroles de mauvaise grace
ne pert pas moins de lustre et de valeur,
qu' un bon escuyer lors que se treuvant
couvert d' un habit mal fait, se voit monté

sur un mauvais cheval encloué. Du-Bartas
a esté de ceste opinion erronnee,
lors qu' il a dict en la preface de ses oeuvres,
que ceux là ont tort de le blasmer de
ce qu' il use de ces mots composez : comme,
ba-battant, flot-flottant, bou-bourdonnant,
porte-flambeaux, et autres de pareille estofe,
disant qu' ils ne se donnent pas garde que
ces verbes ainsi doubles, luy espargnent
des vers. Toutes-fois sa raison est rejectable
par deux autres qui sont invincibles :
la premiere est, que le vray et bon langage

p8

du peuple n' est point marqué de ces
dictions doubles, fardees et languissantes :
car tout bon françois jugera bien
que telle sorte de mots n' est aucunement
propre à la naïveté de nostre langue, à
cause de l' empouleure dont ils sont enflez,
et que jamais ils ne seront receuz en
la communauté des vrays termes françois,
veu le fard et l' estrangeté qui les accompagne.
L' autre raison est, qu' il paroist
bien infiniment plus raisonnable de prendre
la peine à faire dix bons vers davantage,
qu' au lieu d' espargner le temps, loger
en un discours une parole impropre,
et illegitime. Et mesme que puis que c' est
pour nostre plaisir que nous faisons des
vers, il n' y faut pas aller à l' espargne comme
s' ils coustoient des angelots, ou des
portugaises a quantité, mais il est requis
de les faire tousbons, ou autrement ne s' en
mesler pas. Il est necessaire donc que les
vers soient formez du meilleur langage,
puis mesme que Platon ce divin philosophe,
l' enseigne si clairement, lors qu' il dit :
que les vers sont le langage des dieux, et
que la prose est celui des hommes : car si
les vers ne sont comme animez et brillans

p9

des paroles de la meilleure condition, seroit-il
bien fait de dire que c' est en ceste
façon que parlent les dieux ? Or quand je
dis en ceste derniere particule : qu' avec la

plus grande bonté du langage on chante,
etc. Je veux dire que c' est le propre de la
poésie d' estre discourue en vers : comme
de tout temps les celebres poètes ont escrit
en lignes, ou paroles mesurees d' une
certaine quantité et qualité de syllabes : les
grecs les appellants, metres, les latins,
carmes et vers, et les anciens françois rimes.
Ayans ainsi tracé leurs poésies en
vers, afin qu' elles fussent d' autant plus
delicieuses aux lecteurs : veu que l' esprit
humain se delecte par simparchie en ce qui
est mesuré, orné et harmonieux : et qu' aussi
elles eussent la propriété d' estre embelies
et animées des airs que la musique y
donneroit, pour en louer plus illustrement
avec la voix, et avec la lyre et autres
instrumens ceux à l' honneur desquels
ces compositions auroient esté faictes.
à ceste occasion aussi, l' on ne peint jamais
les muses que comme musiciennes : les unes
avec des instrumens musicaux, et les autres
avec des livres. Les anciens aussi

p10

attribuent à chacune d' icelles, l' invention
d' autant de ces formes musicales, et de
subjects de chansons. Et il est bien vray semblable,
que le nom des muses derive de
musique ou bien que pour le moins la musique
refere son ethimologie aux muses.
Mais touchant les Amadis, Palmerin D' Olive,
Primaleon de Grece, Gerileon d' Angleterre,
et les romans des chevaliers de
la table ronde, ce sont bien des poésies,
toutesfois par deux raisons ils ne sont pas
parfaitement poétiques : veu qu' ils sont
trop semblables à l' histoire, et qu' ils ne
sont pas composez en vers : aussi à bien
qualifier ces romans, on peut dire que ce
sont des poésies en façon d' histoire. En
fin la conclusion de ceste definition porte
que la poésie chante les affections et les
louanges des dieux et des hommes : surquoy
j' enten en ce terme de dieux, les
saincts, les anges, et l' eternal tout puissant,
tout glorieux et inenarrable, et par
lequel toutes choses ayant esté creees ; comme
vray, et seul dieu qu' il est, il faict que
par sa grace, et bonté immense, les anges
et les saincts sont reluisans au ciel, comme

des soleils, et des dieux, les faisans

p11

participans de sa beatitude infinie. En consideration dequoy, je les ay voulu comprendre icy en ce terme divin, pour les gloires duquel les muses doivent employer leurs plus beaux thresors avec un desir inviolable qu' aucunes de leurs oeuvres ne soient jamais esloignees de l' amour et du respect qui sont deubs à ce divin monarque, et à ces heureux esprits qui possedent le ciel. Mais en ce terme des hommes, j' enten les roys et les princes vertueux, et toute autre personnage qui est accompagné d' honneur et de vertu : car la poësie pour estre un present celeste, n' est point donnee aux humains pour chanter le nom des vicieux, et les desirs depravez : mais bien les loüanges de ceux qui reluisent au monde par la gloire de leur esprit et de leur valeur, et les douces affections amoureuses qui sont accompagnees du devoir que l' on doit à la vertu, et de l' amour que l' on porte à la beauté des sciences.

Or sur le sujet de l' artifice dont le poëte naturel doit estre doué, on pourroit faire une demande : assavoir quel de deux poëtes peut estre le meilleur : ou celuy

p12

qui l' est naturellement, et qui est despourveu de l' embellissement qui s' aquier en la possession de l' artifice : ou l' autre qui n' ayant aucun naturel à la poësie, est seulement conduit et porté d' art et de science en la composition de ses poëmes. Chacun peut juger là dessus comme il luy semblera bon, et de ma part je donneray aussi mon advis sur ce qu' il m' en semble. Et ainsi je feray comparaison du poëte despourveu d' art, à un navire qui est tres-bien équipé pour voyager, mais qui se trouvant vuide de bons mariniers, et de patrons pour estendre et gouverner ses voilles et son gouvernail et avoir l' oeil à la boussole, demeure sans faire chemin, et s' il en fait soit peu, ou beaucoup, c' est tousjours par une voye fort errante et mal

adreesee, bien qu' aussi le vent luy soit favorable.
Par la mesme raison j' acompare ray
le poëte qui n' est fourny que d' artifice,
au navire qui est poussé d' un bon vent
et qui est garny de tres-experts mariniers
et patrons : mais qui pour estre despourveu
de bons arbres, et de bonnes voilles,
et mesme de timon, ne peut pas aller longuement
en pleine mer, ny flotter gaillardement

p13

vers le port souhaité. Toutesfois
suivant mon advis, il me semble que
c' est la verité, que le poëte qui n' escrit
que par art, composera d' ouvrages beaucoup
plus propres et agreables que ceux
de l' autre qui ne sera riche que de ce que
la nature aura decoré son esprit : car en
la perfection d' un oeuvre poëtique, il faut
observer tant de reigles, que si l' on est
privé de la connoissance d' icelles, on peut
faire en un poëme plus de fautes que de
vers. Mais par une autre opinion bien avoüable,
je tien que les escrits d' un poëte naturel,
qui sera éclairé de quelque lumiere
de science et d' industrie, seront tousjours
de plus grande estime que ceux d' un esprit
qui n' estant poëte que par le seul art,
composera des vers exactement elabourez
à la reigle. Parce que ce poëte-cy escrira
peu, veu qui sera tousjours fort sterile
de conceptions, et parmy ce peu d' ouvrage,
il n' aura pas la splendeur et la grace
des inventions et des fureurs poëtiques,
dont un poëte naturel enrichy ses
escrits. Mais veu que je mets icy dans ce
livre tant de nouvelles et difficilles observations
pour les parties d' un parfaict

p14

poëme, il semble que je vueille blasmer et
banir la forme dont un poëte de nature
compose des vers par une ardeur et fureur
poëtique : mais pourtant ce n' est pas
mon but en aucune sorte : car en nulle façon
que ce soit, je ne veux, ny dois rejecter,
ny offencer ceste divine fureur d' Apollon,

ains je la prise et l' honore comme
un don des cieux qu' elle est. Toutesfois
je conseilleray à ces divins esprits qui
escrivent ainsi, qu' apres qu' ils auront composé
des vers, durant et suivant le temps
que ceste fureur les agitoit, qu' ils laissent
reposer cest ouvrage, et qu' apres qu' en y
passant une juste correction, ils viennent
à perfectionner par art et par jugement,
ce que le naturel leur aura faict escrire
ainsi en abondance. Mais à ce propos je
diray qu' au-jourd' huy on voit qu' une opinion
est agitee entre quelques esprits à
croire et soustenir le sujet en quoy la
poésie consiste : car les uns disent qu' elle
ne doit point estre entenduë aux vers, ny
aux belles paroles qui les doivent orner,
ny moins estre aucunement obligee aux
formes de l' elegance : ains qu' elle reside
seulement en ce qui est traicté aux poëmes,

p15

et que c' est en ce lieu où la poésie
demeure, soit que les vers soient bons ou
mauvais. Les autres disent que la vraye et
parfaite poésie, consiste essentiellement
aux sujets qui sont descrites aux poëmes,
et en la perfection dont les vers qui la manifeste
doivent estre formez. Or pour en
dire ce qu' il m' en semble, j' avouë franchement
que je suis de l' opinion de ceux-cy :
car si la vraye poésie consistoit seulement
aux sujets des fables et autres imaginations
et traictez poëtiques, un païsan
qui seroit ignorant des lettres, pourroit
faire un poëme suivant sa lourde fantaisie
tout embrouïllé de narration et de conceptions,
où les vers et le langage seroient
extremement defectueux, qui neantmoins
il voudroit faire reconnoistre pour
une excellente et parfaicte poésie. Parce
qu' il allegueroit que la poésie consisteroit
uniquement au sujet qui seroit conté
au poëme, et non point en la beauté des
vers, et des autres industries et ornemens
de l' art, et diroit ainsi que les conceptions
qu' on y trouveroit seroient des mysteres :
ainsi l' ignorance et l' erreur iroient du
pair avec la vertu au temple de la gloire ;

p16

ce qui seroit trop contre la raison. C' est pourquoy pour revenir à ce que j' ay dict icy, je croy que le don de nature a besoin de l' artifice pour l' exprimer dignement, et qu' ainsi la vraye poësie est formee de la beauté du subject, et de l' excellence et disposition dont les vers doivent reluire. Toutefois en m' eslargissant davantage sur le subject de la poësie, et des vers dont elle tire son lustre aussi bien que son explication plus convenante : je proposeray, que comme l' art a besoing de la nature pour employer les beautez de son industrie, la nature a besoin aussi d' estre fortifiee et illustree de l' art, quoy qu' en dise Monsieur Richelet en ses commentaires des odes de Ronsard, disant sur ceste strophe de l' ode X du premier livre d' icelles, où Jupiter parle ainsi aux muses :
*lors que la mienne ravissante
vous viendra troubler vivement, etc.*

p17

que c' est pour montrer que le poëte n' a besoin que de ce transport divin, meslé du naturel sans autre science : d' autant (dict-il) que ceste inspiration luy fournit toute connoissance, et mesmes parce que plus plainement et plus librement elle se jouë dans un esprit libre et non prevenu de sciences aquises par l' art. Mais un peu au paravant au mesme poëme, Jupiter parle aussi en ceste sorte.
*par art le navigateur
en la mer manie, et vire etc.*

p18

neant-moins quoy que chantent ces vers et leur commentaire, et Socrates mesmes qui dit que la poësie procede purement du ciel, et du destin, et que selon Strabon, ceste saincte fureur soit un enthousiasme divin : si est-ce pourtant que ce sera tousjours mon opinion, que l' art et la connoissance des sciences est tres-necessaire

à celui qui doit écrire quelque poésie parfaite,
et que ce seroit une
chose la plus rare du monde, si l'on voyoit
qu'un homme qui n'auroit aucune intelligence
des lettres sceut parfaitement
composer en poésie. Je dois, et veux bien
advouër aussi, que Dieu comme tout-puissant
qu'il est, peut influër de sa grace tous
les dons des sciences en un esprit qui les auroit
totallement ignorees au paravant : mais
on ne voit pas que cela se fasse, bien qu'un
Salomon, et un Albert Le Grand ayent
eu la science par une particuliere faveur
divine : aussi puis que ces faveurs si grandes
n'arrivent pas ordinairement, on n'en doit
pas fonder un argument general. Ainsi
bien que l'on ait du ciel un tres-parfait
et divin naturel pour la poésie, neantmoins
ce naturel si excellent a besoin d'estre

p19

accompagné et servy de l'art qui est
acquis avec soin et labeur, ausquels la loy
divine a obligé tous les hommes. Mais
tout ainsi que le royal psalmiste dict que
le commencement de sapience est la
crainte du seigneur, je diray que celui
qui se treuve enrichy de ce celeste naturel
poëtique, doit tascher d'entretenir et
d'augmenter une si noble qualité, par
quatre moyens qu'il doit avoir, et lesquels
sont ceux-cy, la vive foy envers Dieu, et
les bonnes moeurs : la connoissance des
histoires et de la philosophie, et l'intelligence
des fables poëtiques, et de l'art,
par lesquels la poésie doit estre maniee
et embelie.

Ayant ainsi donné une explication
assez ample à ceste definition de la poésie,
et déclaré mon opinion de la qualité de
ces deux sortes de poëtes : j'estime qu'il
est bien à propos de dire que la poésie
françoise est traictee en trente-deux sortes
de poëmes, qui sont nommez ainsi,
et en premier lieu comme le plus excellent
de tous : le poëme heroïque, discours,
hymne, confession, priere, avanture,
elegie, stances, ode, sonnet, madrigal,

p20

plainte, chanson, prosopopee, lamentations
ou regrets, epigramme, cartel,
echo, satyre, eglogue, epithalame,
tragedie, tragi-comedie, chant royal,
epitaphe, moralité, farce, rondeau, balade,
vire-lay et triolet. Lesquels à mon
avis, sont, ou comprennent toutes les
formes et manieres dont les poëtes ont
d' escrit, ou peuvent d' escrire leurs imaginations.
Aussi les six derniers de ces poëmes ont
esté fort pratiquez entre les anciens
poëtes françois, mais à present on
n' en fait plus d' estat. Mais touchant la
comedie, elle n' a jamais esté guere veuë
en France, veu qu' elle semble estre accompagnee
d' un sujet trop bas et populaire
pour meriter les veilles d' un esprit
excellent. Or en la suite de ce livre je
feray un discours particulier sur un chacun
de tous ces poëmes, afin de faire congnoistre
au vray la nature et la juste regle
qui se peuvent remarquer et desirer
en eux. Et pour finir ce chapitre, je diray
que tout poëme pour estre parfaict de
tout poinct, doit avoir les sept qualitez
suivantes, qui sont : l' invention, la clairté,
la mesure ou juste quantité des syllabes

p21

qui sont deuës aux vers, la richesse des
rimes, l' elegance et douceur des paroles,
la bonté du langage, et la valeur et propriété
des raisons. De chacune desquelles
qualitez j' en formeray un discours à
part, et pour y venir mieux d' un degré à
l' autre, j' écriray premierement sur quelques
autres particularitez qui serviront
comme de preparation et d' ornement à
celles-là. Mais j' ajouteray ces lignes icy,
pour le sujet de ceste susdite invention,
et diray qu' un poëme ne laissera pas d' estre
excellent et parfaict lors que n' estant
illustré de cette qualité, les autres six
l' embelliront par tout, moyennant qu' il
ne soit edifié tout au long sur les mesmes
inventions d' autrui, et principalement
s' il est de la mesme nation. Car il y a tousjours
de la gloire d' imiter les bons escrivains,
sans usurper leurs propres conceptions
et manieres de discours : mais il y

en a d' avantage en l' imitation des estrangers,
ainsi que Ronsard, Des-Portes, et
autres poètes françois ont faict heureusement
en imitans les poètes des nations
estrangeres, comme aussi l' Arioste en
son Roland furieux à l' imitation des anciens

p22

poètes et des romans d' Amadis et
d' Artus de Bretagne. Et comme a fait entre
les latins Virgile, qui a esté doué d' un
esprit riche et courageux extremement,
et qui se fiant à ses forces qu' il voyoit
estre fort grandes, osa entreprendre de
faire ce que trois poètes avoient fait chacun
de plus excellent en son genre : Hesiode,
Theocrite, et Homere : surquoy il
surmonta les deux en ses bucoliques et
eglogues, et en son eneïde il suivit si heureusement
le troisieme, qu' en ces formes
d' imitation il fit si bien que la gloire d' un
poème heroïque resplendira tousjours en
l' ouvrage qu' il a fait à l' honneur d' Enee.
Pour conclusion doncques je tiendray
qu' un poème ne manquera pas d' estre du
tout bon, combien qu' il soit faict à l' imitation
d' un autre : pourveu qu' il soit formé
avec les conditions que j' ay dictes cy
dessus. Parce qu' outre l' invention, les autres
six parties ont tant de beautez et de
perfections lors qu' elles se treuvent en
un ouvrage, que par leur merite une poésie
bien que faite par imitation, en demeure
neantmoins toute resplendissante
de valeur et de grace.

CHAPITRE 2

p23

*des vers alexandrins, communs et lyriques :
division d' iceux en six sortes, dans lesquelles
sont comprises toutes les façons des vers que
les françois ont en usage. Du nombre des syllabes
dont les vers sont formez. Distinction
des vers masculins et des feminins. De quelques*

*vers françois mesurez comme les latins.
et qu' il faut que les françois escrivent
suyvant leur usage.*

la poésie françoise comprend
les façons de tous ses poèmes
en ces trois formes de vers, desquels
les premiers sont nommez
alexandrins, les seconds
communs, et les derniers lyriques. Or les
alexandrins sont tousjours bastis d' une
mesme sorte et mesure, comme aussi les
communs en celles qui leur sont affectees ;
horsmis pour les citations diverses
des rimes, qui estans entrelassees aux
stances, et autres poèmes de rime croisee,
les font differer aux elegies, et autres
pieces de qui les rimes sont accouplees

p24

sans intermission, veu qu' elles s' entresuyvent
de deux en deux. Mais touchant les
lyriques dont toutes les odes sont formees,
il y en a de quatre sortes, comme
je diray cy apres ; montrant premierement
que les vers feminins des alexandrins
sont de treize syllabes, et les masculins de
douze, comme il se peut voir en ces quatre
premiers vers de l' hymne de l' eternité
de Ronsard. (...).

Mais avant que de passer outre à représenter
icy la façon des autres vers, je treuve
bon d' expliquer à quelle raison il y a
des vers qui sont appelez masculins, et
d' autres feminins. C' est pourquoy je diray
que ces deux nominations aviennent
à cause de la rime qui termine le
vers. Ainsi donques la rime feminine qui
fait nommer les vers de son nom est celle
qui est tousjours limitee par la lettre (e)
qui se prononce non comme en l' alphabet,

p25

mais bien ainsi qu' une lettre qui
tient de la nature de ce mot *ou* , et de
ceste mesme lettre *e* : comme on le peut
connoistre en la prononciation de ces
mots suivants, par qui la rime est faicte

feminine, *astrolabe, herbe, grace, espece, sacrifice, enfance, embuscade, demande, monde, estude, cytheree, cosmographe, courage, fatale, eternelle, facile, parole, meule, ame, extreme, estime, hymne, royne, emperiere, seigneurie, riche, puissante, prouesse, admirable, fleurie, sagittaire, guerre, homme, femme, victoire, interprete, parfaite, prudente, brave, bonne, veuë, zephire, aise, joye*. Et en tous les autres qui sont de semblable nature, ou terminaison, soit au plurier, ou bien au singulier. On voit aussi que la fin de ces mots, ne rend qu' un demy-son en les proferant suivant leur naïveté, et que l' oreille en est fort doucement touchée. Il se treuve aussi une autre sorte de feminins, mais qui toutesfois ne se rencontrent que fort rarement aux rimes. Ces feminins sont en tous ces mots qui sont terminez en *ent*, lors que l' on parle de la troisieme personne en plurier en ces façons, *les astres qui luisent, les glaces qui nuisent, les beaux jours qui*

p26

s' approchent, les archers qui descochent, ces belles qui m' aiment, ces beaux yeux qui m' enflament, que ces soldats le gardent, que ces gens s' en aillent, les estoilles brillent, etc. la rime qui est appelée masculine, est celle qui se treuve en tous les mots qui se terminent par la lettre (e) grave, comme aussi par les quatre autres voyelles, soient nuës ou suivies d' autres lettres, comme en ces mots divers on le peut connoistre, *aida, aima, beauté, chef, naïf, midy, mareschal, colomnel, civil, flageol, ayeul, consul, gouvernail, acceuil, destiné, vaillant, ocean, descend, logicien, divin, amant, fidellement, guerdon, affection, or, abort, port, aimer, desir, humain, univers, feux, refus, vaincueur, lieu, dieux, glorieux, laurier, exaltez, hipocras, amis, avoir, amour, habit, attraicts, tournois, espoux, delicat, delié, tribut, muguet, assaut, receu, atteint, beau, amy, etc.* et ainsi en tous les autres mots, dictions et noms qui sont enclos en la cathégorie de ceste terminaison relevee : car à cause du son vif, et ferme que rendent ces termes sur la fin de leur prolotion, ils font qu' à bon droict la rime est appelée masculine. Or touchant la mesure des vers communs, elle est de onze syllabes au

p27

feminin, et de dix au masculin, comme il se voit en ceste premiere stance des bergeries de Des-Portes. (...).

Mais on n' a point en usage d' avoir des vers masculins à neuf syllabes, et des autres à dix, et celui perdroit sa peine, qui les voudroit introduire, veu que les graces du langage françois, repugnent à ceste forme de vers : parce qu' ils ressemblent trop à la cadence des latins, et par ce moyen, ils ne peuvent convenir proprement à nostre poësie, comme on peut juger par ces deux vers. (...).

Ronsard a faict des vers de neuf et dix syllabes, qui sont ainsi au commencement

p28

de l' ode Xvii du quatriesme livre. (...).

Mais ces vers ont si peu de grace à comparaison de ceux que nous usons ordinairement, qu' ils semblent la desmarche d' un maigre roussin entravé, à la comparoir au libre et gaillard trot d' un genet d' Espagne. Toutes-fois puis que la difference qui se treuve d' une chose à l' autre, faict que bien souvent celle qui est bien receuë et familiere, en paroît plus belle, il ne sera que bien à propos de faire quelque fois des vers suivant ceste mesure estrangere : car outre quelque subject particulier qui pourroit les rendre desirables, ce seroit au moins que par leur contrarieté opposee les vers

p29

ordinaires en paroistroient tousjours plus beaux et plus doux. Mais pourtant c' est la raison qu' une telle sorte de vers accommodez à l' estrangere soit employee tant seulement en quelque chanson : d' autant que pour le respect du bel air que ces vers pourroyent avoir ils seroient admirables lors qu' ils seroyent chantez de quelque bonne voix. C' est

pourquoy je ne suis point d' avis que l' on
en doyve faire pour aucun autre poëme ;
et encore il faut que cela ne soit pas plus
haut de deux ou trois fois en toutes les
oeuvres qu' un poëte sçauroit faire. Aussi
suyvant l' amitié sacree qui est entre la
poësie et la musique qui sont soeurs germaines,
Monsieur Guedron qui est bon
poëte et tres-excellent musicien, fit dernièrement
à Fontaine-Bleau deux chansons
où l' on voit que la façon de la cadance
des vers latins est employee en quelques
vers, comme on le peut voir au premier
de ce couplet suyvant qui est le commencement
de l' une desdictes chansons, (...).

p30

Cest autre couplet suyvant est de l' autre
chanson, qu' il fit sur la mesure de
ceux d' une chanson espagnole qui avoit
un air du tout agreable : car l' esprit de cest
air estant des plus beaux, il y fallu former
et donner un corps à la françoise, afin que
les paroles et la vie d' un air si gaillard ne
parussent plus comme estrangeres. (...).
Le dernier de ces vers marche à la mode
sus-dicte, et les rimes de ces deux poëmes
sont ainsi toutes masculines pour le
seul respect de la musique : car ce n' est pas
la vraye et ordinaire façon d' en user ainsi :
mais comme j' ay dit cy dessus, c' est pour
la seule consideration d' un bel air, que
l' on peut faire quelque chanson en ces façons

p31

de vers mesurez à la grecque et à la
romaine, et de rimes toutes d' une couleur :
parce que la douceur d' une belle
voix peut animer en toutes chansons la
grace et les charmes qui ravissent l' esprit
par les delices de l' ouye.
Or pour revenir à mon sujet de l' extraordinaire
mesure des vers, je diray que
de vouloir faire des vers feminins à douze
syllabes, ce seroit chercher la mesme rudesse
qui se treuve en ces deux vers sus-escrits
qui sont de dix syllabes feminines :

voicy l' exemple de ceux de douze.
*c' est par les beautez d' une alme lucesse
qu' amour sans mercy me brusle et me blesse.*
on voit assez clairement que telle façon
de vers ne s' accorde pas à la nature
de nostre langue, et partant il n' en faut
point user. Mais il faut employer tousjours
les termes de nostre poësie en la
forme des alexandrins et des communs,
comme aussi en ces quatre sortes de vers
qui suyvent icy, et lesquels sont ceux qui
forment le corps des lyriques. En voicy
donc qui tiennent le lieu des plus longs

p33

et que j' ay pris aux oeuvres de Monsieur
Bertaud ; (...).
Ceux-cy qui sont des plus petits que
l' on doit faire, sont de cinq, et de six syllabes.
*doux est l' entretien
de voir ce qu' on aime :
mais double est le bien
d' estre aimé de mesme.*
ces derniers vers sont de la plus petite
sorte qui se treuve ordinairement en usage
pour le jourd' huy. Et suivant ce qu' il
m' en semble, je ne suis point d' avis que les
poëtes s' empeschent d' en faire de moindre
estenduë : car estant plus petits que
ceux-là, ils sembleront plustost un vain
caquet de quelque bouffon, que non
pas les bien reiglees, et harmonieuses
paroles d' une poësie. Marot en a fait de
trois et de quatre syllabes, qui n' ont aucune
grace, veu la brieveté de leur harmonie,
et la trop frequente batterie qui se
rencontre au son de leur terminaison.
Mais ordinairement au temps du caresme-prenant,
les musiciens ayans fait un
air sur quelque ballet, employent des
poëtes pour y faire des paroles, où le

p34

plus souvent il les faut composer à la mesure
des susdits de Marot : enquoy un
bon poëte ne devrait jamais s' employer.
Car en ces atomes de vers, qui pour bien

faicts qu' ils soient, n' ont point de lustre et de gravité, l' autheur en aqiert une reputation de rimeur, et d' homme de peu d' industrie.

Ces quatre sortes de vers precedens, qui sont lyriques, et les autres deux qui montrent l' exemple des communs, et des alexandrins, sont les six façons de vers où la poësie françoise exprime toutes les vives couleurs de son esprit. Et ne faut pas que le poëte se travaille d' en avoir d' autre mesure, veu qu' outre que ceux-cy se treuvent du tout naturels et propres au langage françois, ils sont tres-suffisans de traicter elegamment de tous les subjects que la pensee poëtique sçaurait concevoir. Il est bien vray que ces vers s' entre-meslent par fois en quelques poëmes, ainsi que j' en montreray la façon cy apres : comme lors qu' apres deux ou trois vers alexandrins ou communs, on en loge un ou deux des lyriques ; la varieté de cela estant fort ample et diverse : car en certaines

p35

stances, ou chansons, etc. Les vers lyriques sont quelque fois en plus grand nombre que les autres, et par fois, autrement : mais cela n' empesche pas que ce ne soient tousjours des vers du tout semblables à la reigle qui est specifiee cy devant.

Car c' est à la volonté des autheurs de varier la citation des rimes et des vers aux poëmes qui sont formez par couplets, pourveu qu' ils n' y mettent pas plus haut de deux vers feminins, ou masculins l' un apres l' autre : veu que d' en mettre d' avantage c' est offenser la vraye et legitime façon, et le bon reiglement, lesquels tirent leur force, et leur autorité de l' usage qui a esté introduict par la raison.

Mais il s' est treuvé autre-fois quelques uns qui se sont meslez de faire des vers françois, où l' on remarquoit les pieds et la mesure des grecs, et des latins : comme on voit en ce distique d' un poëte qui estoit des compagnons de Ronsard, (...).

p36

Nicolas Denisot Comte D' Alcinois par anagramme, et qui estoit un des bons poètes de son temps, a composé des vers semblables en cest exastique, ou sizain qu' il fit à la louange des oeuvres amoureuses d' un poète, de ses amys. (...).

Mais voyons ce que ce poète en a dict pour jugement en teste de ce poème. Les vers sapphiques (dict-il) ne sont, ny ne seront jamais agreables, s' ils ne sont chantez de voix vives, où pour le moins accordez aux instrumens, qui sont la vie, et

p37

l' ame de la poésie. Car Sapphon chantant ces vers, ou accommodez à son cystré, ou à quelque rebec, estant toute rabuffee, à cheveux mal-agencez et negligez, avec un contour d' yeux languissans et putaciers, leur donnoit plus de grace, que toutes les trompettes, fifres, et tabourins n' en donnoient aux vers masles et hardis d' Alcee son citoyen, et contemporain, faisant la guerre aux tyrans. Toutes-fois je diray de ma part qu' avec toute la force que sçauroit avoir ceste opinion si estrange de Ronsard, que les instrumens soient, la vie, et l' ame de la poésie, qu' il ne faut jamais faire que bien peu de ces vers sapphiques, quand mesmes on auroit pres que tous les jours aupres de soy, des comediens pour les chanter, avec la dance de la sarrabande : car ces vers n' approchent aucunement de la douceur de ceux que nous avons en usage. Et davantage, les vers ne sont pas moins destinez pour estre leus, et admirez par leurs beautez, que par le juste nombre et harmonie de leurs syllabes estre decorez de la musique. De nostre temps, le prevost Rapin s' est

p38

souvent recreé en la composition de telle

sorte de vers estrangers, comme entre autres en ceux-cy qui sont les premiers d' une chanson, (...).

On voit bien qu' il y a quelque industrie en la façon de ces vers, qui sont ainsi formez à la cadence des latins : et des grecs : mais on voit aussi fort clairement, que la franchise, et la douceur de la langue françoise, ne s' accordent que le moins du monde avec des vers ainsi mesurez : veu qu' ils sont trop symbolizans à la desmarche de la prose. Ainsi donc il n' y a que les six sortes de vers dont j' ay parlé cy-dessus, qui soient du tout propres et agreables au langage françois. Et pourtant lorsque certains personnages ont voulu persuader que desormais les poësies françoises devoient estre conduites par des vers composez à la reigle des latins, ils ont veu tousjours que leur raison aussi bien que

p39

leur peine a esté vaine, et mal à propos : puis qu' ils n' ont esté suivis, ny de ceux qui sçavoient autant, ou d' avantage qu' eux, ny des autres qui leur estoient inferieurs en doctrines. Mais je diray bien plus, que j' ay veu par fois un certain homme estourdy, qui se tourmentoit à faire croire, que ceste façon de vers devoit estre receuë au lieu de l' autre, qui estoit si basse et vulgaire, comme il disoit : lequel neant-moins comme incapable qu' il est à faire rien de bon, n' a pas l' esprit de pouvoir faire quatre bons vers de ceux qu' il appelloit communs et trop faciles. Aussi comme il est vray que chaque nation est gouvernee par des loix et coustumes qui luy sont propres et necessaires, et qu' une sorte d' humeur et une maniere de langage sont affectees en particulier à chaque royaume, ou republique, et que ce qui est impropre en un país, est treuvé honneste, et bien seant en un autre : aussi chaque langage est propriétaire d' une douceur et galanterie de parler qui luy sont naturelles et agreables. Il faut donc laisser aux grecs, et aux latins les pieds et les mesures de leurs vers, puis que cela

leur convient par droit de nature, et de jugement : mais pour nous qui sommes françois, il faut suivant la nature et l'equité de l'usage, retenir le juste nombre des syllabes dont le vers doit estre formé, le juste sens, et le vray repos des hemistiches, et la rime qui sert aux vers d'une couronne, et d'une tres-douce harmonie, afin qu'en ces observations qui sont du tout belles et convenables au langage françois, nostre poésie en demeure exactement accomplie de tous les ornemens de l'eloquence qui luy est deuë. Aussi par toute bonne raison, la rime doit tousjours estre employee, en nos poëmes : veu qu'outre qu'elle leur demeure si bien, elle est directement à nous, puis qu'elle a pris origine en France, lors qu'elle fut inventee par les druydes, qui estoient les prestres des anciens gaulois, ausquels les loix et la religion estoient declarees et enseignees en vers, où la rime estoit conjointe. On ne sçauroit nier aussi que la rime ne doive estre logee par tout nos vers : puis qu'en usant à propos de ses richesses, on espere qu'elle est accompagnee d'une certaine grace, dont un poëme bien tissu

p41

en rassasie d'aise et de douceur les esprits. Or tout ce que j'ay dit sur la fin de ce chapitre, n'a pas esté pour donner à penser à quelques uns, que la difficulté que je treuve en la façon des vers latins, m'ait poussé à escrire ainsi en faveur de l'usage que nous avons en la poésie : car moyennant la faveur celeste, j'espere de faire voir par les discours de ce livre, que par toute bonne cause et raison, il y a autant, ou plus d'observations à faire de bons vers françois, comme pour les grecs, et pour les latins, on apprend aux escolles de poincts, et de reigles diverses. Car encore que la connoissance parfaite du langage françois fust aussi commune, comme pensent quelques uns, toutes-fois la perfection de vers ne laisseroit pas pour cela d'estre tout' autre, comme elle l'est en effet : car tout ainsi qu'elle est connuë de bien peu de gens, la pratique en est de mesme

fort difficile et rare : veu qu' ordinairement
les choses parfaites ne sont pas
connuës de chacun, et que l' acquisition
n' en peut estre faite que par beaucoup de
soin, et d' industrie.

CHAPITRE 3

p42

*de l' elision, ou cessation de (l' e) feminin lors que
finissant un mot dans les vers il est suivy
d' un autre qui commence par une voyelle.
qu' il faut eviter de laisser passer à plain (l' e)
feminin quand une voyelle le suit. Que la fin
du premier hemistiche des vers alexandrins
et des communs doit avoir l' accent masculin.
et l' exemple de bien unir dans les vers la
lettre sus nommee.*

il semble que ce soit une superfluité
de paroles de vouloir
escrire sur le sujet des
mots qui estans finis par un
(e) feminin perdent le son de
leur terminaison si le terme qui les suit est
commencé par une voyelle, veu qu' aujourd' huy
cela est connu presque de tous ceux
qui se meslent de la poésie ; et que mesme
cela est observé au langage ordinaire quand
on parle. Toutesfois voyant qu' il se
treuve encore, que plusieurs qui escrivent
en vers françois ne pratiquent point

p43

une observation si requise, et que cela
leur avient non par une volonté determinee
par jugement, mais bien à faute de
connoissance ; j' ay estimé qu' il seroit fort
bon d' en traicter icy au long, afin qu' outre
l' utilité qu' il en adviendra à ceux qui
ont besoin de connoistre ceste reigle, je
ne laisse en arriere aucune chose de tout
ce qui peut servir à l' ornement de ceste
academie poëtique. Doncques en tous
ces mots qui sont finis d' un (e) feminin, il
faut que ceste derniere lettre soit couverte

par la prolotion de l' autre voyelle qui
la suit, comme il se peut voir en ces deux
vers qui pourront servir d' un exemple
tres-fidelle.

*madame estoit si belle entre les belles,
que ses beautez sembloient estre immortelles.*
on voit que cest (e) feminin qui termine
ces mots *de madame, de belle et d' estre*, ne
se profere pas, ains comme s' il estoit couvert
au moyen de l' apostrophe, il fait place
à la premiere syllabe de ces mots *estoit,
entre, et immortelles* . Par ce moyen on peut
voir que pour parler suivant la bonté du

p44

langage et la propriété des vers, on ne
profere pas cinq syllabes en ce premier
hemistiche ou moitié de vers : mais tant
seulement quatre, comme s' il estoit escrit
en ceste façon, *madame estoit* . La
mesme elision se treuve comme j' ay dit
cy dessus en ce terme, *belle entre*, et en
cest autre, *estre immortelles* . Mais entre
les vers que j' ay veu, où le feminin n' estoit
point couvert de la voyelle qui
le suivoit, en voicy deux qui serviront
pour exemple de ne devoir jamais estre
imité.

*c' est ma belle dont l' oeillade aymable
rend ma vie en immortel soucy.*
on connoist aisément la mauvaise grace
qui se treuve en ces deux vers : car outre
que la reigle du langage n' est pas observee
en la prolotion des (e) feminins
de ces trois mots, *belle, l' oeillade, vie*, avec
les voyelles qui les suivent, et qu' ainsi,
il ne s' y treuve aucune liaison ; les
vers y sont du tout imparfaits, et desagreables :
outre l' erreur des premiers hemistiches,
qui sont du tout faux : car il

p45

est necessaire que le premier hemistiche
des vers alexandrins et des communs
soit terminé par un accent masculin, et
ceux-cy le sont contraire, dont il avient
que ceste moitié de vers a un son bas et

languissant, au lieu que suivant la raison des vers, il le devoit avoir haut, vigoureux et resonnant. Ceste qualité se peut remarquer ainsi accomplie parmy tous les vers de ceux qui escrivant bien l' ont fait masculin, comme par exemple en ces quatre premiers vers de la franciade de Ronsard. (...).

On voit que la fin de tous ces premiers hemistiches est de l' ordre masculin : car ces quatre syllabes, *tiens, lan, çois, ctor*, sont purement de ce genre : comme aussi generalement tous les vers de ce poëte sont de la façon en ceste forme de communs, comme aussi par tous les alexandrins, et de mesme en toutes les compositions

p46

des autres esprits qui se sont aquis quelque bruit par la poësie ont voit que ceste propriete est observee en ces deux sortes de vers. Aussi de finir en ces vers le premier hemistiche par un (e) feminin c' est la faute la plus extraordinaire et absurde de toutes : veu mesme que lors qu' un estrangeur qui n' auroit que bien peu de connoissance de nostre poësie, et qu' il voudroit faire des vers, le naturel du langage luy montreroit d' eviter une erreur si grande. Mais pour mettre en bon terme ces deux vers que j' ay censuré par cy dessus, il les faut escrire ainsi.

c' est mon soleil dont l' oeillade amoureuse range ma vie en immortal soucy.

ainsi cest (e) feminin est coupé ou emporté toutes les fois qu' il est rencontré d' une voyelle, comme il se connoist en ces six exemples suivant, qui serviront pour tous les termes et dictionns que l' on scauroit rencontrer, *madame est belle. Madame aimoit l' amour, ma vie heureusement amante. ma vie aime incessamment. L' homme honorable aime ordinairement. Homere honore*

p47

Ulisse en sa muse admirable . Aussi pour la plus grande perfection de nostre langage,

on use de quelques mots, comme s' ils estoient masculins, car on ne dit pas *ma ame, ny ma amour, mais bien mon ame et mon amour, ou m' amour* quelquefois. On ne dit point aussi *ma affection, ny ma ambition, mais bien mon affection, et mon ambition* . On ne dit pas aussi *la ame, la amour, la affection, et la ambition*, mais en ostant par l' apostrophe la lettre (a) de l' article on dit *l' ame, l' amour, l' affection et l' ambition* . Tous les autres mots qui commencent par une voyelle sont de ceste reigle, soit qu' ils soient du genre masculin ou du feminin, comme par exemple en ces cinq mots suivants, qui sont commencez par toutes les voyelles, *l' asseurance, l' eternité, l' infinité, l' ordre, et l' univers* . Par la raison que j' ay alleguee sur ces verbes de *l' ame et de l' amour, etc.* tous les feminins et les masculins se proferent avec ce pronom, *son* quant on parle de ce qui appartient à l' autrui : car on dit *son homme, son honneur, son espoir, son esperance, son audace, son affection, et son ambition, etc.* et aussi pour les mesmes et pour leurs semblables on

p48

oste la lettre (e) de l' article *le* car tout ainsi qu' on dit en pluriel *les hommes, les honneurs, les espoirs, les esprits, et les esperances* : on dit au singulier *l' homme, l' honneur, l' espoir, l' esprit, et l' esperance* . Et toutefois aux verbes qui sont proferez avec aspiration on ne met point d' apostrophe à l' article *le* comme ceux-cy qui sont proferez ainsi, il faut les escrire tousjours en ceste sorte, *le hardy, le haut, la halebarde, la haquenee, la houssine, etc.* et aussi de mesme en autre terme ainsi *son hasard, sa halebarde, sa haquenee, sa houssine, etc.* ainsi ces deux voyelles *a, e*, se treuvans en ces articles *la, de, le*, sont retranchees par l' apostrophe, et font place à la voyelle qui commence le verbe qui est en suite, comme je vien de montrer cy dessus. Mais il faut noter qu' il n' y a point d' autre lettre que *l' e* feminin qui se treuvant dans un vers puisse estre couverte de la voyelle qui commence le verbe qui luy vient apres : car la voyelle (é,) masculin et ces autres quatre *a, e, o, u* qui par leur accent

sont du mesme genre, doivent
demeurer tousjours entieres en leur prolotion.
Il est vray que la lettre (i) est couverte

p49

quelquefois : mais c' est tousjours
par elle mesme, et en ce seul terme, *s' ils
sont si braves, s' ils pensent d' estre si vaillans et
si hardis* . Car il ne faut pas dire, *si ils sont
si braves, si ils pensent d' estre etc.* veu qu' au
rencontre de ces deux *i, i*, le langage y seroit
fort rude. Ces deux exemples peuvent
servir pour toutes les autres phrases où
ceste maniere de parler se treuve, et se
doit observer comme j' ay dict, et non
ainsi que font encore quelques escrivains
de ce temps, qui se licencient à faire mal
en ce subject : car au lieu de dire, *si elle
estoit, si elle aymoît etc.* comme la bonté du
langage le requiert, ils escrivent ainsi
contre la raison, *s' elle estoit, s' elle aimoit,
s' elle fond, etc.* Des-Portes s' est licencié
par deux fois en cela, dont en voicy une
qui est ainsi sur la fin d' un sonnet de ses
amours d' Hippolite.

*vostre beauté divine ô celeste Hippolite !
sera pres de mon coeur, s' elle est loing de mes
yeux.*

mais il ne doit pas estre suivy en ceste
maniere d' escrire, puis que ceste licence,

ny aucune autre ne doit point estre permise
à ceux qui sont obligez de bien faire.
C' est ainsi aussi que c' est la reigle des
bons poètes, de ne faire jamais suivre
deux voyelles, si la derniere du verbe où
elles sont, estant feminine n' est emportee
d' une autre qui la faict, comme de
mesme, il ne faut pas qu' une voyelle masculine
qui termine un verbe soit suivie
d' un autre qui commence par une voyelle :
en voicy l' exemple de ces deux ;
*mon amy est le coeur où ma vie respire
aussi en son amour jour et nuict je souspire.*
on peut remarquer ainsi qu' il y a trois
fautes en ces deux vers : car en ces termes,
amy est, vie, aussi en, deux voyelles se
rencontrent avec une mauvaise façon, comme
on le peut aisement conoistre en les lisant
tout haut : veu que faisant ainsi, l' on espreuve
une rudesse et mal-aisance de voix
lors que l' on profere ces trois mots que
j' ay nottez. Les poètes du passé, et encore
la plus grande partie de ceux qui font
des vers aujourd' huy, ont tous failly
en ces passages. Car ils ont semé leurs

poèmes de toutes ces formes de parler,
 comme, *tu avois, tu estois, tu es, tu as, tu aimes,*
tu entens, tu esperes, le roy et la
royne, la foy et la loy, l' amy et l' amie, ou
heureux, ou audacieux, y a t' il, ils y ont, il y
ont, il y avoit, il parla et chanta, il ayma et
servit, j' ay esté, j' ay aimé, j' ay osé, je prestay
et comptay, qui aime, qui attend, qui espere,
il y aime, il y aspire, l' eau et le feu, le feu et
l' eau et la glace, je l' ay aimé, je l' ay engendré,
tu y verras, tu y aimeras, ou à peine, peu à peu,
beauté et bonté, loyauté et honneur, luy et
vous, foy et amour etc. et en toutes les
 autres dictions où les verbes se rencontrent
 en ceste façon avec une voyelle
 apres celle qui les termine. Ce qui est
 une rudesse qui contrarie extremement à
 l' elegance poëtique, et qui par une tres-claire
 raison doit estre rejectee de ceux qui
 escrivent en vers. Et comme j' ay dit en
 ce chapitre, sur le subject de ces voyelles,
 le bien avisé poëte doit éviter en tous ses
 escrits de loger dans un vers ces mots de
 rime feminine qui ont deux voyelles à
 la fin, comme sont ceux-cy : *destinee,*
vie, joué, veuë . Lesquels quatre verbes
 sont l' exemple de toutes les terminaisons

des termes feminins qui ont deux voyelles
 au lieu surnommé. Mais pour montrer
 clairement au futur poëte un parfaict
 exemple des vers où ces voyelles feminines
 sont posees proprement, et
 qu' ainsi pour en bien user, il devra se travailler
 à les observer de la sorte, j' ay voulu
 y mettre ceste stance icy.
vostre veuë est un ciel où ma vie est heureuse,
etc.
 toutefois il n' est pas messeant de faire
 que dans les vers il se rencontre un verbe
 qui soit terminé de deux voyelles, pourveu
 qu' elles soient d' un accent masculin
 comme ceux-cy par exemple de tous,
pria, loüa, nia, avoua, joua, envoya, prié, crié,
envoyé, esjouy, ouy, fouy, esblouy, etc. car
 la terminaison de ces mots n' est pas

moins masculine, que celles qui sont doubles d' autres lettres pour signifier un autre temps : comme en ceux-cy, *priant*,

p53

prioit, niant, envoyoit etc. il est vray qu' il ne faut pas que ces termes icy *pria, prié, esjouy etc.* soient suivis d' un autre qui commence par une voyelle, car cela rendroit le vers du tout desplaisant et defectueux, comme si l' on escrivoit, *il a prié amour et sa maistresse* : mais pour faire bon ce vers, il le faut escrire ainsi, *il a prié sa maistresse et l' amour*, ou bien ainsi, *il a prié l' amour et sa maistresse* . Car ainsi la derniere voyelle de *prié* n' est pas suivie de l' autre voyelle (a) qui commence le verbe *de l' amour* , dont l' autre vers se treuve imparfaict. Mais j' en veux apporter encore un exemple, afin de faire mieux voir la nature de cest accent masculin, comme, *il a prié à l' eternal d' avoir pitié de luy* . On voit la façon desagreable dont l' e de *prié* et la lettre *a* qui le suict se rencontrent : c' est pourquoy il faut dire, *il pria l' eternal d' avoir pitié de luy* . Aussi pour une autre raison l' e feminin qui suit une autre voyelle comme en ces verbes, *aimée, vie, veuë*, n' est pas rejectee des vers en la façon que j' ay dit cy dessus en ce chapitre, sinon d' autant qu' il est d' un accent trop bas et lasche, dont il avient

p54

que le vers qui s' en treuve chargé n' est pas coulant, dous et vigoureux, comme s' il estoit composé suivant la reigle dont les vers marchent virilement, et remplis d' agreable harmonie. On connoist aisement aussi combien ce vers est gentil pour estre composé à ce reiglement, *je m' escrie apres vous, et vous prie en mon ame* . Au lieu que cest autre-cy, où la reigle n' est pas observee, est lasche et languissant, *je m' escrie, je plains et vous prie sans cesse* . Mais cest (e) feminin demeure comme

nul, ou bien il faut dire qu' il se rend masculin, lors qu' on le faict suivre de quelque autre voyelle, comme en ce vers ainsi, *il prie, et pleure, et crie à sa maistresse* . Car les (e) feminins *de prie, et de crie*, cedent leur accent à l' *et* et à l' *à* qui les suivent, et qui par leur vertu, se treuvent qu' ils sont aussi bien d' une terminaison masculine, pour l' accent, comme si leurs verbes estoient escrits simplement ainsi, *prie et cria* . Donques pour la fin de ce present traicté, je diray qu' il est tres-bon de loger dans les vers ces termes qui sont terminez de deux voyelles

p55

masculines, pourveu que ce soit avec l' observation alleguee cy dessus, et comme l' exemple s' en voit en des stances de Monsieur De Malherbe, où il dit ainsi sur la fin de la derniere, *amour en soit loué, je ne veux un tombeau plus heureux ny plus beau* . Ainsi puis qu' il me semble que j' ay assez dict sur le subject des voyelles qui se rencontrent dans les vers, et que les exemples qui doivent estre suivis y sont assez clairement representez, je treuve qu' il est temps de traicter sur le subject du repos des premiers hemistiches de chaque sorte de vers, et de certaines autres parties qui n' ont esté encore debatuës, ny discouruës d' aucun.

CHAPITRE 4

p56

continuation du repos des vers alexandrins, et des communs, qu' il n' est point necessaire que le premier hemistiche des vers lyriques soit terminé par un accent masculin. D' une certaine imperfection qui doit estre evitee au premier hemistiche des communs et des alexandrins. Et qu' il ne faut point enclorre deux rimes en un vers.
toutes sortes de vers ont un

certain repos, environ sur le milieu de leurs paroles, d' où il avient que le vers est divisé en deux parties, que les grecs ont nommees hemistiches. Mais comme j' ay dit cy dessus au chapitre precedent, il n' y a que les alexandrins et les communs qui soient obligez d' avoir leur repos, ou autrement la fin de leur premier hemistiche en une syllabe masculine. Or les alexandrins l' ont en la sixiesme, et les communs en la quatrieme, comme il se peut juger en ces deux vers alexandrins.

p57

*je veux chanter la vie et la mort de Roland,
et comme en son trespas sa valeur fut extreme.*

il est tres-manifeste que le repos de ces premiers hemistiches est en la sixieme syllabe, en la premiere de ce mot *vie* et en cest' autre en la derniere de *trespas* . Les communs comme j' ay dict cy dessus ont leur repos en la quatrieme syllabe, comme il se peut voir icy, en ces quatre vers de Ronsard, comme aussi à ceux du mesme auteur qui sont au precedent chapitre.
*ton bon conseil, ta prudence et ta vie,
seront chantez etc.*

le repos de chasque hemistiche qui commence ces vers tombe à la quatrieme syllabe comme on voit, et ainsi on connoist que chacune de ces syllabes est d' un accent masculin : car *seil, tez, mu,*

p58

et fai, ne sont point d' autre genre. Et touchant les autres vers qui sont compris en la bande des lyriques, ils font bien remarquer un repos en leur course ; mais il n' est pas necessaire que leur premier hemistiche soit qualifié en ce repos par une syllabe masculine, ou feminine, soit plurielle, ou singuliere : car pour la petitesse du vers et principalement au moyen de la cadence du second hemistiche, l' accent feminin ou masculin ny peut interesser la grace

du langage et du poëme. Aussi toutes sortes d' accents indifferement peuvent estre placez dans les vers lyriques, comme touchant le feminin on le peut juger en quatre lieux de ces trois couplets de l' ode dixieme du premier livre de Ronsard.
*elles ouvrant leur bouche pleine,
d' une douce arabe moisson, etc.*

p60

le repos de ces vers, est en la quatrieme syllabe aussi bien que des communs : mais à cause de la brieveté du vers, et de la cadence du dernier hemistiche, comme j' ay dict cy devant, il n' est pas besoin d' y observer l' accent masculin comme aux communs, et aux alexandrins. Aussi l' on voit que la grace du bien dire, se treuve parfaitement aux vers Vi Xx Xxii et Xxviii de ces trois couplets. Car ces mots, *harpe, muraille, abisme, et orque*, qui s' y rencontrent, ne rendent pas leurs vers moins agreables et beaux qu' aucun des autres. Mais il faut noter que les rimes du Xxii et Xxviii de ces vers ne sont pas bonnes pour aller ensemble, d' autant que l' une est composee de l' autre. La perfection du langage ne se treuve pas aussi au Xxiv de ces vers : par ce que ce terme *le soustient* ne s' accorde pas elegamment avec ce *filz de Japet* qui se lit au Xxii vers, duquel il depend. Ce defaut n' est pas un vice de transposition, mais bien une petite erreur d' entre-suite discordante. Il y a manquement aussi au dernier de ces vers : car il faut dire ainsi. *ou lors que des eaux jalissant, le jour vient ouvrir sa barriere.*
l' autre

p61

accent qui est masculin, se remarque diversement aux autres vers, qui toutesfois sont esgallement bons avec ces differences. Et touchant les trois autres sortes de vers lyriques, ils sont de la nature de ceux-là sur le subject de l' accent, qui se treuve au bout de leur premier hemistiche, comme

on voit en ces quatre couplets qui
sont de l' ode vingt-iesme, du troisieme
livre dudict poëte,
du haut du panier s' ouvroit
à longues tresses dorees etc.

p62

le repos de ces vers, est en la troisieme
syllabe, où l' on peut voir qu' aux li Xi
Xviii et Xxix vers ces mots, *longues, tourne,*
ride, et crainte, qui ont l' accent feminin,
ne rendent aucunement deffectueux
l' hemistiche. Pour les deux autres sortes
de vers lyriques, il n' est pas necessaire
d' en apporter des exemples pour montrer

p63

qui sont de la liberté de ceux-là sur
le subject de leur repos, veu qu' il se connoist
assez aisement qu' ils vont de ceste
façon, bien que le premier hemistiche
des plus petis ne soit que de deux syllabes,
mais pour les autres qui les precedent,
c' est tout de mesme que ceux de ces
quatre couplets precedans. Or au neufiesme
de ces derniers vers la perfection
du langage n' est pas observee, car à cest
effect il faut dire ainsi, *comme au ciel il fait*
son tour : une licence est aussi au Xix vers
en ce verbe *n' iroit* au lieu de *nieroit* . Ces
fautes licencieuses ne sont plus pratiquees
de ceux qui escrivent le mieux aujourd' huy.
Cest adverbe *encore* ne doit
jamais estre retranché dans un vers,
comme il est au dernier de ceux-là : mais
de ceste licence et de cest adverbe j' en
parle amplement cy apres. Ce mot de
voye qui est au dixiesme vers n' est pas
bon en ce lieu, à cause des deux voyelles :
mais j' ay traicté au long de cela au chapitre
precedent.
Mais il est requis aussi pour l' entiere
perfection d' un poëme que jamais

p64

la fin du premier hemistiche d' un vers alexandrin ou commun ou des plus grands des lyriques, soit d' une terminaison semblable à la rime qui termine l' autre, comme en cest alexandrin, on peut clairement connoistre ce deffaut, *c' est par vostre beauté que j' ayme en loyauté* . Et en ce commun, *ce sont vos yeux qui me guident aux cieux* . Et aussi en ce premier des lyriques. D' autant que la rencontre *de beauté et de loyauté* ainsi dans un vers, faict sembler qu' il y en a deux au lieu d' un, comme aussi, *yeux et cieux, vaincueurs et coeurs*, font le mesme aux autres deux vers. C' est pourquoy il ne faut pas faire ainsi, afin de ne faire en apparence deux vers hors de propos, au lieu qu' en effect, il n' y en doit avoir qu' un accompli en toutes ses parties. Or le mesme sens de ce premier vers, est bien de meilleure façon ainsi, *c' est par vos yeux si beaux que j' ayme en loyauté* . Car toute la douceur du vers y est comprise aussi bien que la raison que l' on y veut faire entendre. Par l' exemple du changement de ce vers, on peut juger de la bonté qui pourroit avenir aux autres deux,

p65

pour les changer ainsi en mieux. Mais pour la forme des trois autres sortes de vers qui sont lyriques, il n' est pas necessaire d' y observer ceste reigle : parce que pour le peu de quantité de leurs syllabes, le repos de leur premier hemistiche est comme imperceptible. Sur le mesme subject aussi, l' on doit observer de ne faire jamais en vers alexandrins, ou communs ou des premiers lyriques, que la fin du premier hemistiche soit d' une voix pareille à celui qui luy est superieur, non plus que comme je vien de dire sur leurs exemples, ils ne doivent point avoir un hemistiche qui entre en esgalité d' harmonie avec leur rime. Or voicy un exemple qui servira pour ces trois sortes de premiers vers, où l' on verra ces deux rencontres qui doivent estre evitees, et une autre qui va d' un port à peu pres semblable à celle-là, *soit la nuict, soit le jour j' espreuve*

incessamment etc.

p66

on ne sçauroit dire avec bon droit que ces vers ne soient bien dous : mais pourtant suivant les raisons susdictes, ils ont quelque chose qui les empesche d' estre parfaicts : car les deux premiers hemistiches des deux premiers vers, ayans ces mots *jour et d' amour* en leur terminaison, semblent faire trois vers, au lieu qu' il n' en faut entendre qu' un et demy en tout leur tenant. Le cinquiesme vers est impertinent, comme j' en ay des-ja parlé cy devant, car *yeux et cieux* riment en ses deux hemistiches : à ceste occasion il ne faut jamais construire un vers de la sorte, non plus que de celle dont les deux premiers vers ont leurs premiers hemistiches. Mais il faut noter qu' outre cela il se treuve un defaut dans les deuxieme et troisieme de ces vers : car cest aduerbe *constamment* contrecarre un peu l' harmonie du verbe *tourment* qui est la rime

p67

du vers qui le precede. Et bien que ces deux mots soient plus pres l' un de l' autre que ne sont aux deux autres vers ces mots, *jour et d' amour* toute-fois ils ne rendent pas leurs vers de si mauuaise façon, comme font ceux-là. Mais pourtant comme il ne faut jamais faire que ces deux premiers defauts se treuuent dans les vers, aussi j' estime que ce troisieme doit estre tellement hors d' usage, qu' un poëte ne le doit jamais pratiquer plus haut de deux ou trois fois au plus, pour aucune si grande abondance de vers qu' il sçauroit faire, bien que le manquement que l' on y peut remarquer ne soit pas grand ; neantmoins pour bien faire, il en faut user ainsi rarement s' il auient que l' on s' en doive servir, puis que pour petite que soit une faute elle se treuve assez desplaisante lors qu' elle est multipliee. C' est aussi à peu pres que *cieux, et dieux* qui sont au premier hemistiche du penultieme vers et en la rime du dernier, semblent estre de la

trempe de ce dernier exemple : mais il n'est pas ainsi, parce que deux hémistiches se trouvent entre ces deux mots, dont au moyen de cela, ils sont assez éloignés

p68

l'un de l'autre pour être ainsi logés en deux vers.

Donc touchant ce que j'ai dit sur l'exemple des trois défauts susdits, il est requis pour la perfection des vers, d'être exacte à se garantir de ces rencontres. Il est vrai toutefois qu'en certaine qualité les odes, les chansons, et les stances ne sont point assujetties à cela, sinon que touchant l'étendue de chaque couplet en particulier, et non l'un à l'autre, comme par exemple si le dernier vers d'un couplet disoit en cette façon, *ainsi mon cœur brûle pour vous Clarice*, il ne seroit pas mal à propos que le premier vers de l'autre suivant fust ainsi. *bel oeil vainqueur mon dous astre propice*. neant-moins c'est la vérité que comme il y a bon et meilleur, aussi la variété des rimes rendra plus beaux deux couplets qui se suivent ainsi. C'est pourquoi comme dans un petit poëme il n'est pas beau d'user plusieurs fois d'un mot à la rime, aussi ce dernier vers iroit mieux ainsi, *bel oeil vainqueur, dous astre de ma vie*. Car c'est une chose qui est ordinaire et connue par tout, que la variété rend la nature belle.

p69

On peut trouver encore une autre chose digne d'observation en ces sujets sus-mentionnez, qui est d'éviter aux vers la rencontre d'un mot féminin aussi bien que d'un masculin : et c'est ainsi que ce n'est pas bien de faire qu'un vers soit ainsi, *pour vous madame une amoureuse flamme. brûle sans fin au profond de mon ame*. il semble qu'il n'y a point de manquement en ce vers, veu que ce nom de *madame* n'est pas entièrement au premier hémistiche : mais puis qu'avec tout cela,

il y paroît encore, tellement qu' on entend
la rencontre de deux rimes en esgale
distance dans un vers : mon opinion
est telle, qu' il est raisonnable de n' user aucunement
de ceste façon d' escrire, et
pour moy, je n' en useray jamais en mes
vers. Mais pour se distraire totalement
de ces vices qui peuvent enlaidir les vers
les plus coulans, il faut fuir aussi les repetitions
où l' on parle de diverses choses
par de semblables entrees, comme il se
voit en la troade de Garnier, où Hecube
parle ainsi à son mary.

p70

las ! ô rigueur du ciel ! ô voute lumineuse, etc.
ces rencontres de *permis* , rendent
les vers ennuyeux pour les raisons que j' en
ay dites cy devant : et pourtant ces repliques,
et similitudes de rime ne sont
point permises au jour-d' huy à ceux qui
desirent d' escrire parfaitement.

CHAPITRE 6

p99

*du grand abus qui s' est introduit entre les poètes
touchant l' usage de la licence poétique. Raisons
tres-amples par lesquelles il est montré
qu' il n' en faut point user. Ignorance et bestise
de ceux qui ne veulent pas estre repris,
et à ce propos une histoire de Denis l' aîné,
tyran de Syracuse mauvais poète. Propos
memorable de Ronsard pour refuter la raison
de ceux qui alleguent les fautes d' un authour
pour excuser leurs erreurs.*
entre toutes les vanitez qui
sont supportees, et comme
authorisees au monde, il n' y
en a pas une qui soit si mal à
propos que celle que les poètes ont en
usage parmy les ouvrages de leurs versifications,
lors que pour s' accommoder à la
rime, ou bien à la mesure et à la quantité

p100

des syllabes, ils se licencient de mettre
un terme vicieux : soit en allongeant, ou
accourcissant les verbes, contre leur nature,
ou les faisant d' autre genre qu' ils
sont, ou transposant du tout la phrase
contre l' ordre et la bonté du langage. Et
faisant de la sorte, ils desguisent et appellent
ce vice de ce tiltre specieux, *licence
poétique*, qui toutesfois par toute bonne raison
seroit mieux qualifié, et voire suivant
son merite s' il estoit appellé *erreur affectee
et lunatique* : veu qu' en la pratique
d' iceluy, on se fait voir tres-volontaire à
faire mal, et fantasque et du tout variable
d' esprit à se servir d' un mesme verbe, maintenant
au long, et tantost au large, une fois
au feminin, et une autre au masculin, ore
au plurier, et tantost au singulier : et en fin
pour espargner sa peine, et s' esgayer en son
ignorance, entretenir un langage en foiblesse,
et en la barbarie qu' il peut avoir
encore, et rendre barbare celuy qui est bon.
Ceste vanité de *licence poétique* , est si ancienne
que je pense qu' elle n' est pas moins
antique que la poésie mesme. Car tous les
poètes du passé ont pratiqué ceste imperfection,
qui plus, et qui moins, qui beaucoup

p101

et qui bien peu. Et pource d' au-jourd' huy,
je n' en sçay pas plus haut de six ou sept en
France qui parmy les oeuvres qu' ils composent
en ce temps-icy, montrent par les
perfections d' icelles, qu' ils ne se servent
aucunement de ces lasches et faux moyens
que ceste vaine *licence poétique* permet aux
poètes.

Or en l' escole des sages on distingue
en trois façons l' ignorance : la premiere
est nommee invincible, la seconde crasse,
et l' autre affectee : l' invincible est attribuee
au petit enfant, qui estant encore
en sa tendre puerilité, n' a pas de nature
les facultez et les organes propres
pour recevoir et entendre les preceptes
de la science. La crasse est celle d' un homme
rustique et du tout champestre, lequel
pour n' avoir jamais ouy parler des
formes de la civilité, et des axiomes de

la philosophie, en est ignorant par une façon extrêmement rude et enracinée. L' autre sorte d' ignorance qui est appelée affectée, est celle de ces esprits qui ayant connoissance du bien, et du mal, de la déformité des vices, et de la beauté des vertus ; neantmoins se plaisans à

p102

suivre les erreurs, laissent volontairement les claires voyes des sciences et de l' honneur, et avec affection ils suivent et embrassent le party de l' abus et des vices. Donques il est ainsi vray que ceux qui pratiquent en leurs escrits les vanitez de la *licence poétique* , sont pour le moins entachez de ceste ignorance affectée, s' ils ne le sont de la crasse tout ensemble : veu que d' une pure volonté ils se licentient, ou pour mieux dire, ils se desbordent à escrire contre les reigles de la raison, et qu' ils sçavent bien que le défaut se treuve en ce qu' ils escrivent. Ronsard ce divin esprit poétique a bien esté de l' opinion vulgaire du monde, quand il dit en son abrégé de l' art poétique, que l' on doit se servir de ceste licence pour embellir un vers, comme au lieu de dire, *Roland avoit deux espees en main* . Il faut dire suivant son opinion antique, *Roland avoit deux espé' s en la main* . Quand il dit aussi qu' on peut escrire *Ené'* , au lieu d' *Enee* , ainsi, *contre la troupe Ené' branla sa pique* . Quand il dit aussi qu' au lieu d' escrire *rouë, jouë, nue, comme, fard, despart, effort, sautera, donnera, Calliope, troupe, et*

p103

compose, pour la necessité de la rime avec qui on les peut ranger, on se pourra servir de la *licence poétique* , en augmentant ou accourcissant ces termes en ceste sorte, *rou', jou', nu', comm', far', despar', effor', sautra', don' ra, Callioupe, trope, et compouse* . Mais quoy ? Ceste façon de faire a faict son temps comme les vieux habits d' un usurier qui pratique la lesine, veu que l' on

connoist assez, que telle façon d' escrire
est fort esloignee de la vraye forme du
bien-dire. Car il n' y a point de juste occasion
de transfigurer ainsi les dialectes
d' un langage, en syncopant et alterant
de la sorte les vocables, quoy qu' il dise si
la nécessité y contrainct le poëte : car on
n' est jamais contrainct de faire mal, sinon
lors que le sçavoir y manque : que s' il
avient que les fautes soient commises à
ceste occasion elles sont dignes d' estre
pardonnees : mais d' avoir les moyens de
bien faire, et de faillir volontairement et le
connoistre c' est une erreur irremissible.
C' est pourquoy il ne faut point se licencier
à pervertir le langage et la beauté
de la poësie en l' usage de ceste permission
pretenduë legitime en une contrainte

p104

qui n' a ny droit ny force, bien
que Ronsard contestant fort en faveur
d' icelle, escrive, que sauf le jugement de
nos aristarques, et de tous nos maistres
qui suivant son dire, n' ont de si pres avisé
à la perfection de ce mestier, il est bon
de se rendre servy de la licence poëtique :
mais sauf l' honneur que je dois à
ce grand poëte, j' estime qu' en cela, ces
aristarques et ces maistres dont il parle,
estoyent mieux fondez que luy. Il s' abuse
beaucoup aussi quand il dict, qu' à
faute de telle hardiesse de licence, il
void perdre mille beaux vers, et mille
belles sentences : car c' est bien tout au
contraire ; d' autant que la beauté des
uns et des autres ne peut faillir d' y estre
ruinee, par la deformité et desguisement
où les mots en sont reduits : veu
qu' outre que ceste ruine n' y survint, les
vers ne sçauroient estre des plus beaux, ny
les sentences des plus agreables, lors que
le terme qui les porte s' y treuve alongé ou
racourcy contre le naturel du langage :
parce qu' estant alembiqué ainsi, il n' est
pas en bon françois, et n' y estant pas, les
vers et les sentences n' y sçauroient estre

p105

de bonne sorte. Il n' a point de raison aussi quand il conseille au mesme chapitre d' user de la lettre ô , marquee ainsi, pour signifier *avecque* , à la façon des anciens, comme, ô *luy*, pour dire *avecque luy* , veu qu' il dit, que cest *avecque* , composé de trois syllabes donne grand empeschement aux vers mesmes quand ils sont courts : mais toutefois quoy qu' il en conseille, il n' en a jamais usé en une si grande quantité de vers qu' il a composez ; il ne le faut pas faire aussi, car ce terme est si vieux et decrepit, et voire tellement esloigné de la connoissance de ce siecle, que pour l' introduire, il ne le faudroit pas renouveler, mais bien le ressusciter ; veu qu' il est comme en cendre parmy d' autres despouilles du temps, qui gisent oubliees dans le tombeau de l' antiquité. Ainsi touchant ce que ce poëte allegue à l' honneur de ceste *licence poëtique* , il n' est aucunement recevable, quelle reputation que ce soit que ce bel esprit ait aqoise en la poésie : parce qu' horsmis en la doctrine de la foy, il est honneste et requis en toute science et discipline, de disputer et de croire par raisons et demonstrations,

p106

et non point par la seule force des autoritez.
C' est ainsi donques que ceste vanité de *licence poëtique* , a passé si avant en la fantasia des hommes, qu' au-jourd' huy encore, elle sert de refuge et d' ornement imaginaire à l' opinion d' une tourbe d' ignorans, qui en despit des muses et d' Apollon s' entremeslent de faire des vers, et pretendent d' y aquerir tout autant d' honneur que les plus judicieux esprits en peuvent legitimement esperer. Car lors que ces ames desreiglees montrent aucuns de leurs poëmes à quelque personne qui s' entend à connoistre une parfaicte poésie, et qu' ainsi treuvant un courage qui est ennemy de ceste *licence* , elles entendent aussi tost qu' on leur dict rondement, qu' au moyen de telle et telle raison leurs vers ne sont pas bons ; ils s' excusent soudain, et disent, qu' en ce qu' il y a

de reprendre en leurs vers, ils se sont servis
de la *licence poétique* , et qu' à ceste occasion
leurs vers n' en sont pas moins parfaits.
Mais si par une replique de raison on leur
dict, que c' est une chose mal à propos de
se servir de ceste *licence* , veu que cela enlaidit

p107

le langage, et que le droit de l' eloquence
commande de n' en user aucunement,
veu qu' avec toute l' acoustumance
et permission de cela, les vers en demeurent
tousjours fort mauvais : ils repliquent
alors en estourdis opiniastres, disant que
celuy qui les reprend ainsi, ne treuve jamais
rien de bien faict aux oeuvres d' autruy,
et que tels vers qui sont censurez
sont fort bons : mais que l' envie qu' on leur
porte est cause qu' au lieu d' en recevoir
de la louange, ils en reçoivent du blasme
et du mespris. C' est ainsi comme ces
poètes seculiers ou licenciés, deffendent
leurs erreurs, authorisent leur ignorance,
et taschent de forcer un homme
de jugement à louer les imperfections
de leurs ouvrages, recherchant de le rendre
flateur, et se rendans ainsi tyraniques
imitateurs de la vanité de ce mauvais
poète Denis l' aîné, tyran de Syracuse,
qui vouloit forcer tout le monde à priser
ses poësies, bien qu' elles fussent tres-impertinentes,
et qui pour ajouter foy aux
flateurs acheva de se perdre : car ils appelloient
sa cruauté, haine des meschans

p108

et bonne justice. Luy faisoient acroire
qu' il estoit un tres-habile homme en toutes
choses : tellement aussi, qu' il s' estimoit
le premier du monde, et vouloit
paroistre et estre estimé tel. Mais touchant
le mauvais estat de ses vers, Emilius
Probus en faict un plaisant conte en
sa vie qui est imprimée avec celles de
Plutarque, disant de la sorte, que ce tyran
estant ainsi manié des flateurs, et se
voyant de grand loisir, il reprit un train

qu' il avoit un peu discontinué durant les guerres, c' estoit d' escrire des vers, et composer des tragedies. Il s' y remit donc avec plus d' estude et de diligence qu' auparavant, envoyant querir des poëtes de tous costez, afin qu' ils luy dressassent et corrigeassent ses ouvrages poëtiques. Iceux cherchans à le gratifier pour leur profit, ne disoient que ce qu' ils pensoient luy estre agreable ; de maniere que s' enflant de leurs flateries, il se glorifia plus de ses vers, que des victoires qu' il avoit obtenuës en guerre. Or il y avoit entre autres poëtes de sa suite, un nommé Philoxenus, homme docte, et adroit à escrire des hymnes à la louange

des dieux. Denis luy bailla un jour,
quelque sienne tragedie pour la revoir
et corriger ; il la ratura toute depuis un
bout jusques à l' autre, et un soir estant
enquis de ce qu' il luy sembloit de certaines
poësies que le tyran composoit alors,
et qui ne valoient rien, il respondit
si nettement, que Denis ne pouvant plus
retenir sa colere, dict que c' estoit par envie
qu' il censuroit ainsi ses oeuvres, et
l' envoya tout de ce pas en la prison des
quarrieres. Le lendemain ses amis prierent
Denis de luy pardonner, ce qu' il fit :
et de rechef il le voulut avoir avec plusieurs
autres de la sorte à souper. Et sur
le milieu du festin, Denis qui se plaisoit
plus en ses poësies qu' en chose du monde,
et qui ne demandoit qu' à les faire
chanter, en recita quelques vers, mesmement
de ceux qu' il estimoit les mieux
faicts : puis se tournant devers son homme,
il luy demanda son avis. Philoxenus
ne luy respondit mot, ains regardant autour
de luy, il appella un des satelites du
tyran, et luy dict, rameine moy aux
quarrieres. Denis se sous-riant supporta
ce traict, et tost apres, tirant Philoxenus

p110

à part, il l' exhorta de n' estre pas si
aspre. Ses amis aussi luy remontrèrent
qu' il se pouvoit bien passer de parler ainsi
librement sans propos. Alors Philoxenus
leur fit une responce toute nouvelle
disant que desormais, il contrepeseroit
si bien ses paroles, qu' il diroit verité,
et si se maintiendrait aux bonnes graces
du tyran ; comme il fit. Car Denis
ayant recité quelques vers, où il y avoit
force lamentations pour esmouvoir les
coeurs des escoutans à compassion, il pria
Philoxenus d' en dire son avis, lequel respondit,
que ces vers luy avoient faict
grande pitié. C' estoit un traict bien aspre
de moquerie, que le tyran ne sentit
point, non plus que ce que disoit Melanthius
d' une tragedie de mesme main,
qu' il ne l' avoit peu voir, tant elle estoit
offusquee de langage. Mais comme apres
avoir demeuré quelque temps avec Platon,

et qu' à l' occasion des sages discours
d' un si grand philosophe, il se fascha de
luy, et le renvoya en Grece, sur une gallere
de laquelle Pollis lacedemonien
estoit capitaine, lequel fut prié du
tyran à tuer un si divin personnage, ou

p111

pour le moins de le vendre, il se remit à
la poésie, et envoya querir des meilleurs
chantres qu' il peut recouvrer en l' assemblée
des jeux olympiques, pour reciter
et chanter ses vers devant le peuple. Les
chantres furent ouys du commencement
avec admiration de chacun, pour la bonté
et netteté de leurs voix : mais quand
on vint à examiner leurs chansons, ils furent
mesprizez, moquez et siflez : dont le
tyran fut marry au possible, quand on
luy en apporta les nouvelles. Et allant ce
passionné desir tousjours augmentant en
sa teste, il en vint jusques-là, qu' il estoit
comme transporté, et disoit que ses plus
feaux amis luy portoient envie, commença
à se desfier d' eux, comme s' ils luy eussent
esté traistres. Bref : ceste fureur print
tel accroissement en son ame, qu' il en
fit mourir plusieurs sous des occasions
fausses, et en bannit d' autres ; comme
Philistus et Leptines son frere, tous
deux vaillans hommes, et qui luy avoient
faict de grands services en ses guerres.
Mais il les r' appella despuis, et luy furent
amis comme devant. Il m' a semblé raisonnable
d' avoir apporté ces exemples

p112

icy au long, parce qu' au-jourd' huy presque
tous ceux qui sont repris sur le sujet
de leur *licence poétique* , sont de l' humeur
et de la sotte façon de ce tyran : car au
lieu de sçavoir bon gré à ceux qui leur
veulent enseigner les moyens du bien escrire,
ils se rendent leurs ennemis, les reputans
comme envieux et calomniateurs
de leurs oeuvres. Mais il se treuve un autre
sorte de versificateurs, qui sont plus

modestes en la defense de leurs fautes, et qui toutefois n' ont pas guere moins de sotise en leurs allegations. Car pour excuser leur erreur, ils disent qu' ils ont esté contrains d' escrire ainsi : soit pour venir à l' harmonie où la premiere rime les oblige, comme un certain poëte sauvage a fait dernièrement, qui au lieu d' escrire *les espees* , il les met ainsi par la liberté desbordee, *les espe' s*, afin de les faire rimer avec ce terme, *les escadrons espais*, qui est au vers precedent. Et comme aussi Jodelle en a usé mal à propos, lors qu' au lieu de *ceston* , il a mis *ceste* , pour s' acommoder à la rime precedente qui estoit, *celeste*, soit aussi comme ce mesme autheur en un sonnet du contre-amours, qui pour

p113

ne faire le vers trop long, s' abandonne à commettre une autre faute, escrivant ainsi, *heurant ainsi sa plus prochaine race* . Au lieu que la raison oblige d' escrire, *bien heurant*, et non pas d' escorcher et diviser ce mot comme il fait. Comme aussi pour ne passer la juste mesure du vers, offencer les reigles de la grammaire, mettant trop d' articles, ou de pronoms, ou bien en laissant en arriere, comme j' ay veu qu' un autheur moderne a failly au commencement d' un sonnet, et la faute duquel je l' expliqueray au long pour l' utilité de ceux qui la doivent connoistre, afin de ne faire pas le semblable, il dit donc ainsi, *sont neige, albastre, ou bien christal, ces tertres du sein de ma belle ?* car il manque un pronom au premier terme, pour rendre parfaicte ceste proposition interrogatoire *sont* , c' est pourquoy il faut dire, *sont-ce neige, albastre, ou christal. Etc.* comme Des-Portes l' a tres-bien montré en ceste stance des amours de Cleonice, ainsi,

p114

sont-ce dards, ou regards que les traicts eslancez etc.

aussi pour la vraye elegance du langage françois, quand on se treuve à parler d' un homme, où d' un navire, etc. D' une femme, ou d' une fleur, il ne faut pas user des pronoms *ils, et elle*, pour commencer l' affirmatif de ce qu' on auroit des-ja dict, mais bien de cest autre *le*, qui est demonstratif. Et ainsi c' est la raison de dire en ceste façon, *c' est un vaillant homme. C' est un bon navire. Etc. C' est une belle femme, c' est une belle fleur, etc.* et non pas suivant la façon de presque tous les françois qui n' ont point veu comme l' on parle au sejour du royal horison de France, dire au

p115

commencement d' un propos, ou bien en suite d' un autre, *il est un vaillant homme, il est un bon navire. Etc. Elle est une belle femme. Etc.* car ce n' est pas faire suivant la reigle. Et bien qu' il semble qu' en ce premier vers de Des-Portes y ait manquement de l' article *des*, comme s' il falloit dire, *sont-ce des dards. Etc.* toutesfois il va tres-bien comme il est, car ce pronom, *ce*, estant mis pour l' interrogat ocupe bien à propos le lieu de l' article *des*, et y sert justement pour la force de tous deux. Ainsi c' est fort bon de dire, *sont-ce neige, etc., sont-ce dards. Etc.* aussi au troisieme vers de ceste stance, la difference du sens fait varier la phrase : car il y est dict, *ha ! sont des regards clairs d' ardantes lumieres*, car s' il estoit autrement, il y auroit faute d' un article en ceste façon, *ha ! Ce sont regards clairs d' ardantes lumieres*. C' est pourquoi il ne seroit pas bien dict de la sorte. C' est ainsi doncques qu' en affirmant une chose qui est demontree, il faut parler en ceste maniere, *ce sont des lyons, et des Rolands ces soldats si valeureux. Ce sont des dieux ces hommes si sages. Ce sont des Cypris, et des amours ces dames si belles, etc.*

p116

voila ce que j' ay treuvé bon de dire sur la faute de ces deux vers cy dessus, soit

que l' auteur y ait procedé par ignorance,
ou par *licence poétique* . Mais quoy
qu' il en soit, c' est bien une coustume à
ces *poètes licencieux* de s' eslargir à tout
coup contre l' equité de la grammaire,
pour eviter la peine, et s' armer apres d' une
excuse sur le subject de la mesure du
vers, ou de la rime, comme un autre
poète seculier y a bronché en ceste façon,
c' est à vos yeux où je suis destiné,
qu' uniquement mes desirs jay donné .
Car il faut dire *j' ay donnez* , d' autant
qu' en la vraye forme de nostre langage,
le premier terme gouverne tousjours le
suivant. C' est pourquoy il ne faut jamais
dire *les longs, et laborieux services que vous*
avez fait à la republique, mais bien ainsi :
les longs, et laborieux services que vous avez
faits à etc. c' est ainsi qu' une partie des
poètes irreguliers, s' excuse en ceste *licence* ,
qui toutefois ne sert de rien pour
les excuser suffisamment de ces vices, veu
qu' il n' y à point de contrainte à faire mal,

p117

et qu' il n' y a point de juste loy qui le permette,
puis que le ciel et la nature ont
obligé l' homme à faire bien, et tellement
qu' en toutes ses actions agissant librement,
il faut avoüer, que lors qu' il erre
en quelque chose, c' est tousjours par volonté,
et quelque fois par ignorance tout
ensemble. Mais ces *poetes licencieux* , seroient
extremement dignes d' estre excusez,
s' ils confessoient librement que
c' est au moyen de leur ignorance qu' ils
ont failly ainsi, et qu' ils soubmettent la
correction de leurs ouvrages aux censures
de la raison. Mais on voit aussi une
fort grande troupe de ces *poetes desreiglez* ,
qui s' imaginent d' avoir treuvé l' elixir et
la pierre philosophale de la raison, lors
que pour la defense de leurs erreurs, ils
disent que Ronsard a escrit de la sorte.
Car au lieu que ceste allegation les garantisse
d' estre blasmables en ce qu' ils
ont erré, elle ne sert d' autre chose que
de les faire paroistre fort ignorans d' une
part, et de l' autre fort indignes disciples
d' un maistre dont ils se vantent. Car il
est bien vray que Ronsard est un des plus

divins esprits que les muses ayent jamais

p118

honorez de leurs faveurs, et que parmi
les ardeurs d' une vraye fureur poétique,
il a composé des vers du tout admirables :
mais il est vray aussi que comme homme
qu' il estoit, et suivant la façon que l' on
escrivoit de son temps, il a failli en plusieurs
endroits de ses oeuvres. C' est pourquoy
la deffence de ces *poètes irreguliers* ,
est inutile en ce qu' ils s' excusent ainsi sur
autrui : parce que la raison oblige toute
personne, à suivre et imiter les vertus de
son maistre, ou de son prince, et non pas
les imperfections qui se peuvent treuver
en iceluy. Ce que le mesme Ronsard a
sçeu bien dire, parlant de luy mesme, sur
le subject des oeuvres de Du-Monin, et de
Du-Bartas : car comme il estoit une fois
au logis de Baïf, à se recreer en la compagnie
de plusieurs poètes et d' autres de ses
amis, et qu' on vint à parler des vers de
ces deux autheurs, il dist ainsi. Ces deux
nouveaux poètes Du Bartas et Du Monin,
ont voulu escrire sur de graves subjects
comme j' ay faict, et par une façon nouvelle
en m' imitant de loing, ils me veulent
esgaller et surpasser en la majesté qui
doit reluire en la poësie : mais ils sont en

p119

mon endroit, tels que les courtisans d' Alexandre
envers ce monarque : car ceux-cy
voyant qu' Alexandre portoit de nature
le col un peu de travers ; comme flateurs
et imitateurs de ce deffaut, ils se
peinoient à tenir leur teste mal droite comme
celle de ce prince : mais pour imiter la
grandeur de son esprit, l' excellence de
son courage, et la beauté de ses paroles,
il ne s' en treuvoit pas un qui en approchast.
Ces deux poètes sont ainsi ; car en
toutes leurs oeuvres, ils sont bien mes imitateurs
en ce que j' ay escrit d' impertinent :
mais pour imiter parfaitement ce
que j' ay faict d' admirable, ils ne peuvent,
et n' ont point l' esprit assez beau pour y
sçavoir jamais arriver. Voila comme par
une bravade juste en quelque façon, et
par une bonne raison tout ensemble,
Ronsard s' acuse, et se glorifie en telle sorte,
que d' une part il montre qu' on ne

le doit pas imiter en tout ce qu' il a fait,
et que de l' autre, il est un exemple tres-meritant
d' estre suivy. Ces raisons doncques
pourront servir desormais d' un frein
assez roide, pour arrester ceste maniere
d' esprits effrenez qui peu soigneux de

p120

faire bien veulent rejeter la cause de leurs
fautes à l' exemple de quelques manquemens
qu' un si grand maistre a laissez parmy
ses escrits. Il faut donc se travailler
curieusement à escrire si bien, qu' il n' y
puisse avoir rien à redire au jugement de
la raison : ce qu' un homme d' esprit ne
trouvera pas impossible, lors qu' il sera
conduit et enrichy de l' art et de la nature,
et qu' il ne sera aucunement flateur de
ses ouvrages. Car il ne faut point estre
par trop partisan de ceste raison que Ronsard
a posee à l' entree de sa franciade.

*il est bien aisé de reprendre,
mais mal aise de faire mieux.*

veu qu' il faut permettre à chascun de
faire mieux que nous quand il le pourra,
et ne se tourmenter pas lors que cela pourroit
arriver, ains il en faudroit donner
de la gloire à l' autheur : mais il faut de sa
part se rendre tellement soigneux d' escrire
bien que raisonnablement on n' y
puisse remarquer aucune erreur.

CHAPITRE 7

p121

*continuation sur la refutation de la licence
poëtique. Vives raisons contre un mauvais
poëte qui disoit d' avoir esté contraint d' escrire
mal. Exemple de quelques arts et sçiences
où l' on ne permet aucune licence de faillir.
plusieurs vers de quelques autheurs celebres
où les fautes de la licence sont verifiees.
excuses et raisons de l' autheur sur le subject
de ceste censure.*
celuy qui peut arriver à la perfection

de la science qu' il s' est
proposé d' aquerir, doit bien
croire d' avoir aquis entre les
hommes une loüange immortelle.
Or pour arriver à ce comble d' honneur,
en l' exercice de la poésie, c' est un
des principaux moyens cestuy-cy, qu' il
faut se distraire en tout, et par tout de ceste
sottise qu' on nomme *licence poétique* ,
et de n' avoir plus son recours à defendre
ses fautes pour dire qu' un tel, et un tel
ont escrit ainsi, ny moins d' alleguer sottement

p122

que l' on a esté contraint de faire
de la sorte : car comme j' ay dit cy devant,
il n' y a point de contraincte en l' action
des hommes, comme les droictes raisons
de la phisique le preuvent tresbien.
Ce que je sçeu bien reprocher dernièrement
à l' endroit d' un certain versificateur,
un poëte sauvage, qui me fit voir
environ cinquante vers de son invention,
afin que je luy en donnast mon
avis, pour y passer une bonne correction.
Mais apres que je les eu veus, et que je
luy eu marqué un tres-grand nombre
de fautes extremes, il s' excusa soudain,
et me dict, qu' il avoit esté contrainct
d' escrire ainsi : soit pour venir à la rime,
ou bien à la quantité des syllabes qui
sont deuës aux vers. Ayant entendu
une si foible raison de cest homme, je
luy parlay en ceste maniere. Pourquoi
dictes-vous, que vous avez esté contrainct
d' escrire ainsi ? Puis qu' il n' y a
pas moins d' erreurs en vos paroles, qu' en
ces vers que vous avez faicts ? Car comment
est-ce que ceste contraincte de mal
faire vous est avenuë ? Les roys et les

p123

princes ne vous y ont pas reduict : car
la liberalité et la reconnoissance qui honorent
les poëtes sont mortes en ce siecle ;
et c' est en ceste saison depravee que
les muses sont mesprisees de ceux qui

leur sont infiniment obligez. Ce n' est pas aussi vostre maistresse qui vous a contrainct à commettre ces vices ; car suivant la raison qui se lit en ces vers, vous dictes que vous luy estes fort odieux, qu' elle vous hait, et qu' elle se desplaist de toutes les actions dont vous la voulez rendre servie. Confessez donc que rien autre chose que vostre ignorance ne vous a forcé d' escrire ainsi. Toutesfois pour en parler avec les mesmes termes de la raison, il n' est pas bon de dire que cela vous est arrivé par contraincte que l' on vous ait faicte : puis que de vostre plein gré, vous avez cherché la solitude en vostre cabinet, et que de vostre propre mouvement, vous avez esté curieux à composer ces vers suivant que vostre fantaisie et vostre foiblesse vous l' ont permis. Il en faut donc rejeter la cause à vous seulement, et non point à la rime, ny à la mesure des vers : veu que c' est

p124

vous qui de vostre propre intelligence et pure invention les avez ainsi composez si defectueux. C' est la responce que je fis à ce *poete irregulier* , laquelle peut justement servir pour reprimer et abatre toutes les raisons dont les versificateurs licencieux taschent de s' excuser par les argumens de leur *licence et liberté poétique* , et de leur contraincte, pretenduë legitime. Il ne faut donc plus alleguer les termes d' aucune contraincte pour desguiser son vice, ny se servir d' aucunes formes de ceste *licence* , pour accommoder ses vers ; puis que telle façon de faire est du tout contraire et formellement ennemie de la poésie : veu qu' une si divine science se vante de tenir en ses discours la perfection et la gloire des plus beaux escrits, et d' estre le langage dont les dieux parlent. Mais je m' estonne par quelles opinions si foibles et si fortes ensemble, ceste impertinente *licence poetique* a esté ainsi autorisee et generalement introduicte en la poésie : puis qu' en aucune science, discipline ou maistrise, ce terme de *licence* , n' a jamais esté receu, ny connu, pour y

p125

donner liberté d' effectuer un vice au lieu
d' une chose vertueuse, et convenable au
subject.

Voyez si pour la guerison d' un malade le
medecin ordonnera parmy les ingrediens
d' un remede l' ellebore au lieu de la rubarbe ?

Si un astronome imaginera en ses
especulations la circonferance des cieux
de plus de trois cents et soixante degrez,
les mois de vingt et sept jours, et de
32 l' ordinaire domination du taureau
au mois d' aoust, et celle de la vierge au
mois d' avril ? Si lors qu' un general
d' armee a quelques intelligences de surprendre
une place d' importance, il employera
un capitaine de peu de coeur et
d' experience pour y conduire les troupes
et les soldats qui doivent executer l' entreprise ?

Si un architecte se licenciera
de faire de foibles et peu cimentez fondemens
pour l' edifice d' un chasteau
royal, et si parmy un ranc de colonnes
de l' ordre composé, ou ionique, il en posera
deux ou trois de l' ordre attique ? Si
un peintre representera dans un tableau
six doigts en une main, ou bien s' il n' en
fera voir que quatre, lors que pour le

p126

subject de l' action il faudra que tous les
cinq soient aparens, et s' il estendra les
ombrages là où le jour donnera ? Et en
fin si un tailleur posera jamais trois manches
en un pourpoint, ou bien une seulement,
ou s' il se licenciera d' en faire une
plus longue que l' autre ? Que s' il auroit
que ces gens-là eussent erré ainsi, il
ne faut pas croire qu' ils s' excusassent sur
aucune licence : ains dés qu' on leur auroit
fait reconnoistre leurs fautes, ils
avoueroient d' avoir failly. Or les poëtes
qui se servent de ceste liberté susnommee,
commettent toutes les erreurs que
le medecin, l' astronome, le general
d' armee ; l' architecte, le peintre et le
tailleur pourroient faire, s' ils erroient
en ces cas que j' ay alleguez cy dessus :

car en se desbordans licencieusement à
pleine voile à toutes sortes de vents, ils
mettent par fois un terme qui signifie le
jour au lieu qu' il deuroit especifier la
nuict, la mort au lieu de la vie, la joye au
lieu de l' ennuy, et la haine et la folie,
au lieu de l' amour et de la sagesse,
escorchent et augmentent un mot à
leur appetit, le faisant ores de deux syllabes,

p127

et tantost de trois, transposent confusement
les verbes et les phrases, colloquans
les cieux aux enfers et les enfers, aux
cieux, obscurcissans et confondans ainsi
le sens, et la bonté du langage. Et pour
venir à la quantité des syllabes, qui est
requisse aux vers, ils se licencient de poser
un mot dont la signification est nulle
pour la raison des termes qu' il commande,
et voire ils en posent quelque
fois de si mauvais, qu' ils ruinent l' intelligence
du subject dont il s' agit. Comme
aussi pour s' accorder à la rime, ils en
font quelques unes qui n' ont aucune
correspondance avec le sens de ce qu' ils
traictent. Ne mettent point d' article là
où il en faudroit, et en logent en un endroit
qui n' en a point besoing. Placent
un verbe masculin au rang d' un feminin,
et un feminin au lieu d' un masculin. Font
passer le singulier pour le plurier, et le plurier
pour le singulier. Confondent les substantifs
avec les adjectifs, et broüillent en un
caos les genres, les temps et les actions.
Et comme pauvres en la connoissance
du langage françois, ils inventent à tout
propos des verbes du tout estranges et

p128

barbares, et introduisent à tout coup
des termes gascons, provençaux, bourguignons,
bretons, et autres idiomes
macaroniques parmy la richesse et la
bonté d' un si beau langage. Effectuans
ainsi volontairement telles incongruitez
sans avoir esgard aux raisons de la geometrie,

ny au nombre de l' arimethique,
ils s' excusent sur la susdite contraincte, ou
sur la licence qu' ils s' imaginent si recevable
et legitime ; et formans leurs escrits
de la sorte, ils disent ce qu' ils ne
veulent pas dire, et ne disent pas ce qu' ils
veulent dire : et bien souvent ils ne disent
rien que ce soit, tant la confusion de
leurs erreurs, rend le sens de leurs paroles
des-uny, broüillé et perdu.

Les plus rares esprits du passé aussi bien
que les moindres, se servoient librement
des imperfections, et fausses teinctures
que ceste *licence poetique* leur permettoit :
si bien un abus si desguisé de valeur apparante,
estoit avoué comme une loy bien
honorabile et necessaire : bien que par
fois comme il est vray semblable, quelques
uns y pouvoient faillir par ignorance,
ne sçachant faire mieux, et d' autres

p129

pour ne vouloir prendre la peine de le
faire, et ainsi pour espargner le temps et
le travail, et si j' oze dire ainsi, laissant hors
de propos le service des muses, ils se servoyent
de gayeté de coeur des chetives
commoditez de ceste *licence* .

C' est ainsi que les plus excellens poètes
grecs et latins ont usé par fois des
moyens de la licence, non pour aucune
faute d' esprit qui fust en eux : car
pour l' excellence de la poësie rien ne leur
estoit impossible ny recellé, mais c' estoit
seulement à cause de l' usage qui estoit
entre les poètes à se licencier ainsi : bien
qu' à present quelques uns pour deffendre
certains passages où ces poètes se
sont licenciez, disent qu' il leur estoit impossible
d' eviter la *licence* , sans abandonner
la belle conception qu' ils avoient
en main, et qu' ainsi cela leur doit estre
admis comme recevable et digne de louange.
Mais bien que sur ces façons d' escrire
je n' aye pas en mespris ces poètes
anciens, j' estime neant-moins que ceste
deffense n' est pas assez forte pour soustenir
et instaler en honneur la vanité de
cest usage pour l' entretenir chez nous :

p130

car j' ay veu quelques poètes qui se treuvans
contraints de pratiquer la licence
en certaines phrases de leurs poèmes,
toutefois en la laissant, et se travaillant
à faire exactement, rencontroient la bonté
et l' excellence des vers et du langage
avec la pure et entiere conservation de
leurs conceptions. Toutesfois s' il plaist à
ceux qui escrivent encore en poësie
grecque et latine de se servir tousjours
de la licence poëtique, il leur faut laisser
faire ; soit qu' ils jugent que cela leur
demeure bien ou non : mais pour nous
qui sommes françois, qui devons escrire
nettement puis que nous le pouvons
faire, et qui connoissons de quelle imperfection
ceste licence brouille la beauté
et la franchise de nostre langue, il n' en
faut user nullement : bien qu' à ce subject
Montagne dise en ses essais qu' il n' appartient
qu' aux grands poètes de prendre
des licences. Mais je dis au contraire,
qu' aussi peu les grands que les petis n' en
doivent prendre jamais ; les grands puis
qu' ils ont la suffisance de faire bien, et les
petis afin qu' ils s' acoustument à bien faire.
à ceste occasion nous devons travailler

p131

soigneusement d' imiter Virgile, Homere
et autres poètes de l' antiquité en ce qu' ils
ont chanté si divinement : et non point
les suivre en ce qu' ils se sont licenciez
comme hommes subjects à faillir : car de
les suivre en ce qu' ils ont escrit hors de
raison, c' est une chose qui est commune aux
plus ignorans du monde : mais de les imiter
en ce qui se voit de parfait et de divin
en leurs oeuvres, c' est faire suivant les reigles
du devoir et de la vertu, et par une
merveille qui n' est pas rencontrée de plusieurs
se rendre et paroistre une perfection
et un dieu entre les hommes.
Donques à quelle occasion que ce soit
que ces poètes ayent failly à se licencier
ainsi, ils ne doivent pas estre suivis en cela,
comme aussi nul ne sçauroit dire avec raison,
que telles façons d' escrire meritent
d' estre totalement excusees ny tant soit

peu imitees : car ce sont tousjours des erreurs et des fautes assez grandes, qui difforment la raison et le langage des poëmes : comme on voit cela en plusieurs passages de Ronsard, et mesmes en l' hymne où ceste *licence* est ainsi pratiquée en ce vers pour le subject de la rime.

p167

Il me fut montré dernièrement un sonnet manuscrit, où la licence estoit prise par deux fois au deuxième vers ainsi, *mon amy ne crain point le nom de cocuage, etc.* ce verbe de *mary'* repliqué est fort excessif en sa licence : car estant ainsi abrégé au lieu de *cestuy-cy marie-toy* qui se dict en terme d' imperatif, est confondu avec le nom substantif de *mary'* qui se rapporte à l' homme lors qu' il est marié. Je tien que celuy qui a composé ce sonnet, n' a pas fait ces deux fautes par ignorance, mais bien suivant ceste vulgaire façon des anciens ; toutesfois on ne doit pas faire ainsi. C' est pourquoy je n' ay jamais prisé entièrement les commoditez de ceste licence : car c' est le vray recours de ceux qui manquent de pouvoir à bien faire, ou d' honorable patience en l' amour de la vertu et du labour dont les vertueux effects sont accomplis de perfection et de gloire : à ceste occasion dès ma plus tendre jeunesse, ayant des-ja en quelque mespris ces licenciemens poëtiques j' en usay fort rarement : comme on le peut voir en mes livres des illustres aventures

p168

de la nereïde ou victoire navale des venitiens, et au premier qui se nomme de mes premières oeuvres, qui ont esté imprimez à Paris, et à Lyon, dans lesquels livres sont compris environ trente mille vers, que j' avoy tous composez avant que j' eu atteint l' âge de vingt ans. Mais on ne sçauroit pas voir un traict de licence en tous les vers qui sont aux livres

du prin-temps des lettres amoureuses,
et des amoureuses destinees de Lysimond
et de Clitye, que j' ay faict imprimer
à Paris depuis un an et demy en ça.
Aussi j' ay tousjours detesté l' usage de ces
permissions poëtiques, et n' estoit que du
temps que j' estois en Provence, on me
disoit que cela se pratiquoit tousjours à
la cour, chez ceux qui escrivoyent de
mieux, et que cest avis m' estoit comme
confirmé par les termes licencieux que
je lisois dans les oeuvres de Ronsard, et
mesmes par les opinions de son abregé
de l' art poétique, je n' en eu jamais
usé ; non plus que je ne m' en serviray
jamais plus, puis que je connoy
que c' est une erreur trop grande de
faire mal au lieu que l' on doit faire bien

p169

et que l' on a la connoissance et le moyen
de ce faire pour satis-faire à ce qui est
du devoir.
Voila donques ce qui m' a semblé bon
d' alleguer en ce chapitre les vers de quelques
passages de ces quatre grands poètes,
où entre autres la *licence poétique* est pratiquee.
Ce que je n' ay pas fait pour aucune
envie que je porte à leur honneur : car
j' admire et honore leurs oeuvres, pour
tant de beaux vers et d' heureuses conceptions
dont elles sont enrichies. Mais le
seul desir que j' ay, que desormais la poésie
françoise esleve sa perfection par dessus
toutes les autres, m' a fait produire ainsi
quelques exemples des fautes que de si
bons maistres ont faites : et qu' ainsi par
la connoissance des unes, le nouveau poète
apprenne à les eviter toutes, en lisant,
et voulant imiter leurs ouvrages. Car il est
raison d' imiter Ronsard et les autres excellents
poètes en ce qu' ils ont bien fait :
et non pas alleguer inutilement l' imitation,
la licence, ou la contraincte pour
deffendre et faire valoir ses erreurs. Toutesfois
ce chapitre n' est pas assez grand à
pouvoir montrer au long tous les poincts

p170

où l' on peut errer en imitant les poètes
qui ont escrit : car il me semble qu' il y
faudroit un volume de tres-grande estenduë :
mais j' ay esperance que ce livre sera
orné de tant de raisons et d' exemples, que
possible en le lisant du commencement
jusques à la fin, on en pourra reconnoistre
la plus grande partie et ensemble les
plus importans et les plus recellez.

CHAPITRE 9

p209

*de l' invention premier ornement de poésie, et
de la disposition et elocution dont l' invention
est perfectionnee. De la dignité des oeuvres
d' Homere. De l' imitation, et de la division
d' icelle en deux sortes. De la paraphrase
et traduction.*

puis que cest ancien proverbe
qui dict, qu' il est facile
d' ajouter aux choses inventees,
est receu de tout le
monde comme une tresclaire
maxime de la raison, il doit estre vray
que l' invention sera tousjours plus estimee,
que ce que l' on aura faict à l' imitation
d' autruy. C' est ainsi donc qu' à ceste
consideration, un bon poëte doit se travailler
de treuver en son esprit quelque
heureuse et nouvelle conception sur le
subject qu' il s' est proposé d' escrire, et parmi
le cours de ceste recherche si honorable,
il ne doit point estimer recevable en
toutes choses ceste autre opinion d' un

p210

certain poëte latin, qui chante. Que rien
ne se dict qu' il n' ait esté dit autrefois. Veu
que si ceste opinion estoit fondee sur la
verité, il faudroit par necessité conclure
une chose des plus absurdes et fabuleuses
que les hommes ayent jamais pensees : par
ce qu' en proposant que les françois n' ont

rien dict que les italiens et les latins n' ayent dict auparavant ; par la mesme raison, il faudroit remettre ce droict aux latins et aux italiens, et de mesme consequence aux grecs, et des grecs aux egyptiens et arabes, et de ceux-cy aux hebrieux et aux caldees. Et en fin pour treuver par l' equité de ceste proposition, l' origine et la propre invention de tout ce qui à esté dict par les poëtes, philosophes, orateurs, historiens, theologiens, sybiles, prophetes, et patriarches, veu que toute chose à quelque principe, et que rien n' est d' eternal que Dieu, il seroit raison d' attribuer au premier homme le patriarche Adam, la source, la façon et la mesme forme de tout ce que tant de divers esprits on escrit ou discourut en tant de siecles divers qui ont coulé depuis le jour que comme pere des humains il fut créé

p211

avec le monde. Et ainsi il faudroit avouër que ce grand patriarche Adam auroit dit et raconté à sa femme et à toute sa famille, tout ce qu' Eumolpe, Musee, Hesiodé, Orphee, Mercure, Trismegiste, Homere, Line, Pindare, Euripide, Socrates, Platon, Aristote, Virgile, Saluste, Ovide, Ciceron, Seneque, Tite-Live, Plutarque, et tout le reste des autheurs qui sont en oubly, ou en renommee, on dict, ou laissé par escrit. Ce qui est une chose autant des-raisonnable à croire, comme elle est du tout impossible à preuver. à ceste occasion je diray que je ne sçay point en quoy avoit sa pensee ce poëte latin qui mit dans ses vers ceste opinion, que rien ne se disoit, qu' il n' eust esté dict auparavant : car, qu' elle reputation que ce soit qu' il ait acquise, il n' est pas assez meritant pour estre avoué en cela, mais je croy que veu le bel esprit qu' il monroit d' avoir, il le disoit plustost par maniere de dire pour recreation, que par aucun subject de raison bien examinee, pour la vouloir introduire en la creance des hommes. C' est pourquoy il n' est rien de

p212

plus contrevenant à la nature des esprits humains que la privation de pouvoir imaginer quelque chose de nouveau, bien que cela semble estre presque impossible au jugement de quelques uns. Car il est bien vray que veu, que les raisons et les sentences de tant de divers auteurs de toutes nations sont en un si grand nombre qu'elles sont comme infinies, et que si l'on se soit adonné attentivement à la lecture et intelligence d'icelles, il est impossible d'escire beaucoup en quelque subject que ce soit, sans se rendre semblable en plusieurs endroits aux escrits des poètes, et des autres escrivains qui nous ont precedez. Mais puis que la nature est tousjours tres-feconde et admirable en la diversité des esprits, et que chasque esprit a ses humeurs, son destin et ses fantasies en particulier, ce n'est pas une chose qui repugne au naturel des hommes, d'avoir et de treuver par fois quelque nouvelle imagination pour exprimer l'image de ses desirs. à ceste occasion j'ay voulu engraver les raisons de ce subject d'invention parmi les traictez de ce livre, afin qu'au moyen d'icelles je fortifie le courage à

p213

ceux qui ont le coeur d'attenter à concevoir quelques belles inventions, et pour le mesme respect, de donner aux autres, qui comme encheinez de negligence, ne peuvent escire que par maniere d'emprunt, et ne veillent jamais que pour s'approprier tout au long les ouvrages d'autrui. Toutesfois c'est une chose qui merite une tres-grande loüange, lors que l'on prend les inventions des auteurs estrangers, et qu'en les accommodant à la façon de son langage, on leur donne une vie nouvelle, et une splendeur de paroles plus belles et plus claires que celles où elles estoient nees. Comme Ronsard l'a sceut bien faire à l'endroit des grecs et des latins. Et Des-Portes aussi en certaines parts envers les latins, et fort au long envers les italiens et les espagnols : car

ces deux grands poètes ont enrichy la plus
grande partie de leurs oeuvres, sur la paraphrase
ou imitation des ouvrages dont
les poètes de ces quatre nations ont illustré
par leurs vers le nom de leur país.
Ainsi c' est par un larcin qui est si honneste
et legitime, que ces deux poètes
en l' exercice de leur industrie, nous

p214

ont rendu propre et naturel ce que la
nature, et le destin nous avoyent rendu
estranger. C' est aussi en ceste façon qu' il
faut s' approprier en la poësie, les inventions
et les sentences des estrangers :
mais d' en user ainsi envers ceux de sa nation :
c' est un vice que les muses ne sçauroyent
assez mespriser et punir, et celui
qui feroit estat d' escrire ainsi en usurpant
les inventions et les raisons de son
prochain, ne manqueroit pas en fin d' estre
mocqué et blasmé de tous, comme
la corneille d' Horace, qui n' estoit paree
d' autres plumes, que de celles qu' elle avoit
des-robees aux autres oyseaux. Or
afin que je ne commette un vice que je
reprends en autrui : je diray que ce n' est
pas moy seulement qui soit d' une opinion
si fierement opposee contre ces
versificateurs qui des-roben les inventions
de ceux de leur país : ains j' avoüe
franchement que je l' ay treuvee de la sorte
en tout autant de doctes personnages
que j' ay frequentez : outre qu' on peut
croire que tout homme d' estude, sçait
que ces façons de larcin sont un grand
vice, puis que plusieurs escrivains du passé

p215

l' ont blasmee et que le poète Horace
s' en mocque assez au large en la fable
de sa corneille.
Or en laissant ce propos qui est en
recommandation de chercher d' inventer,
il faut prendre une autre route pour
declairer qu' est-ce qu' invention. Donques
je diray ainsi, que l' invention est

une nouvelle idee que l' esprit se forme
sur la contemplation et image de quelque
chose soit spirituelle ou corporelle,
pour apres la représenter parfaitement
soit au moyen de la parole, de l' écriture,
de la peinture ou d' autres humains
artifices. Mais aussi en ceste façon
Ronsard l' a d' écrit ainsi en son abrégé
de l' art poétique. L' invention
n' est autre chose que le bon naturel d' une
imagination concevant les idées
et formes de toutes les choses, qui
se peuvent imaginer tant terrestres que
celestes, animees ou inanimees pour
apres les représenter, décrire ou imiter :
car tout ainsi que le but de l' orateur
est de persuader, ainsi celui du
poète est d' imiter, inventer et représenter
les choses qui sont, qui peuvent estre, ou

p216

que les anciens ont estimees comme veritables,
et ne faut pas doubter qu' apres avoir
bien et hautement inventé, la belle
disposition des vers ne s' en ensuyve, d' autant
que la disposition suit l' invention
mere de toutes choses comme l' ombre
fait le corps.

Or en ce que ce poète dict icy, il
me semble qu' il auroit mieux faict, si
au lieu du premier traict de ceste invention,
il eust mis conception ou idee :
car lors que l' imagination se conçoit le
siege de Troye et les navigations d' Enee,
ce n' est pas invention puis qu' Homere et
Virgile l' ont des-ja traicté en leurs poèmes :
ains c' est tant seulement une conception
formee sur ce qui a esté, ou qui pouvoit
estre. Aussi quand il dict que l' invention
n' est autre chose que le bon naturel
d' une imagination : il ne montre pas le
vray estre de l' invention : parce qu' au lieu
de la d' écrire comme un effect de l' esprit,
et un sujet qu' il a conceu, il la représente
comme cause premiere qui forme et conçoit
les idées. Que si au lieu de ce bon naturel
il avoit mis les figures et les effets
d' une imagination, ce seroit suyvant

p217

la verité : d' autant que le bon naturel est une chose et les effects d' iceluy une autre. Ce que luy mesme en se contre disant le dit tresbien en une autre part un peu devant, disant ainsi, qu' il faut avoir les conceptions hautes, etc., et que le principal poinct est l' invention laquelle vient tant de la bonne nature, que par la leçon des bons et anciens auteurs.

Puis donc que suivant qu' il escrit icy, et que c' est le vray que l' invention vient de la bonne nature, elle n' est pas comme il dict cy dessus, le bon naturel d' une imagination, veu qu' il y a trop de contrariété en ces deux propositions affirmatives : car il n' est rien en ce monde qui puisse estre la cause et l' effect de soy mesme. Mais Ronsard parle tresbien en ce qu' il dict apres, que c' est pour les représenter, d' escrire et imiter : toutefois il s' abuse apres, quand il dict que le but du poëte est d' imiter, inventer et représenter les choses qui sont, etc. Car une bonne partie de son dire est fort raisonnable : mais non pas l' autre, d' autant que c' est une chose impossible d' inventer les choses

p218

qui sont, mais bien est-il aisé de les imiter et représenter comme il dict. Et c' est ainsi que particulièrement il devoit mettre pour ce terme d' inventer ce mot : sur les choses qui sont. Et je diray cecy pour exemple : Le Tasse n' a pas inventé le siege et la prise de Hierusalem : veu que puis que cela avoit esté il ne pouvoit pas l' inventer, mais bien sur ledict siege et prinse d' icelle, il inventa les amours de Clorinde et d' Armide et les prestiges d' Ismen l' enchanteur, et autres desseins et aventures qui sont descrites en cest excellent poëme. Mais tout ainsi que ce terme d' invention de Ronsard sera mieux s' il quicte la place à celui de conception, aussi cestuy-cy d' inventer, à celui de concevoir et imaginer. à ceste occasion j' ay mis en ma definition de l' invention qu' elle est une nouvelle idee. Etc. Car si ce que l' esprit se représente,

ne se forme sur quelque idee ou representation
nouvelle il ne sera point invention :
mais bien seulement une conception
commune et generale.
Or ce poëte françois est recevable
et admirable ensemble, quand il dict qu' il

p219

faut avoir des conceptions hautes, grandes
et belles, et non trainantes à terre ?
Disant comme j' en ay parlé cy dessus,
que le principal est l' invention, laquelle
vient tant de la bonne nature que par la
leçon des bons et anciens auteurs, et
que si l' on entreprend quelque grande
oeuvre, il se faut montrer religieux et
craignant Dieu, la commençant où par
son nom, où par une autre qui representera
sa majesté, à l' exemple du poëte
grec qui sur l' entree de ses deux grands
poëmes epiques dict ainsi, suivant la traduction
d' Hugues Salel en l' iliade, etc.

p220

Ronsard est aussi extremement digne
d' estre admiré en ce qu' il escrit en une
autre part : que quand il dict que l' on
doit inventer choses belles et grandes, il

p221

n' entend point toutefois ces inventions
fantastiques et melancoliques, qui ne se
rapportent non plus l' une à l' autre que
les songes entrecoupez d' un frenetique,
ou de quelque malade cruellement tourmenté
de fièvre, l' imagination duquel
pour estre blessee, se represente mille
formes monstrueuses sans ordre ny liaison :
ajoustant que ces inventions ou conceptions
desquelles on n' en peut donner
reigle manifeste pour estre spirituelles,
doivent estre bien ordonnees et disposees :
et que bien qu' elles semblent passer
celles du vulgaire, elles doivent estre

toutefois de telle sorte, qu'elles puissent
estre facilement connuës et entenduës
d'un chacun.

Mais en suite pour revenir à traicter
du merite de l'invention et de ce qui la
suict, j'en diray icy quelques mots suivant
mon opinion et celles dont quelques auteurs
des siecles passez en ont parlé.

Ainsi donques toutes sortes d'escrits sont
acomplis et ornez au moyen de trois
principales parties, qui sont l'invention,
la disposition, et la phrase ou elocution.
Et pour les deduire de l'une à l'autre selon

p222

la proportion de leur merite, il faut
commencer à la premiere d'icelles, et dire
ainsi, outre ce que j'en ay dict cy devant,
que l'invention est une idee ou
dessein qui porte une conception nouvelle,
laquelle prend origine en l'imagination
que l'entendement entretient en
soy, pour parvenir à la fin d'un subject
que la volonté s'est proposé. Ceste invention
qui porte ainsi une conception,
est respanduë par toutes les parties du
poëme comme le sang par tous les membres
du corps animé : de sorte qu'elle se
peut appeller la vie et le fondement d'une
poësie. La disposition est une ordonnance,
et un propre agencement et construction
des choses qui sont contenuës au
corps de l'invention. C'est un ordre du
tout legitime et raisonnable qui par le
moyen d'une proportion geometrique loge
les cas et les parties du subject, et du discours
au lieu propre que la raison, et la nature
du langage le requiert. Comme par
exemple en la disposition des elemens
le createur de l'univers a logé le feu
comme le plus leger en la partie plus
haute du monde, la terre comme l'element

p223

le plus pesant de tous au plus bas
lieu, puis que de sa nature, elle ne doit
agir qu'en vertu de ce qu'il luy seroit superieur,

et les autres deux elemens de
l' eau, et de l' air, comme tenans de la pesanteur
et legereté des autres, ont esté
colloquez au milieu d' iceux. Et en fin
la disposition bien ordonnee, est une grace
et propriété qui donne la forme et la
lumiere à tout le poëme. Les grecs
appellent phrase ce que nous appellons
elocution, lequel terme estranger est
plus en usage entre nous, que l' autre qui
est de nostre creu, et tel qu' on le voudra
nommer, il signifie un moyen dont
la disposition se sert pour expliquer et
produire nettement au jour la chose inventee.
Ceste phrase est une construction,
une liaison et un edifice, des mots
et des raisons les uns avec les autres, pour
en former la perfection du discours. C' est
elle ainsi, qui estant bien conduite, expose
clairement en leur vray crayon les
conceptions de l' esprit, et ainsi elle sert
de peinctre et de fidelle truchement aux
deux autres. Ces trois parties s' aiment, et
se favorisent parfaitement par tous les

p224

endroits d' un poëme. Car l' invention est
d' une telle dignité, que mesmes, elle est
incorporee en la disposition, puis qu' il y
a tousjours de l' invention à bien disposer
les subjects ; comme aussi il y en a en l' elocution,
veu qu' en l' arrangement des
mots et des termes, et au chois d' iceux,
l' esprit y paroît non moins inventif qu' industriel.
C' est ainsi donc que c' est une
chose asseuree, que jamais nous ne faisons
proposition d' aucun dessein que ce soit,
que premierement elle ne soit conceuë
ou inventee en l' esprit. Aussi sans la disposition,
l' ame de l' invention demeureroit
confuse, difforme, et inutile comme
un caos, ou bien comme si elle n' avoit
jamais esté. Et en fin aussi, sans l' elegance
et la beauté de l' elocution, toutes les
parties de l' invention et de la disposition
se treuveroient sans graces, sans harmonie
et sans splendeur, et seroient du tout infructueuses
et inutiles comme un thresor
caché en terre, et comme un abortif monstrueux,
en qui l' on remarque le deffaut
des faveurs du temps et de la nature.

C' est ainsi que le poëte est à l' endroit de ces trois parties tel qu' un prince au respect

p225

d' un chasteau qu' il veut faire edifier :
car le lieu où il le veut, et les materiaux,
comme bois, fer, plomb et pierres dont
il doit estre construit, et la structure et façon
qu' il s' est proposé de luy donner, representent
l' invention. L' architecte et
les ouvriers qui disposent les murailles et
tous les autres divers endroicts du logis
suyvant le dessein du prince, figurent la
disposition. Et la phrase se rapporte à
l' accomplissement absolu de toutes les
parties de l' edifice, commençant despuis le
fondement jusques en tous les lieux plus
particuliers des moulures, et des filets
qui augmentent leurs differances. Or le
prince des poëtes a vivement posé ces
trois parties du poëme en toutes ses oeuvres :
car on voit que ce divin esprit voulant
celebrer Achilles en son iliade, treuve
une invention que le prince Agamenon
luy oste Briseïs son amie, dont s' en
ensuyvant une querelle entre-eux, il faict
qu' Achilles se delibere de n' aller plus à la
guerre contre les troyens, surquoy ayant fait
un souhait contre la prosperité des grecs,
et Thetis sa mere luy acordant une priere
qu' il luy avoit faicte, et en suicte d' icelle

p226

montant au ciel, elle prie à Jupiter que
durant le courroux de son fils, il rende
tousjours victorieux les troyens, afin que
les grecs connoissent qu' elle nuisance
leur avient de ce qu' un si vaillant guerrier
ne se treuve plus aux combats avec eux.
Ce que Jupiter luy ayant concedé, il s' en
ensuyvit tant de routes signalees où les
troyens reduirent les grecs sous la conduite
d' Hector, jusques à ce que par une
tresbelle invention, Achilles couvert de
nouvelles armes, et s' estant pacifié avec
ledict Agamenon, retourne à la guerre,
effraye les troyens par sa seule presence,

les met en route par sa valeur, les chasse
jusques aux portes de la ville, et finalement
tuë Hector leur general. Mais le
discours seroit un fort grand livre, si l' on
vouloit raconter au long tant de belles et
particulieres inventions dont les poëmes
d' Homere ce divin homme sont remplis
et ensemble admirables. Et entre autres
ceste docte iliade, où les plus rares esprits
treuveront tousjours dequoy exercer
leur sçavoir ; lors que suyvant le merite
de tant de beaux subjects qu' on y contemple,
et les vestiges des secrets humains

p227

et divins qui brillent en iceux, ils voudront
esclairer en faveur de plus que d' une
science, à quel sens il faict que la pestilence
est envoyee d' Apollon en l' armee
gregeoise pour venger le tort que l' on
avoit fait à Chriseïs son prestre. à quel
autre but il faict que Jupiter pour venger
l' injure dont Achilles avoit esté grevé, les
grecs se treuvent repoussez et vaincus
sous la force de ceux qu' ils tenoyent assiegez.
Comment et à quel sens il faict
quereller les dieux, et les faict entrer en
guerre ouverte pour l' amour de ces deux
partis. Comme il faict combatre diversement
les hommes, comme il peint naïvement
l' elegance des ambassades, la
prudence des conseillers, la consideration
des augures et la forme des sermens,
des paches et des sacrifices. Comme avec
un pinceau plus divin que mortel, il figure
admirablement la representation des
amours des dieux, leurs majestez, leurs
allees et venues, leurs providences, leurs
desirs, leurs metamorphoses, leurs pouvoirs
et leurs paroles, et la diligence et
l' excellence de Vulcan en la fabrique des
armes d' Achilles. Comme avec un discours

p228

parfaitement pathetique, il faict
voir la façon, et la beauté des armes que
ce dieu avoit forgees, et les richesses de

la coupe mysterieuse de Nestor, et les
divers equipages et harnois des gens-d' armes.
Comme il décrit au naturel les harangues
des capitaines, les vaillances des
uns et des autres, les diverses sortes de
mort de ceux qui sont tuez à la guerre,
l' ordre des batailles, le flux des sentences,
les vives descriptions de ce qui est representé,
la merveille de tant de belles comparaisons
dont cest ouvrage est illustré, et
en fin tant de riches sujets qui luisent en
iceluy, et qui dés qu' il a esté veu, s' est rendu
d' un siecle à l' autre jusques en nos jours
admirable aux yeux des plus beaux esprits
et de telle sorte que la venerable antiquité
en a surnommé l' autheur, peintre des
mysteres. C' est ainsi qu' un honneur incomparable
est attribué à Homere, pour
avoir divinement inventé, si parfaitement
disposé et composé tant de beaux vers,
dont avec une tres-parfaicte disposition
qui resplendit parmy tous ses poèmes, il
a mis au jour les inventions, et les conceptions
de son esprit. C' est ainsi que ce

p229

grand poëte s' est rendu si recommandable
en la bouche des hommes doctes,
puis qu' outre l' avantage qu' il s' est aquis
en l' usage de la disposition et de l' elocution,
on voit que presques tous les divins
subjects qu' il a traictez, ont esté fondez
et formez des propres sources de ses inventions.
Il est vray toutesfois que d' autant
qu' il estoit homme, il a erré en quelques
endroits de ses escrits ; comme le
poëte Horace l' a bien connu : ce qu' il
luy a faict dire que le bon Homere a dormy
quelquesfois. Mais pourtant, cela
n' empesche pas que ses poësies ne soyent
tousjours reverees et cheries des hommes
les plus sçavants : car il n' est pas raison
qu' une tresbelle et tres-plantureuse saison
d' esté soit estimee desplaisante, si la gresle,
et les tempestes ont ruiné une partie de
ses moissons et de ses vendanges : car où
la bonté abonde il faut pardonner le deffaut.
Mais d' autant que les oeuvres d' Homere
sont d' une si grande recommandation,
il ne sera que bien convenable d' apporter
encore icy quelque chose à l' honneur

de ce prince des poètes, puis qu' en

p230

traictant de son merite je ne sors point du subject de ce chapitre, veu que je parle du poète qui a inventé plus que tout autre. Or c' est ainsi que Michel De Montaigne, qui a esté un des plus beaux esprits de France, proposans en ses essais, qu' Homere, Alexandre Le Grand et le thebain Epaminondas, ont esté les trois plus excellens hommes du monde, parle ainsi en partie : si l' on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus en ma connoissance, il me semble que j' en treuverois trois excellents au dessus de tous les autres. Le premier desquels seroit Homere : non pas que par aventure Aristote et Varron, ne fussent aussi sçavans que luy, et que possible en son art mesme Virgile ne luy soit comparable, puis qu' il a si bien escrit que l' on peut croire qu' en plusieurs rencontres les muses mesmes n' iroient pas au dela de ses ouvrages : d' autant qu' il a faict des vers semblables à ceux qu' Apollon chante sur sa lyre. Toutefois il ne faut pas oublier en ce jugement, que c' est principalement d' Homere que Virgile tient sa suffisance, que c' est son guide et maistre d' escole, et

p231

qu' un seul traict de l' iliade et de l' odyssee a fourny de corps et de matiere à ceste grande et divine eneïde. Mais ce n' est pas ainsi que je veux parler en tout ; il y a plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage admirable presque au dessus de l' humaine condition. Et à la verité je m' estonne souvent de ce grand Homere, en ce que luy qui par son autorité a produict et mis en credit au monde plusieurs deitez, n' ait gaigné un rang divin pour luy mesme à la façon de ces dieux inventez qu' il descivoit si bien. Or c' est une chose du tout incomparable et merueilleuse en ce rare poète,

que vivant avant que les sciences fussent redigees en reigles et observations certaines, il les a si bien connuës, que tous ceux qui depuis se sont meslez d' establir des polices, de conduire guerres, et d' escrire ou de la religion ou de la philosophie en quelque secte que ce soit, ou des arts ; se sont servis de luy comme d' un maistre excellent et tres-parfaict en la connoissance de toutes choses. Aussi de ses livres, comme d' une pepiniere de toute espece de suffisance, on peut dire

p232

qu' ils parlent mieux et plus amplement que Chrysippe et Crantor, sur les marques qui sont belles ou laides, et des choses qui sont dommageables ou utiles. Et comme autrefois en a dit un poëte : c' est de luy duquel comme d' une perpetuelle fontaine des muses les poëtes en arrosent leurs levres. Et un autre aussi en ceste façon, adjoustez encore les compagnons des muses, l' un d' esquels a esté Homere qui a possédé les cieux. Comme un autre encore en a ainsi parlé, c' est de la bouche d' Homere, que comme d' un fleuve desbordé toute la posterité a tiré les eaux de Parnasse, dont elle a formé ses vers : et laquelle a bien osé estant abondante et feconde des biens d' un seul, amener ce fleuve dans de petis ruisseaux. Aussi Du-Bartas a dict sur ce subject au sixieme livre du second jour de la seconde sepmaine, ainsi en faveur de ce poëte.
la grecque a pour appuy un Homere aux dous vers, etc.

p233

mais il appert clairement que c' est contre l' ordre de nature que la production de ce poëte a esté la plus excellente de toutes : car en la naissance ordinaire des choses, elles sont imparfaites, et s' augmentent et se fortifient par l' accroissance : mais ce divin poëte a rendu meure et parfaite l' enfance de la poësie et de plusieurs

autres sciences, si ce n' est qu' il est
defectueux en quelques passages qu' on
peut remarquer en ses oeuvres : soit au
manquement du bien-dire, ou de la raison :
car comme j' ay dict cy devant, puis
qu' il estoit homme il a erré en quelques
endroits : mais pourtant on le peut
nommer le prince des poëtes, suivant ce
beau tesmoignage que l' antiquité nous a
laissé de luy, que n' ayant eu nul qu' il
peust imiter avant luy, il n' a eu nul apres
luy, qui l' ait peu imiter : toutefois je n' aprouve
que la moitié de ce tesmoignage :
car on voit assez que Virgile et quelques
poëtes italiens l' ont imité fort heureusement.
Or suivans l' opinion d' Aristote,
ses paroles sont les seules paroles qui ayent
mouvement et action ; ce sont les seuls
mots substantiels. Et ceste singuliere et

p234

particuliere louange luy est aussi demeuree
au jugement de Plutarque, que c' est
le seul autheur du monde qui n' a jamais
soulé ny degousté les hommes, se monstrant
aux lecteurs tousjours tout autre,
et fleurissant tousjours en nouvelle grace.
Ce grand Alcibiades l' avoit en telle
estime, qu' une fois ayant demandé à un
maistre d' escole un livre d' Homere,
luy donna un soufflet, parce qu' il luy respondit
qu' il n' en avoit point. Car d' estre
en ce temps là despourveu de tels livres,
c' estoit autant de faute à un professeur
de lettres, comme à present il seroit reprochable
à un prestre de n' avoir point
de breviaire. Mais quelle gloire luy attribuoit
Penetius quand il nommoit Platon
l' Homere des philosophes ? Mais qui
doubte qu' Alexandre le grand ne fust un
des plus doctes hommes du monde, puis
qu' Aristote avoit esté son maistre : aussi
ses paroles n' avoient pas moins de magnificence
que la grandeur de son courage.
C' est pourquoy il connut si bien
le merite des oeuvres d' Homere, qu' estant
arrivé à visiter les ruines d' Ilion, et
y voyant le tombeau d' Achilles, il s' escria

p235

ainsi, ô bien-heureux heros ! à qui les dieux ont departy tant de gloire en luy donnant Homere pour eterniser le bruit de ses valeurs ! Mais apres la conquete du royaume de Perse, luy estant apporté un petit coffret, qui estoit estimé le plus riche et plus precieux meuble qui eust esté gaigné en la deffaicte de Darius, il demanda à ses familiers quelle chose leur sembloit plus digne d' estre mise dedans : lors les uns luy dirent une chose, et les autres une autre. Mais apres les avoir entendus, il leur dict, qu' il y mettroit les oeuvres d' Homere pour les conserver dignement, et que l' iliade de ce poëte estoit le meilleur et plus fidelle conseiller qu' il eust en ses affaires militaires. Par ceste mesme raison Cleomenes fils d' Anaxandridas disoit que cestoit le poëte des lacedemoniens, parce qu' il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere. Mais outre cela, quelle gloire du monde se peut comparer à la sienne : car son nom et ses ouvrages vivent d' une tres-belle et constante renommee en la bouche des hommes ? Rien n' est si connu et si receu que la guerre de Troye, les beautez et les

p236

amours d' Heleine et les aventures d' Ulixes. Et presques les poëtes ne chantent jamais les valeurs de quelque grand chevalier sans les comparer aux proüesses d' Hector et d' Achilles, qu' il a chantez si hautement en son iliade, mais beaucoup plus l' un que l' autre. Et non seulement quelques illustres races cherchent et designent leur origine en ses inventions poëtiques : mais aussi des nations toutes entieres. Car suivant quelques historiens, les anciens alemans, et depuis les françois avec eux se disoient estre descendus des troyens, qui avec Françion fils d' Hector eschaperent du sacage de leur ville : comme aussi une bonne partie des italiens marque ses ayeux plus illustres en ces troyens qui sous la conduite d' Enee conquirent le país des latins, et duquel Enee, les princes de Rome ont creu estre descendus : tant les discours

de ce fameux poëte ont eu de credict et
de reputation entre les plus grands hommes.
Et depuis environ cent soixante ans,
Mahomet Second empereur des turcs
escrivant au saint pere le pape Pie Second,
luy disoit ainsi, je m' estonne comment

p237

les italiens se bandent contre moy,
attendu que nous avons nostre commun
origine des troyens, et que comme eux
j' ay interest de venger le sang d' Hector
sur les grecs, lesquels ils vont favorisant.
Mais la fortune voulant honorer Homere
en sa mort, aussi bien que la gloire en sa
vertu, fit qu' en consideration de son sçavoir
si divin, pour estre honorees d' estre
nommees la patrie d' un homme si rare,
Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine,
Scie, Argos et Athenes qui estoient des
plus illustres villes de Grece, entrerent
en debat et vindrent aux armes, voulant
chacune d' icelles, se qualifier le lieu de sa
naissance. C' est ainsi que par une si excellente
poësie ce glorieux nourrisson des
muses a esté prisé et reveré des nations,
des princes, et de toutes personnes qui
ont les lettres en amour, et qu' entre les
personnages plus celebres en sçavoir, ce
grand philosophe Archesilas inventeur
de la nouvelle academie, estimoit tellement
les oeuvres d' Homere, que jamais
il ne se mettoit au lict, que premierement
il n' en eust leu quelques vers, et ainsi les
allant lire au soir, il disoit, qu' il alloit voir

p238

à la lumiere son amoureux. En fin tous
les excellens esprits l' ont grandement
estimé, et mesmes les saints peres de l' eglise,
où entre autres Saint Basile Le Grand
disoit qu' il admiroit une tres-rare doctrine
aux oeuvres d' Homere, et qu' elles meritoient
une tres-grande louange.
Or Virgile ce prince des poëtes romains
est venu apres Homere, et a suivy
par toute son eneïde la philosophie de

Platon, à raison dequoy Diogene Laerce
l' appelle en la vie des philosophes le poëte
platonique. Il a fort imité Homere audict
poëme et l' a surpassé en quelques
endroits touchant la bonté des vers et la
force et la pureté du langage : mais pourtant
avec tout cela, il n' a point esté si fertile
et si delectable de beaux et divers
subjects comme on en voit admirablement
enrichies l' iliade et l' odyssee de ce
pere des poëtes. Toutefois ce romain
s' est acquis une merveilleuse reputation
entre les hommes pour la divinité qui
paroît en la vraye et magnifique structure
de ses vers, où pour l' excellence de leur
gravité, ils ravissent d' admiration ceux
qui les lisent : aussi quelques uns l' ont

p239

plus estimé qu' Homere : mais ceste opinion
n' est pas receüe de la septieme partie
des plus judicieux esprits. Ronsard
dict bien que Virgile et Homere sont
deux lumieres de poësie : mais il escrit en
une autre part en la preface de sa franciade
qu' Homere estoit le maistre et le patron
de Virgile, et d' abundant il a faict
une elegie sur le subject de la franciade,
dont les quatorze premiers vers sont
ceux-cy, lesquels comme on peut voir
sont en recommandation de ces deux
grands poëtes. (...).

p240

On a veu L' Arioste en ce siecle precedent,
qui parmy le poëme epique de son
Roland furieux, a imité non seulement
ce que ces deux poëtes ont chanté de
plus haut, mais encore les plus beaux
lieux qui se lisent chez les autres poëtes
grecs, et latins, et ainsi decorant son
oeuvre de beaucoup d' aventures de son
invention, et racontant en son italien les
victoires et les entreprises de Mars et
d' amour, avec un meslange de plusieurs
traicts de moralité, il a faict un ouvrage à
jamais admirable en ces amours et vaillances

de Roland et des autres heros
qu' il celebre en ce mesme livre. Nous
avons veu aussi en nos jours le poëme
heroïque de la conquete de Hierusalem,
ouvrage de Torquato Tasso, où à
l' imitation de l' iliade et de l' odyssee, il
chante les valeurs de plusieurs princes et
capitaines, et sur tous la prudence et la
proüesse du general des chrestiens Godefroy
De Buillon, et les armes et les
amours d' un chevalier nommé Richard,

p241

duquel il faict descendre la maison des
aldobrandins. On y voit quelques passages
de son invention, et descrivant en
cest oeuvre le siege et la prise de ladicte
ville de Hierusalem, il le commence doctement,
et le poursuit et acheve suivant
les façons qui sont requises à des poëmes
semblables : car il fait que toutes les aventures
de son livre despendent des sujets
de ce siege, et ainsi en la contemplation
d' iceluy, il faict respondre et descendre
tous les desseins qu' il traicte, en la poësie
de ceste entreprise guerriere, laquelle il
descrit avec un stile fort grave. Dont il
est avvenu qu' à l' occasion de l' une et de
l' autre partie dont ce poëme est ainsi embelly,
quelques uns l' ont en beaucoup
plus grande reputation que celuy du furieux :
comme Du-Bartas ainsi en juge de la
sorte, au second jour de la seconde sepmaine
au livre nommé Babilone, où il parle
des quatre personnages qui ont excellé en
la connoissance et exercice des langues les
plus estimees, traictant particulièrement
de ceux qui ont esté de la sorte à l' endroit
de celle de leur nation, surquoy venant à
parler du langage italien il dict ainsi,

p242

le tuscan est fondé sur le gentil Boccace, etc.
mais il se treuve aussi plusieurs autres
esprits, qui par des raisons fort recevables
soustiennent que l' oeuvre de L' Arioste
est plus beau, et plus aimable que l' autre,

bien que veu la varieté, et les divers subjects de ses discours il soit different à la forme de l' iliade, de l' odyssee, et de l' eneïde, dedans lesquels poèmes on voit que toutes les parties respondent au point d' un dessein. Toutesfois, nonobstant ceste difference, je suis de l' opinion de ces derniers : car le stile de L' Arioste est plus dous et intelligible que celui du Tasse : les inventions, les sentences et les aventures y sont plus amples, plus belles, plus esgayantes et plus variees de notables accidens et de merveilles : et la representation de ce qu' il s' y traicte n' est pas moins vivement exprimee que celles

p243

qui sont tracees en l' ouvrage de ladicte conquete : outre qu' en cela, il y peut avoir de l' avantage du costé de L' Arioste, veu que son langage est plus net et coulant que celui du Tasse.

Mais je diray encore cecy sur le subject de L' Arioste, que veu tant de divers contes qu' il recite par entrecouplement en son poème heroïque, Ronsard avoit escrit en la premiere impression de sa franciade en la preface, que les discours de ce Roland furieux, ressembloyent aux songes et fantasques imaginations d' un homme qui est tourmenté de frenaisie et que de sauter ainsi d' un conte à l' autre et d' en conduire tant ce n' estoit pas une chose propre à la beauté d' un poème de grande valeur : mais pourtant, il se retrancha depuis de ceste opinion à moitié aux autres impressions de ladicte franciade, et mesmes apres en parlant quelques fois de ce poète italien, il disoit que ce Roland furieux estoit le monstre aux belles parties : ainsi en le blasmant encore un peu, il luy donnoit beaucoup de louange. Mais en fin qu' elle opinion que ce fut la sienne, à juger ainsi en partie au desavantage

p244

de L' Arioste, je ne pense pas qu' il

eust esperance que la franciade eust jamais surpassé les beautez et les galantises de ce furieux, puis que ce que l' on en voit ne contente que bien peu au prix de cet italien.

Or Ovide en ses metamorphoses n' a usé ny d' invention, ny d' imitation : mais par une maniere de traduction et narration employant tout à fait la disposition, il a treuvé la façon de lier tant de diverses fables ensemble, et de donner à toutes un lieu si propre, qu' il semble que tous ces desseins soient partis de l' invention d' un seul auteur, et que ce soit une narration qui sans aucun intervalle, ny difference de subjects, marche du commencement jusques à la fin. Cest de la façon que le plus dous et plus naïf poëte des latins, a faict que par une disposition bien dresseë, la chose qui luy estoit estrangere, et qui se treuvoit entre les mains du commun, a esté avouëe et receuë comme sçience propre. On voit aussi que Ronsard a fort imité les grecs, et les latins en ses amours, en ses odes, en ses hymnes, et en sa franciade : et

p245

comme il a si bien acommodé les inventions d' autruy en la belle disposition que son entendement, et sa fureur poëtique luy fournissoit, qu' en la plus grande partie de ses imitations, il a excellé en bien-dire les auteurs qu' il imitoit. Des-Portes a faict merveilles à s' approprier les conceptions amoureuses des poëtes espagnols et italiens, et mesmes de quelques latins, les imitant et surpassant la plus part en ces doux larcins dont il a formé la plus grande partie de ses poësies d' amour. Mais sur tout ce qui est sorty d' excellent de sa plume, il s' est rendu à jamais recommandable en ceste admirable traduction qu' il a faicte des cent cinquante pseumes de David : ayant fondé sa version sur le texte qui se treuve d' iceux, tant en latin comme en hebrieu, et en la paraphrase caldaïque, comme sur le grec des septante interpretes : aussi il a tellement excellé en ceste version françoise, que le docte Genebrard l' eut en admiration,

et loüa infiniment un si digne
ouvrage. Et à ce propos je diray, que comme
une fois je me treuvay en compagnie
de deux de mes amis chez les jesuistes en

p246

Avignon, et qu' un escollier qui m' estoit
inconnu s' en vint devers nous, où apres
quelques propos qui d' une part et d' autre
furent tenus sur le subject de la poësie,
il me demanda s' il se treuvoit pour
lors quelque oeuvre nouvelle des poëtes
françois, à quoy je luy dy, que les pseumes
de David traduits en vers par Monsieur
Des-Portes estoient de nouveau en
lumiere, et que c' estoit un labeur de qui
l' honneur seroit immortel : surquoy il
me dit, qu' il avoit des-ja ouy parler de
l' impression de ce livre, et que quant à
luy, il croyoit que ceste version ne vivroit
pas apres nous. Lors je luy respondis ainsi,
ouy, si nous vivons plus que l' immortalité.
Ceste responce reboucha tellement
son imprudence et sa temerité, qu' il n' y
peut repartir que par les mornes et confuses
façons d' un extreme silence. Il avoit
trop de tort aussi, de contredire à la gloire
d' un oeuvre de qui les paroles ne sont
pas moins incomparables et fidelles pour
la traduction, que douces et belles pour
le langage.
Tandis en consideration de ces discours,
je treuve qu' il ne sera que bien à

p247

propos que j' avance encore icy quelques
lignes sur le subject de l' invention et de
l' imitation, les produisant en partie de
mon opinion, et de celles de quelques
auteurs, qui en ont escrit anciennement.
Et ainsi, je diray, que comme il n' y
a qu' une espece de bien en toutes choses,
et que celles du mal sont infinies, que la
verité n' a qu' une face et que le mensonge
en a sans nombre, le premier poinct que
le poëte doit avoir pour recommandé,
c' est de sçavoir discerner la vertu d' avec

le vice, et la beauté d' avec la laideur. à
ceste occasion apres la connoissance que
le poëte doit avoir des histoires, de la
philosophie, des fables et de l' art qui est
requis à la poësie, il se doit exercer ordinairement
en la lecture des poëtes les
plus estimez : et touchant les anciens,
principalement en Homere et Virgile,
qui sont les deux princes de la poësie,
puis mesme que toutes sortes de poëmes
sont comprises en leurs oeuvres heroïques,
et autres. Et faut qu' il ait leu tellement
ces deux poëtes, que sa memoire en
soit toute embellie, et les ait vivement
comme un fonds de richesse inespuisable,

p248

et pour une guide et un exemplaire perpetuel.
Car ayant ses idees remplies de
tant de beaux subjects qui decorent ces
ouvrages si fameux, il s' ensuivra qu' avec
le bien du naturel qu' il aura à la poësie,
il ne pourra faillir de faire magnifiquement
tout ce qu' il entreprendra d' escrire,
d' autant que ses conceptions prenans
source en un lieu qui sera si bien fourny
de la souvenance de si beaux traicts de
poësie, se ressentiront tousjours de la noblesse
dont l' esprit qui les formera sera si
richement illustré, tout de mesme que
les enfans yssus de bon lieu, sont ordinairement
vertueux, les parens ayans esté de
la sorte, et qu' aussi le bon vin se recueille
tousjours en un champ qui est propre à le
rendre tel. Mais il ne faut pas pourtant
que le poëte qui connoistra ses forces
pour se rendre excellent, suive totalement
l' imitation, non plus que pour se
fier trop de ses forces il ne doit pas avoir
dessein d' escrire que suivant ce qu' il pourroit
inventer : car le premier ne luy donneroit
que peu d' honneur, et par l' autre
il auroit trop de peine sans raison, puis
que par fois il pourroit mieux faire en

p249

imitant et plus aisement. Mais en se proposant

de suivre la piste d' autruy, et d' adjouster
du sien en temps et lieu, il doit
entreprendre de faire mieux en plusieurs
subjects que n' ont fait les poètes qui l' ont
precedé, et faut ainsi qu' il pense, que s' il
n' y a pas eu encore quelque poète parfaict
en toute chose, il n' est pas pourtant
impossible que la nature et l' art n' en puissent
faire un accomply de tout ce qui est
necessaire. Qu' il croye aussi que ce n' est
point le plus haut degré d' honneur d' estre
pareil à ce qui est assez grand, mais
bien d' estre esgal à ce qui est du tout parfaict,
ou bien d' exceller par dessus ce qui
est fort grand, et fort estimé. Parce que
bien que la mediocrité soit tollerable en
plusieurs disciplines, toutefois elle ne l' est
aucunement en la poësie, dautant qu' il
est requis que le poète escrive extremement
bien, afin que tous ses poèmes
soyent accomplis de tout ce qui est deu à
l' excellence d' ouvrages si spirituels et
naïfs, et faisant ainsi, ses poësies seront
parfaites, et ne seront inferieures en bonté
à celles d' autruy : car c' est de necessité
que les choses soyent du tout louables

p250

et parfaites lors que se treuvans tres-excellentes
en la beauté de leur estre, elles
ne peuvent estre surpassees en aucune
bonté. Or c' est la verité que par la seule
imitation rien ne se faict de sublime en
honneur : car une bonne partie de ce
que l' on a bien faict en imitant se rapporte
au subject imité, et puis c' est le faict
d' un homme paresseux ou de peu de courage
et de pouvoir, de suivre tousjours
les erres d' un autre en un chemin où il y
a moyen de faire mieux : aussi celui qui
suit tousjours autruy, se treuve tousjours
le dernier au bout de la carriere. Mais le
courageux et vray poète, en ornant et
mariant heureusement l' invention avec
l' imitation doit exactement employer en
ses oeuvres la bonté de l' esprit, les richesses
du sçavoir, les reigles de l' art, la douceur
et la majesté du langage et les biens
de la nature ; et s' employant ainsi, il ne
faut pas qu' il doute que ses poèmes ne
soyent infiniment beaux en toutes leurs

parties. Et s' il est enrichy de tels ornemens
il effectuera en ses oeuvres ce que
plusieurs beaux esprits ont souhaicté aux
qualitez d' un bon poëte, duquel ils ont

p251

dict que l' office consiste en ces parties
qu' il doit donner nouveauté aux choses
vieilles, autorité aux nouvelles, beauté
aux rudes, lumiere aux obscures, foy aux
douteuses, et le rang et le naturel à toutes.
Et que davantage, il doit regarder
qui est celuy d' entre les poëtes qui a fait
ainsi, et s' il n' a esté fait enquoy gist la
faute, qu' il doit aviser les choses generales
et les particulieres examiner les passages
et les traicts de toutes les belles sçiences,
considerer et connoistre purement
les diverses façons de parler, qu' elle gravité,
et quelle douceur et bien-seance il
faut suivre en chasque chose. Et que lors
qu' il verra quelques vices aux autheurs,
qu' il s' avise de ne faire pas ainsi, puis que
ce n' est pas une chose mal aisee d' eviter
un mal qui est connu, et qui peut estre
fuy au moyen de l' industrie, et lors qu' il
y verra des vertus, qu' il les esgale en ses
ouvrages, puis qu' il n' est pas impossible
qu' un effect glorieux ne puisse estre heureusement
esgalé par les valeurs d' un autre.
Et j' adjousteray icy, que si ces vertus
qu' il y connoistra ne sont pas extremes,
qu' il ne doit pas se contenter de

p252

les esgaler seulement, mais bien de les
surpasser avec la peine et l' industrie, afin
qu' il en acquiere la plus grande gloire.
Car en la domination de l' empire, Cesar
et Pompee ne pouvoient estre pareils et
souverains en degré de grandeur, puis
que l' un et l' autre pouvoit estre plus
grand de nouvelles victoires et d' estats,
et qu' il falloit que la valeur et la bonne
fortune de l' un, emportast et couvrist
toute l' esperance de l' autre. Et c' est ainsi,
que le poëte doit estre en ses poëmes,

comme la nature en la production des fleurs : car elle forme les roses et les oeillets avec toute la perfection que le createur leur a donnee pour estre roses et oeillets.

Or les termes qui marchent apres celuy de l' invention acomplie de ce qui luy est deu comme j' ay dict, sont l' imitation et la traduction : l' imitation se divise en deux, dont la premiere est appelee libre, et attachee. La libre est celle qui forme ses traitez à la similitude de quelque subject que le poëte a consideré aux oeuvres d' autruy, et duquel elle en imite une partie seulement et non le tout. Comme en

p253

ceste façon L' Arioste a imité la fable de Persee et du cheval Pegase au magicien Athlas, qui montoit sur le cheval volant Hyppogriphe, luy faisant exploicter toute autre chose que celles que Persee faisoit. En ceste imitation libre, il a imité aussi le mesme Persee, et Andromede qui estoit exposee au monstre marin en l' aventure d' Olympe exposee à l' orque, et delivree par la proüesse de Roland qui tua ce monstre de mer. Toutes les autres imitations de ce poëte sont libres aussi, par la mesme raison de celles-là. Virgile a usé de ceste imitation en la descente que faict Ennee aux enfers, sur le subject qu' il imitoit au voyage que Thesee, Hercules et Pyri thous y firent. On peut voir en ce mesme poëte plusieurs autres lieux où ceste imitation est pratiquée. Mais je veux apporter un autre exemple comme ceste imitation libre peut estre maniee : ainsi donc, si je voulois imiter en ceste façon la fortune et les amours d' Enee et de Didon, en la personne d' un prince que je nommeroy Lisimont : je diray que ce prince estant en mer avec une armee de cent galeres, pour aller

p254

guerroyer et conquerir quelque royaume

sur la coste de Barbarie, seroit contrainct
par les vents qui s' oseroyent à
son voyage, de prendre autre route, et
d' aller mouiller l' ancre en un bord de
qui le país seroit commandé sous le regne
d' une princesse encore fille, et laquelle
ayant receu Lysimont en sa principale
ville maritime, et en estant devenuë esprise
d' amour, comme luy aussi d' elle, l' auroit
espousé. Que quelque temps apres,
Lysimont par les charmes d' un faux rapport,
reputant sa femme infidelle, se r' embarqueroit
au desceu d' icelle, et luy enverroit
pour tout adieu et confort une
lettre, en laquelle il la taxeroit cruellement
de luy avoir esté desloyale, et luy
attesteroit qu' il ne reviendroit jamais
vers elle. Lors ceste princesse entrant au
desespoir et au dueil extreme par ceste
fausse accusation, et pour l' absence de son
mary, feroit briser un diamant qu' elle
auroit eu de luy pour la foy de leur mariage,
et le beuvant avec du vin, elle s' en
empoisonneroit ainsi, dont il s' en ensuivroit
sa mort, apres plusieurs plainctes
quelle auroit faictes contre la rigueur et

p255

legere inconstance et opinion de son
mary. Voila comme les amours et la fin
de Didon envers Enee, seroyent imitees
d' une imitation libre. Les imitations que
Des-Portes a faictes sur les aventures de
Roland, d' Angelique et de Rodomont,
sont celles qui doivent estre nommees au
rang des attachees : car imitant ainsi
L' Arioste et L' Aretin, il s' astraint au nom,
et à la mesme fortune des personnes qui
ont esté chantees par autruy ; bien qu' il
y diversifie quelques passages, qu' il en
laisse d' autres, et qu' il en adjouste du sien.
Les hymnes que Ronsard a imitees
de plusieurs auteurs grecs, sont composees
d' une imitation attachee : car il
forme tout son discours sur le sujet imité :
comme aussi de ceste sorte sont les
paraphrases, duquel nom toutes les imitations
chrestiennes sont ordinairement
nommees : car en allongeant et renforçant
le sens et les raisons, et relevant les
termes qui expliquent le subject imité,

on ne laisse jamais en arriere aucun traict
d' iceluy, ains plustost on le clarifie tres-amplement
par une amplification de sentences
portees à ce seul but. On peut voir

p256

la preuve de cela, aux paraphrases que
Des-Portes a faictes sur le *libera me
domine, etc.* et sur quelques hymnes, comme
aussi en ces autres que les Sieurs Du
Perron, Bertaud, et De Mal-Herbe et quelques
autres poètes de ce siecle, ont faictes
sur les pseumes : (...). Et
sur les larmes de Saint Pierre de l' invention
du tansille italien, et sur d' autres
semblables ouvrages spirituels. Or la traduction
est tellement obligee à son subject,
qu' elle n' en doit pas amoindrir le
sens et les raisons en aucune façon que ce
soit : mais plustost que les traictez que
l' on veut traduire reçoivent un embelissement
et une plus splendide couleur en
la traduction, ainsi que Des-Portes l' a
sçeu si bien faire en la susdicte version des
pseumes, où suivant le devoir d' un fidelle
traducteur, il a r' apporté naïvement
les sens et les paroles du texte en
nostre langage, effaçant du tout par ce
moyen la versification trop basse et mal
expliquante, que certains esprits du passé

p257

ont faicte, en les cuidant bien exprimer :
et lesquels se sont mis vainement en peine
à traduire tout au long ce prophetique
et mysterieux ouvrage. Voila ce qui
m' a semblé bon d' inserer en ce chapitre
sur le subject de l' invention, de la disposition,
de la phrase, de l' imitation et de
la traduction, avec espoir d' en toucher
en autre part quelques particularitez sur
chacune d' icelles. Mais pour maintenant
je diray que touchant ceste derniere, qui
est la traduction, je ne conseilleray jamais
un poète de traduire en vers : mais bien
en prose, comme on voit que Roland furieux
et la delivrance de Hierusalem, y

ont esté mis. Comme aussi dernièrement avec tant d' elegance les metamorphoses d' Ovide par Monsieur Renouard : car de traduire en vers un long ouvrage, c' est un labeur trop contrainct et penible, et qui d' ailleurs n' apporte pas le plus grand honneur : veu que pour bien que l' on face on en deffere tousjours la gloire à l' inventeur. Parce que si l' invention a esté bien disposee au langage de son origine, elle sera tousjours glorieuse sur toutes les traductions où les vers sçauroient

p258

faire paroistre de nouveau. Il est vray que pour des subjects qui ne sont pas de longue estenduë, un poëte s' y peut recreer pour le traduire par maniere de recreation : mais non pas pour attendre autant de louange comme s' il faisoit de son invention quelques poëmes qui fussent moindres ou plus amples que ceux qu' il traduiroit. Les subjects qui sont pieux et qui requierent d' estre veuz en vers sont ceux-là qui meritent richement d' estre changez en ceste façon de poësie : puis que pour le bien de la religion on ne doit espargner, ny les veilles, ny les peines.

CHAPITRE 10

de la clairté ou claire intelligence dont la poësie doit estre accompagnée.

puis que l' obscurité est un des plus grands vices qui se treuvent en la poësie, par consequent donques la clairté doit estre une des plus excellentes vertus dont les poëmes doivent

p259

estre accompagnez. C' est pourquoy d' escrire obscurément, et de ne vouloir pas estre entendu c' est une mesme chose : et voire, je diray qu' à bon droict c' est mieux faire de n' escrire point, que d' escrire

expressement avec des termes obscurs
pour detenir cachees en tenebres
les raisons et l' intelligence de ce que l' on
escriit. Il vaudroit donc mieux ne rien
faire, que d' escrire ainsi parmy les nuages
de l' obscurité : car un subject discouru de
la sorte ne faict qu' amuser vainement le
temps et la patience des lecteurs. Du Monin
faisoit gloire d' escrire ainsi en langage
de la my-nuict : et si bien qu' il ne luy
sembloit pas d' avoir bien faict, si ses vers
n' estoyent tous couvers et flottans, parmy
un tenebreux et continuel nuage de
metaphores, d' antitheses, de metonimie,
de periphrases, et de nouveauté de mots
et dictiones estranges dont à tout propos
il embarrassoit ses conceptions. Et la dessus,
il disoit qu' il escrivoit tout expres
ainsi, afin de n' estre entendu que des doctes.
Mais on a veu en fin, que ses oeuvres
ont esté mesprisees des hommes les
plus sçavans, veu la broüillerie et rudesse

p260

qui estoient en elles, et d' autre part en
mesme temps du tout desdaignees et
abandonnees du vulgaire, pour l' obscurité
et pour le mauvais langage dont elles
estoyent couvertes et enflees.
Or un des principaux moyens d' eviter
la forme ou plustost le vice de parler
obscurément, consiste à choisir et prendre
des subjects clairs et illuminez de raisons
et de beautez vives et naturelles, et
qu' ainsi les conceptions poëtiques ne
soyent point fondees sur des idees fantastiques
broüillees et obscures en leur
estre. Car si le subject du poëme est trop
entremeslé, confus, et incertain comme
des chimeres et des songes volans et tenebreux
qui viennent au premier sommeil,
ce seroit trop d' aventure si les vers
qui l' exprimeroyent estoyent accompagnez
de clarté et de grace. Dautant que
tout de mesme que les traicts, et les couleurs
que le peintre employe à faire un
tableau, luy servent à représenter au naturel
les images qu' il s' est figuré en son
ame : tout ainsi les escrits du poëte sont
les formes visibles, les couleurs et les
traicts de l' idee, ou conception qu' il a

p261

dans l' esprit : et tellement que par ceste
comparaison, il est aisé à connoistre que
telle sera la conception, telle sera la disposition
et les qualitez du poëme : puis
qu' une chose depend de l' autre, et qu' ainsi
les vers ne servent d' autre subject que
pour rapporter aux yeux et à l' ouye, une
image qui rapporte la semblance de ce
que l' esprit entretient en ses pensees. Les
sonnets que certains poëtes font ordinairement
sur des anagrammes sont le plus
souvent obscurs et confus en leur sens :
à cause que pour arriver au but d' expliquer
la substance de l' anagramme, ils s' alambiquent
le cerveau à l' entour de conceptions
monstrueuses et chimeriques :
comme j' ay veu en une elegie en laquelle
un certain poëte sauvage anagrammatisme
le nom d' une dame avec le sien. Et
dés l' entree de ce poëme, escrivant qu' il
est au milieu d' une campagne avec sa maistresse,
et que toutes choses admirent les
beautez qui brillent en elle, il conte qu' au
jour des yeux de ceste belle, les feuilles
des arbres sont des satyres, les herbes des
nymphe, une riviere de feu christallin,
blanc et ondoyant, où l' amour navigue

p262

dedans une grande barque, ayant apres
luy, Vulcan au dessus d' une longue piece
de glace, sur laquelle il forge des traicts à
l' amour, les forgeant de la racine des arbres
et des herbes qui croissent au bord
de ceste riviere. Et qu' en un autre fleuve
glacé, qui est tout aupres de ceste autre,
amour prend des feux et des eaux
qu' il met apres en paix dans une phiole,
et que de ces eaux, et de ces feux en ayant
arrosé la terre, il en faict naistre et sortir
bien haut les desirs et les delices en façon
de feuilles d' acanthe qui chantoyent
comme des serins et des rossignols. Ce
sont les subjects qui sont descrits en ceste
elegie pour exprimer le sens sur un anagramme.
Or si cest escrivain disoit d' avoir veu
ces choses en songeant, les erres de ce
poëme seroient bonnes et recevables : car

au discours d' un songe, il est permis de se
figurer toutes choses estranges et impossibles.
Mais de les vouloir faire passer
comme il faict sous le titre d' une elegie
et d' escrire qu' il les a veuës c' est une conception
qui pour vray est si bisarre et maccaronique,
qu' elle ne doit estre estimee

p263

qu' un egnime bien obscur et divers, veu
la confusion et monstruosité des choses
qui contre l' ordre de la nature y sont descrites,
et tellement qu' il seroit besoing de
practiquer la sçience d' Oedipe pour sçavoir
ce qu' elle veut dire : bien que toutes
fois on y peut donner quelques explications
convenables : mais ce n' est pas la
nature d' une elegie d' estre ainsi voilee
d' obscurité et de formes estranges. Il ne
faut jamais enclorre son esprit en l' alchimie
d' imaginations si fumeuses et desreiglees.
Que si l' on se mesle par fois d' escrire
ainsi quelque subject remply d' impossibilitez,
il faut donner librement au
poëme le nom d' egnime, ou de songe,
afin qu' il ne possede pas injustement le
nom d' un autre, et qu' en le lisant on ne
s' ennuye pas de ce que l' on y treuvera de
l' obscurité, puis que l' intelligence est
tousjours recherchee en tout ce que l' on
veut lire.
C' est ainsi donc que la clairté doit estre
une vertu extremement affectee par le
poëte, afin qu' en agreant à tous par icelle,
il tienne bien loin de ses escrits le desdain
et le des-amour qu' un subject d' escrit

p264

obscurément donne de soy aux esprits
de ceux qui le lisent. Aussi on dict
communement par une remarque de belle
louange en ceste façon ; ceste maxime
ou ceste histoire a esté esclarcie par un tel
escrivain, et au contraire on dict ainsi par
maniere d' accusation et de mespris ; ceste
sentence, ou ceste maxime à esté obscurcie
et avilie par l' insuffisance de celuy qui

la doit pratiquer en son empire. Aussi
suivant en partie mon opinion et ce que
j'ay leu en quelques auteurs, je diray
que c'est la clairté, ceste lumiere spirituelle
qui doit paroître et demeurer par toute
l'estenduë d'un poëme, accompagnée
d'une certaine majesté qui ne rende point
l'oeuvre intractable, et d'une gravité qui
ne la face point trouver trop sourcilleuse
et superbe, ains du tout familière et douce
et ensemble vénérable par des paroles
et des phrases les plus propres et faciles
pour expliquer nettement le subject. Or
au but de ceste clairté, les particuliers
ornemens doivent obéir, et y répondre
naïvement, et lesquels seront rares et entreluisans
parmy le poëme, comme les
fleurs aux prés, et comme les pierreries

p265

sur une belle broderie d'or. Car une campagne
est mieux ornée et de même est
bien plus delectable, quand on y voit des
pleines moissons, et de grandes et verdoyantes
prairies, que non pas un champ
où l'on n'y voit fleurir que le petit coin
d'un pré, ou d'un jardin, qui n'est riche
que de quelques lys, roses et oeillets.
C'est ainsi qu'un verger bien aligné et
foisonneux d'arbres fruitiers, est bien
plus à priser que non pas un parc, où l'on
n'y remarque que des myrthes et de lentisques
tondus pour un parterre, et que
certains ruisseaux bordés de petits arbres
verdissans. Ainsi la vigne mariée à l'ormeau,
et l'olivier qui est si utile, sont bien
plus agréables que ne sont les hauts peupliers
stériles, et les plus droicts et verdoyants
cypres. Il faut donc conduire
en ses écrits ceste clairté, avec une magnificence
de paroles, remplies de douceur,
de naïveté et de force. Et suivant le
mérite du poëme, s'il est long, il faut que
la clairté soit accompagnée des grâces et
des beautés qui sont requises à la propriété
d'iceluy : comme sont entre autres
les fables, lesquelles il faut seulement toucher

p266

en passant pour les ramentevoir au
lecteur, et non pas de les d' escrire tout
au long, si la qualité du subject ne le requeroit
formellement. Car au lieu d' en
apporter une allegation, en produire toute
l' aventure au large, ce seroit comme de
faire hors de propos l' entiere narration
d' une histoire au lieu d' en alleguer une
raison, ou bien l' exemple d' une partie.
Car de représenter entierement le succez
de toute une fable en un lieu où il n' y faut
qu' en toucher un peu : c' est comme si parmi
tous les discours plus communs un orateur
observoit distinctement tous les preceptes
de la rethorique, et tout par ordre
avec autant d' affectation, comme s' il
declamoit dans un college à des escolliers.
Donques pour escrire avec honneur,
un poëte se doit proposer incessamment
le but de la clairté, afin de faire naistre
et d' expliquer nettement au jour la
forme de ses conceptions. Et faisant ainsi,
il arrivera d' avoir escrit parfaictement ce
qu' il auroit en la fantasia, et par ce moyen
il verra que ses oeuvres seront couronnees
de gloire : car c' est aux vives et belles
descriptions des choses que consiste le prix

p267

et la beauté d' un poëme. Puis donc que
la clairté, ou autrement le pur et naïf
esclarcissement d' une poësie est infiniment
requis à icelle, et que par ce moyen
les poëmes sont doüez de la beauté et de
l' excellence qui parmi quelques autres
acomplit le corps de sa perfection, c' est
une chose tres-evidente que l' obscurité
dont un poëme sera couvert, est une des
plus grandes defformitez qui le sçauroient
enlaidir. Ainsi veu que par le merite
de la clairté, on connoit les imperfections
d' ont l' obscurité est broüillée, il
n' est que trop raisonnable d' eviter d' escrire
obscurément : et c' est dautant mesme
que j' en donne si clairement icy les
raisons non moins recevables qu' apparentes :
parce qu' en discourant de la sorte
contre ceste obscurité, je parle assez amplement
de la richesse qui se treuve en la
clairté qui luy est contraire, et qu' ainsi on

connoit mieux ce qu' on doit fuir, et ce
qu' on doit suivre : dautant que les vices
se connoissent aisement par l' opposition
des vertus, et lesquelles on ne sçauroit
pres que représenter assez bien, sans donner
en mesme temps une atteincte et une

p268

refutation à leur contraire.
Mais toutefois il faut dire afin de contenter
la raison, qu' il se treuve des obscuritez
qui ne sont pas blasmables : c' est
pourquoy il y à de la façon pour bien
connoistre celles qui sont à blasmer, et les
autres qui sont accompagnées de merite.
Ainsi donc comme quelques autheurs
du passé ont traicté sur ce subject, je diray
à bon droict, que si le poëte n' use point
de mots trop loing cherchez, ny estranges
sans raison ny enflez, ny mal propres,
s' il n' est point ny trop brief, ny trop estendu
en ses discours, et s' il a suivy le bon ordre,
il ne faut pas avoir opinion qu' il ait
faict quelque vice d' obscurité en ses poëmes :
car ces observations rendent une
oeuvre affranchie de laideurs de ce vice.
Que si ayant faict de la sorte il n' est entendu
ce sera la faute du lecteur et non
pas de luy. Comme si pour quelque fable
alleguee en passant, si pour quelque traict
de philosophie mis pour enrichissement,
si pour quelque hystoire rapportee par
une comparaison ou terme d' exemple, et
en fin, si pour une figure un peu hors
d' usage, celuy qui lira un poëme se treuve

p269

tardif et travaillé à comprendre le sens
d' iceluy qu' il s' en accuse soy mesme, et
non pas le poëte qui en sera l' autheur,
lequel ayant faict autrement seroit digne
d' estre accusé d' impertinence, soit qu' il
eust escrit tout au long, ou qu' il eust observé
les obscures formes dont quelques
pedans empoulent leurs discours, lors
qu' ils font leçon à leurs escolliers. Mais il
est icy question de traicter de l' obscurité

naturelle : laquelle se connoit en cela, que le poète est en tout et par tout ses escrits semblable à soy, persistant en son stile inconnu et hors du rang de ceux qui sont intelligibles : où par ce moyen, on y voit aussi des termes qui pourroient estre couchez avec plus de lustre, et quand on voit que cela luy provient par des imaginations trop esloignees et hors de propos, et qu' en suicté quand apres que des hommes bien doctes ont longuement songé en l' intelligence de ses escrits, ils sont contraincts d' en deviner la moitié, et de laisser l' autre recellee et mesprisee dans les tenebres de l' obscurité. Comme autrefois Saint Hierosme le sçeut bien faire au juste mespris des oeuvres du poète

p270

perse : car apres avoir demeuré long-temps sur la lecture d' icelles, sans pouvoir y connoistre un subject de claire intelligence, il jetta le livre dans le feu ; disant, tu ne veux estre entendu, ny moy ne te veux pas entendre. Or quand pour exemple, on voit quelque poésie obscure en un subject qui de soy est facile et commun, et qu' on peut juger que si quelque poète des plus estimez l' eust rencontré, il ne l' eust pas ainsi rendu rude et mal aisé : ains qu' il l' eut orné, esclaircy et embelly de tout ce qu' il luy eust esté requis : alors on se peut asseurer que ce traict que l' on a remarqué ainsi obscur est un vice. Donques il est raison de fuir ceste vaine façon d' escrire obscurément, puis que c' est une imperfection qui donne tant de dommage à la beauté d' un poème. Et puis que certains esprits poussez d' ostentation, et par fois d' ignorance, se plaisent de couvrir d' obscurité leurs poésies, il est besoin qu' un bon poète se gouverne au contraire de cela ; et qu' ainsi avec toute industrie et diligence, il banisse de ses escrits les façons de ce vice, et que faisant de la sorte, il s' esloigne totalement

p271

de l' opinion d' une telle maniere
de gens qui pensent aquerir la reputation
de grands philosophes, lors qu' ils
ont escrit sous des termes plus tenebreux
et voilez que ceux d' un obscur Lycophon.
Car au lieu de s' avantager de
quelque gloire en escrivant ainsi pour esmerveiller,
ou pour esblouyr la veuë des
esprits, on ne faict autre chose que de
gagner le mespris de chacun, et le nom
d' un homme orgueilleux, ou fort ignorant.
C' est ainsi comme ces escrivains
sourcilleux se plaisent à peindre vainement
une lumiere imaginaire dans la
nuict des paroles remplies et noircies
d' obscurité, s' abusent extremement : car
le monde ne se plaist point à lire des
egnimes au lieu d' un discours qui doit
estre clair et intelligible de soy-mesme,
ny de treuver les sentences d' un oracle
divers et ambigu, en la place d' une poësie
resplendissante de belles et claires raisons :
veu que c' est tant seulement aux
egnimes, aux oracles, et aux propheties
où le voile de l' obscurité est proprement
estendu : comme en ceste façon d' escrire
on voit que les devinations de Nostradamus

p272

sont expressement et tout à propos
formees.
Quelques uns se trompans en la chimere
du grand sçavoir qu' ils s' imaginent
en l' obscurité d' un poëme, estiment que
les passages plus obscurs de Du-Bartas
sont les plus beaux, et tout au contraire ce
sont ceux qui le sont le moins, et où les vers
sont les plus desagreables pour les periphrases
et metaphores impropres dont ils
sont chargez, et qui en les enlaidissans,
les rendent envelopez d' une obscurité par
trop estrange. Aussi Ronsard appercevant
que cest autheur metaphorisait et
s' obscurcissoit par trop en quelques endroits,
et que Du-Monin en usoit par
tout de la sorte, disoit par fois à ses amis,
que Du-Monin et Du-Bartas luy avoyent
gasté la poësie. Il est vray qu' apres ceste
opinion de Ronsard, il est raison de croire
que Du-Monin avec tout son sçavoir

n' a point de merite touchant l' honneur
de la poësie, pour entrer en comparaison
avec Du-Bartas, veu que ce gascon est
admirable en l' ouvrage de ses deux sepmaines,
et que l' autre qui est bourguignon
ne paroît aucunement entre les

p273

beaux esprits, ny pour la bonté du langage,
ny pour la clairté dont un poëme doit
estre doux et resplendissant. Mais c' est
une reigle que le poëte doit tenir pour
avoir la felicité d' escrire clairement, qu' il
faut qu' il ne se propose jamais des argumens
trop obscurs, et qui d' eux mesmes
sont confus et fantastiques, tout ainsi
que certains poëtes espagnols et quelques
italiens ont erré en ce subject. Car
on voit que certains escrivains de ces
deux nations, ont formé leurs poëmes
sur des conceptions par trop quintessencieuses,
et qui semblables à des nuages qui
se dissipent, et qui errent à tout vent,
n' ont point un corps solide, et qui conceuës
ainsi, comme les songes d' un frenetique,
sont par leurs escrits representees
autant obscurement, comme confusement
elles sont figurees en la chimere de leur
fantasie. Il faut donc que le poëte discret
choisisse des subjects qui d' eux mesmes
soyent beaux et intelligibles, et fondez
sur le vray semblable, si ce n' est sur quelque
chose de certain et de verité. Car
ayant des objects de ceste nature, il ne
pourra faillir d' escrire clairement, et par

p274

ce moyen de contenter l' esperance que
les personnes plus judicieuses se seroyent
promise de luy. Mais si quelqu' un treuve
de l' obscurité dans un poëme qui sera orné
de toutes les beautez requises, il ne
faut pas croire pourtant que ceste sombreur
et ce recellement ayent leur propriété
en la nature du poëme : mais comme
j' ay dict cy dessus, ceste obscurité sera
imaginee par le jugement de celuy qui

lisant un discours ainsi beau et facile,
neant-moins à cause de l' ignorance dont
il aura l' esprit enfermé, il ne l' entendra
pas en tout ce qu' il y lira, et par ce moyen
en s' abusant par soy mesme, il l' estimera
obscur. En ceste façon donques quelques
excellens poèmes peuvent estre jugez
comme obscurs et difficilles, par des personnes
qui par leur propre inscience, s' y
figurent de l' obscurité, bien qu' elle n' y
soit point en la principale maniere, comme
en ces compositions qui d' elles mesmes
sont broüillees et d' une intelligence
inacostable. Toutefois outre l' ignorance
qui cause communement ceste imperfection
d' obscurité, comme aussi, outre
la curiosité que certains esprits affectent

p275

d' escrire obscurement, on peut cheoir en
ce vice par oubliance, lors qu' apres avoir
composé quelques vers que la fantasia
poëtique a faict escrire à la haste parmy
d' autres, on n' a pas le soin de regarder
curieusement si toutes les parties du poème
sont bien jointes et formees. Il avient
souvent ainsi, que l' on s' oublie de laisser
dans un ouvrage quelques vers qui tous
chargez d' obscurité, sont vuides de raison,
et ne peuvent estre entendus, quelque
diligence qu' un lecteur fasse à l' entour.
C' est une chose donques bien raisonnable
que le poète soit curieux de
bien revoir ses compositions, afin qu' il
n' y laisse rien d' impertinent soit par oubly,
ou par autre moyen. C' est ainsi donc
une chose non moins equitable que toute
visible, que pour bien faire avec la clairté
en poësie il faut escrire d' un stile qui
soit du tout pur et doux, y conjoignant
tousjours la bonté du langage, et la majesté
des paroles qui parlent suivant le
merite du sujet qu' elles traictent : comme
on voit qu' en ceste excellente façon les
deux odes du ravissement de Cephale,
et du defloremment de Lede de Ronsard

p276

sont si divinement formées, comme aussi
les oeuvres de cinq ou six poètes des plus
estimez de ce siècle. Aussi l' on voit qu' aujourd' huy
les plus célèbres écrivains
pour la prose, ont un style clair, doux et
majestueux, et du tout vide de figures
étranges, de pointes affectées, et de paroles
hors de propos hautaines et inconnues,
comme autrefois cette vaine façon
d' écrire estoit et se trouve encore affectueusement
pratiquée par quelques uns.

Or on peut connaître clairement que
Monsieur Le Cardinal Du Perron, les
R P Richeomme, Cotton, et Coëffeteau,
M. Le président du Vair, le Marquis
D' Urfé, et M Renouard, ont leurs oeuvres
toutes remplies de cette parfaite façon
d' écrire. Car on voit que leur style
est très-doux et intelligible, et que l' éloquence
y parle naïvement suivant les sujets
qui luy sont en main. Mais je donneray
encore ce mot d' avertissement au
futur poète, que lors qu' il luy viendra
d' alléguer en ses poèmes quelque exemple,
où comparaison de fable, d' histoire,
ou de philosophie, qu' il soit avisé de
l' spécifier par des termes les plus clairs et

p277

significatifs : car en écrivant ainsi on
fait entendre tout ce que l' on desire.
On peut remarquer un très-beau chef-d' oeuvre
et modèle de la beauté qui est
ainsi requise en la poésie, aux vers de cette
consolation que Monsieur De Malherbe
adresse à une dame ainsi,
ainsi quand Mausole fut mort,
Arthemise accusa le sort, etc.

p278

il y a quelques métaphores en ces vers
lesquelles y sont à la façon qu' il les faut,
et l' on y voit aussi, tant seulement une
 périphrase en ce terme, *du rivage blesme*,
qui signifie celui d' Acheron un des fleuves
d' enfer. Mais si quelque poète de

l' humeur de Du-Monin eust traicté le
mesme subject, il eust periphrasé tous ces
noms propres de *Mausole*, *d' Arthemise*, *d' Egee*,
des Alcions, *de Paris*, *de Mycenes*, *de Jupiter*,
et de Sarpedon . Et n' eust pas manqué
aussi de metaphoriser estrangement à perte
de veuë tous ces autres verbes qui representent

p279

les effets de l' ennuy et de l' amour :
et faisant ainsi, il eust obscurcy de
paroles tenebreuses les raisons qu' il eust
voulu faire entendre. Mais en la beauté
de ces vers, on voit une pure clairté qui
faict voir vivement en l' ame le sens des
subjects qu' ils traictent.
Toutefois il faut estre avisé que voulant
fuir un mal, on n' en rencontre un autre :
car il ne faut pas affecter si ardamment
la simplicité d' un discours que de
le rendre tout vuide de periphrases, de
metonymies, et autres figures qui sont
legitimes et de valeur : car si les vers ne
sont embellis de fleurs de quelques figures
propres qui relevent les paroles, le
poëme ne sera nullement poëtique, ains
il ne sera autre chose qu' une prose en rime,
comme on voit que de ceste façon trop
simple et grossiere, les oeuvres de presque
tous les vieux poëtes des siecles passez
sont composees. Ce qui faisoit que la langue
françoise demeuroit tousjours au
maillot, et qu' elle ne faisoit que begayer
au prix de la vive eloquence des autheurs
de Rome, et de Grece. Aussi lors qu' une
poësie est ainsi devestuë de ces ornemens

p280

de rethorique, elle est justement comparee
à l' estenduë d' une grande campagne,
qui est toute desertee d' arbres et
d' herbages, et qui ne sert que de chemin
vulgaire, ou de promenade à ceux qui la
traversent pour autre subject, et qui ayment
la solitude, et les lieux sauvages et
deserts. Ronsard a esté le premier des
poëtes françois, qui pour le sçavoir et

gentillesse de son esprit si bien né à la
poésie, a eslevé la langue françoise en la
majesté d' un langage qui justement peut
estre comparé avec les plus estimez. Car
en plusieurs endroicts de ses oeuvres, et
principalement aux hymnes et aux odes
il a parlé autant excellemment que les
plus parfaits poètes des grecs et des latins
aient jamais dict de mieux, et voire
comme j' ay dict cy dessus, il les a surpassez
en la plus grande partie des lieux qu' il
en a imitez. Or comme pour bien faire,
il ne faut pas escrire d' une façon qui soit
vuide de fleurs de rethorique comme le
vulgaire parle ordinairement, bien que
son langage soit bon : aussi c' est la raison
de fuir un autre extremité qui se treuve
alors que l' on n' escrit pas un mot que

p281

sous les voiles des figures : parce que l' obscurité
se treuve tousjours en un discours
lors qu' il est figuré par tout, et que rien
n' y paroît de simple et naïf, et mesmes
alors que les figures ne sont pas bien appropriees,
et qu' à tout propos on parle
des fables poétiques, et que l' on remplit
ses vers d' une continuelle narration des
noms et des aventures des dieux des anciens,
et que par periphrases, ou autrement,
on faict tousjours entendre dans
un poëme : Parnasse, Helicon, Pegase,
Pierides, Muses, Phebus, Apollon, Jupiter,
Mercure, Amour, Cypris, Cytheree,
Palas, Minerve, et les autres deitez fabuleuses.
Car en faisant ainsi, le poëme pour
estre par trop poëtisé, n' est point poétique,
ains l' ouvrage d' un arrogant rimeur
et d' un pedant evanté. Ceste façon d' escrire
ainsi, avec telle abondance de propos
figurez, et d' allegation de fables, avoit
faict haïr aux seigneurs et aux dames de
la cour, les poësies qui portoyent les
noms, et les discours de ces deitez antiques :
car cela estoit ennuyeux de voir si
espaissement reiteré parmy les poëmes,
les noms et les qualitez que l' on atribue

p282

à ces dieux de la gentilité. Il y a environ vingt ans que ce vice estoit fort en usage par quelques uns, et qu' ainsi les grands de la cour avoient en mespris une si mauvaise maniere de poésie, veu que les poèmes en estoient tousjours broüillez d' obscurité et de confusion : mais il s' est treuvé depuis quelques poètes qui usant bien à propos des fables et des figures ont remis la poésie en credit et honneur chez les personnes de vertu : car en evitant sagement les deux extremités d' alleguer trop, et de n' alleguer point, et se tenant au milieu où la raison et le bon esprit les guident, ils ornent de figures leurs langages, et portent les passages poétiques aux lieux où il en est besoin. Il faut donques se tenir à ce moyen pour escrire bien en poésie : car c' est en ceste façon si bien reiglee, qu' un poème est tout illustré de lumiere et de propriété, et qu' ainsi il a le merite d' estre à jamais acompagné de l' amour et de l' estime du monde.

CHAPITRE 11

p283

de la mesure, ou juste quantité de syllabes qui sont deuës aux vers.

c' est une chose si necessaire en la poésie, que les vers soyent formez de la juste quantité des syllabes qui leur sont requises, que sans ceste observation, il ne se peut treuver aucun poème qui soit bon ny agreable, qu' elle perfection que ce soit qu' il pourroit avoir de toutes les autres parties. C' est pourquoy il faut que le poète ait ceste observation de syllabes en aussi grande recommandation qu' aucune autre chose qui peut rendre acomply son ouvrage : veu que pour la beauté d' une oeuvre parfaite, il ne faut laisser rien de bon en arriere. Aussi c' est bien la verité que l' esgalité du nombre qui est observé aux vers, a rendu en partie la poésie si aymable et requise comme

elle est. à ceste occasion on a tousjours

p284

ouy les poètes avec grande delectation
pour la consonance, et pour la nombreuse
structure de leurs escrits. Ce que connoissant
ce fameux orateur Isocrate, il
lia et serra la prose avec certains pieds,
mesures, ou accents, afin de la rendre plus
douce et de plus d' energie : laquelle methode
Ciceron et Demosthene ont souvent
observee en leurs clauses, et ainsi c' est
le subject où les paroles sont couronnees
d' une harmonie du tout vive et agreable.
Et de là comme je croy est venu l' origine
de la vulgaire façon d' escrire en nombres
et mesures correspondantes que l' on appelle
rime, qui suivant l' opinion de quelques
uns a esté inventee et mise en lumiere
par les poètes ou troubadours, provençaux.
Les françois aussi en ont bien
usé dés plusieurs siecles : car du temps des
rois neveux de Charlemagne, c' estoit
une coustume à la guerre, que les françois
ne donnoient jamais aucun assaut,
escarmouche, ou bataille, que premierement
on n' eust chanté quelque chanson
de celles qui estoient faictes à l' honneur
du valeureux prince Roland De Clairmont,
neveu de ce grand empereur : mais

p285

depuis que Hue Capet fut entré en la
possession du royaume, ceste coustume
fut laissee. Mais combien que cy devant
j' aye assez discouru au long sur le mespris
et banissement qu' on doit faire de la licence
poëtique, neantmoins je diray encore icy
pour le present subject, que le
principal moyen de se tenir dans les vers
le vray nombre des syllabes qui leur appartiennent,
il faut ne se licensier jamais de loger
un mot pour le faire prononcer plus
court ou plus long que le droict usage le
porte : car tout ainsi qu' un traict d' arbaleste
estant trop long, n' a pas la vertu
de pouvoir arriver justement au but proposé,

veu que sa pesanteur repugne à la
force de l' arc et de la corde qui l' ont descoché ;
et que celui qui sera trop court,
s' esgarera en sa traicte, parce qu' il sera
poussé d' une force trop grande pour luy ;
tout de mesme les vers qui seront trop
courts, ou trop longs par leurs syllabes, ne
feront jamais bien entendre la fin où tendent
les paroles et les raisons qui sont portees
d' icelles. Il n' est donc que tres-raisonnable
que le poète soit religieux à observer
la mesure dont les vers sont formez

p286

et reiglez. J' ay parlé de ce nombre
de syllabes au deuxieme chapitre de ce livre :
mais puis que le bien qui est redoublé
en divers temps n' est jamais ennuyeux,
j' estime que je ne feray qu' assez proprement,
suivant ce qui est convenable, si par
de nouveaux exemples, je redis icy de
quelle mesure sont les vers heroïques où
alexandrins, les communs et les lyriques :
lesquels en tout ne sont divisez
qu' en six sortes, ces derniers estans mespartis
en quatre. C' est ainsi donc que les
alexandrins sont de treze syllabes en la rime
feminine, et de douze en la masculine
comme on voit en ceste stance,
ce n' est pas un desir des communs de la terre, etc.

p288

ce sont les mesures de toutes les sortes
de vers qui sont en usage entre les plus
excellens poètes de ce siecle, et qui par
toute bonne raison doivent estre religieusement
observees et pratiquees suivant
que l' on voudra se servir des uns ou des
autres vers en la composition d' un poème :
parce que les vers estans ainsi mesurez,
ils sont du tout naturels, et propres à
nostre langage. Or si l' on en faisoit de
plus longs, ils auroyent trop d' esgalité
à la façon dont la prose marche sans arrest
et ressembleroyent trop aussi à la longueur
des hexametres des grecs et des
latins : et d' en user de plus courts ils ne

seroient pas convenables suivant les raisons
que j' en ay donnees au chapitre susdict.

CHAPITRE 12

p289

*de la beauté et richesse des rimes. Que les
rimes sont extrêmement requises en la
poésie des françois. Diverses et belles
considerations et observations
d' icelles.*

puis qu' il est ainsi que la rime
est une terminaison et
cadance semblable de deux
vers, il est aisé à juger, que
plus les rimes seront convenantes
et harmonieuses, plus elles seront
propres, et par ce moyen que le poëme
en sera dautant plus beau et plus agreable.
Ceste façon de donner la rime à la
terminaison des vers, n' a point esté en
usage en aucun des anciens auteurs hebrieux,
arabes, grecs, perses et latins :
car aux langages de ces nations, les vers
ne sont absubjectis et reiglez qu' en un
certain nombre de pieds, ou de syllabes :
mais depuis plusieurs siecles tous les peuples
de l' Europe horsmis les latins et les

p290

grecs, ont usé de la rime presque en
toutes leurs versifications, au moins suivant
ce qu' on en doit croire par la lecture
des livres les plus vieux que l' on treuve
tant des françois, des espagnols et des
italiens, que des autres nations de ceste
partie du monde. Et parce que la rime
est une chose si propre à la poésie
françoise, il est raison que puis qu' elle
est passee chez nous de coustume en habitude,
et d' habitude en nature, elle soit
cultivee et conservee en ceste condition
essentielle parmy tous les poëmes
des françois, et que comme une beauté
formelle des compositions poëtiques,

elle soit tousjours dextrement employee
en icelles. Et dautant, que comme quelques
esprits de ce siecle ont eu opinion :
si l' on dict que les poëtes chantent en
leurs ouvrages parce que leurs discours
sont compassez d' un certain ordre et mesure
de paroles dont il faut que toute
chose qui se chante soit ainsi reiglee et
resserree, à plus forte raison la rime sera
du tout convenable aux vers, afin qu' en
les rendant plus agreables à l' oreille elle
leur donne la plus douce et plus expresse

p291

marque d' un parler qui pour le
respect de sa mesure et de sa douceur se
peut former et produire avec une harmonie
du tout parfaite et par consequent
acomplir aux vers, l' image vive de la poësie,
de laquelle ils sont le corps et la lumiere.
Et puis, comme il est necessaire
qu' en toutes langues on reconnoisse quelques
differences de parler, pour avoir
de la distinction entre les vers et la prose,
la rime est celle-la, qui est la plus propre,
et la plus apparente pour distinguer
la poësie d' avecques l' oraison : parce
qu' outre ceste distinction qu' elle apporte
entre ces deux arts, elle donne aux
vers françois une extreme beauté et gaillardise,
dont un lecteur en tire du contentement
tout ce qui s' en doit attendre
d' une oeuvre industrieusement elaboree :
à ceste occasion, ceux qui nous
ont devancez, ont esté d' avis que la rime
doit estre exquise et riche pour le subject
où elle est employee, afin que les vers en
soyent d' autant plus excellens et agreables,
puis que la belle rime est tousjours
une partie de leur perfection. Mais si l' on
avance que cest une trop grande subjection

p292

d' estre si religieux d' observer ainsi la façon
des rimes, on n' alleguera pas une raison
qui soit recevable, au contraire ce sera
une pure declaration de vouloir fuir la

peine et le labeur, par lesquels les belles choses sont ordinairement produites. Et si l' on dict que les rimes riches sont en petit nombre, et que pour les vouloir observer si estroictement, elles peuvent bien souvent empescher les effets d' une belle conception, ou bien la beauté d' une phrase : on peut respondre que les belles façons de parler n' arrivent pas tousjours à tout propos, et que si pour la contraincte de la rime elles sont quelques fois destournees, et comme du tout arrestees de pouvoir aller plus avant, il faudra se peiner de les mettre en la premiere partie du vers, ou bien user de quelque douce transposition, ou bien suivant la qualité du poëme faire quelques vers davantage plustost que de laisser perdre une belle invention, ou de faire aller ensemble deux rimes illegitimes. Toutefois c' est bien une raison fort croyable, que le poëte bien appris qui n' aura point le travail à desdain, et qui se plaira d' obliger son esprit

p293

en un soin bien arrêté, trouvera que parmy la peine et la recherche curieuse, il expliquera purement ses conceptions avec une belle maniere de parler qui sera conjointte avec l' exquisation des rimes : car avec la peine et l' amour un bon esprit peut effectuer honorablement les choses qui sont tres-difficilles à parfaire. Or s' il estoit permis d' escrire en poësie sans grace et sans ornement particulier, il seroit mieux à propos de n' escrire qu' en prose. Et si pour l' excellence et beauté des vers, il n' estoit requis que de rimer sans aucune proportion et bonté des rimes, ce seroit une chose trop vulgaire et trivaile à toutes sortes de personnes, et ainsi il seroit aussi bon de rimer à la façon des charlatans et des bouffons, comme suivant la meilleure forme qui est employee aux plus excellens poëmes. Mais en la juste composition des vers, il est raisonnable d' establir ces deux beautez : le bien dire et la richesse des rimes. On voit bien aussi que tous ceux qui escrivent en poësie, sont fort curieux et content que durant le cours de vingt ou trente vers

d' un poëme les rimes y paroissent toutes

p294

belles et riches, mais on voit bien aussi qu' à la longue ceste exquisition de rimes ne paroist plus en quelques uns, ce qui faict bien juger que celuy qui s' est ainsi discontinué d' une observation si requise ; a esté impatient au labeur, et qu' il s' est refroidy en l' amour qu' il portoit aux muses, ou bien qu' il a manqué d' intelligence, mais c' est une opinion tenuë de beaucoup de gens que la rime est en nostre poësie un grand subject d' empeschement, soit envers une belle invention, ou contre la beauté d' une phrase, ou d' une sentence : mais pour en parler plus exactement suivant le vray, j' estime que c' est tout au contraire touchant le respect d' un poëte bien appris : car alors qu' il rumine, et qu' il se travaille l' esprit en la recherche d' une bonne rime, il cause que parmy une multitude de pensees, il se presente à l' imagination des conceptions nouvelles, et de nouvelles formes d' un discours qui le plus souvent est meilleur que les precedens : parce que c' est une chose tres-asseuree et naturelle, qu' en l' action d' escrire, plus on se peine à imaginer et penser à bien faire, plus on faict bien, veu

p295

qu' une constante meditation porte l' esprit en la connoissance du subject desiré. C' est ainsi qu' outre le bien qu' au moyen du soin et du labeur, on rencontre à trouver des rimes de valeur, on aborde tousjours quelques nouvelles conceptions, soit pour la raison, ou pour le but de ce que l' on traicte, ce qui fait que le jugement les treuvant meilleures que celles que l' on a des-jà escrites, on efface ce qui estoit faict afin de donner lieu aux idees qui estans venuës de nouveau en l' esprit, sont de plus grand merite que les premieres dequoy l' on s' estoit voulu servir, et qu' ainsi l' on perfectionne tousjours mieux les membres

d' un poëme. C' est pourquoy en faveur de ceste curiosité, et de la correction que l' on en faict survenir à ce qui avoit esté estimé assez bon on dit, que le plus beau traict que la plume fasse, c' est celuy qu' elle efface. Aussi c' est la raison que pour arriver à la perfection d' un ouvrage d' honneur, il ne faut espargner, ny le temps, ny la peine, ny moins user de pitié à retrancher ce que l' on juge de mal seant en ses oeuvres ; lequel vice qui procede de se priser outre mesure et de s' aimer

p296

trop, arrive ordinairement à plusieurs autant par orgueil que par ignorance : car ayant faict un poëme : ils pensent que l' essence d' Apollon et des muses est tellement enracinee en leur esprit, qu' ils pecheroient mortellement, s' il leur falloit corriger et changer aucunement un seul passage de la premiere forme qu' ils ont donnée à leurs escrits. Ce qui leur est un grand abus, car ayant ceste opinion, ils ne peuvent jamais faire bien, veu qu' un esprit qui est orgueilleux et par consequent ignorant, ne sçauroit jamais produire aucune chose qui fut agreable à la vertu : parce qu' en se conseillant, et se glorifiant tout en soy-mesme, il demeure tousjours en erreur. Or c' est une maxime que les poëtes doivent avoir, que la richesse et beauté des rimes ne leur fasse jamais abandonner l' observation du bien-dire, ny le subject d' une galante invention, et qu' aussi pour le respect de l' invention et du bien-dire, ils ne tombent jamais en l' erreur de loger de mauvaises rimes en leurs oeuvres : ains il faut que par la perfection d' icelles ces trois qualitez y soient comprises. Mais

p297

parmy le soin qu' on doit avoir d' embellir de riches rimes un poëme, il faut se donner garde d' user de mots estranges et hors d' usage, soit pour acomplir les syllabes

qu' un vers doit avoir, ou pour la rime qui luy est requise : car en faisant ainsi, on imite exactement l' acte d' un rimeur esgaré, et non les reigles d' un discret poëte, veu que les verbes inventez, ou tirez ainsi de loin, et qui ne sont employez que pour le seul respect de l' estenduë du vers, et non pour la raison, et bonne façon du langage, ne sont jamais bien receuz de ceux qui pour le respect de leur doctrine y doivent passer leur jugement. Il est necessaire aussi d' estre avisé de ne commettre un autre vice où plusieurs escrivains tombent ordinairement, et qui ne differe presque point à celuy que je vien d' alleguer, quand pour faire une rime bien consonante, on finit le vers par un terme qui n' est aucunement propre et requis au sujet de quoy l' on parle, et si bien qu' en usant de la sorte, on montre que la rime y est superfluë, et qu' elle n' y est pour autre respect que pour rimer avec la terminaison d' un autre vers, comme en ceste

p298

façon a erré celuy qui pour rimer avec *faconde* , a faict ainsi un vers qui le suit, *tant de tourmens en son ame feconde* . Au lieu d' avoir escrit, *ame affligee, ou bien ame dolente ou desconfortee*, qui eust convenu proprement à son subject.

C' est pourquoy il faut que la rime soit bien consonante avec le sujet principal, et qu' elle ne semble point avoir esté cherchee en quelque forest tenebreuse et inconnuë, comme chose qui est tiree de loin, et qui par ce moyen n' est pas accompagnee de la grace naïve qui luy est requise pour le sens enquoy elle doit servir.

Guillaume De Lorrax et Jean De Meum, se sont quelques fois abusez en cela, comme on peut voir en quelques passages de leur romant de la rose, au commencement duquel un nombre fort inusité est introduict pour le mariage de la rime en ceste façon, quand il décrit les beautez de Liesse.

bouche douce et rougeur parmy, etc.

p299

cela se connoit aisement que pour venir
à la rime de neuf, un de ces poètes a
mis expressement l' autre de trente neuf,
lequel est du tout extraordinaire, et pourtant
hors de merite pour estre posé au
lieu d' un nombre incertain, comme ordinairement
pour ce respect on met cinquante,
cent, mille, dix mille, cent mille,
mille et mille, milion, et mille millions.
Ces vers sont de Guillaume De Lorriex :
mais l' autre s' abuse beaucoup d' avantage
en ce subject : car pour s' accommoder à
la rime superieure, il faict hors de propos
des juremens parmy ses vers, jurant ore
par un saint et tantost par un autre, appariant
ainsi leurs noms à sa rime sans autre
consideration.

p300

à ceste occasion il ne faut jamais employer
des rimes qui sont si esloignees du
subject dequoy l' on escrit. Toutefois je
sçay bien que par aventure quelques alchymistes
ne treuveront pas bon que je
treuve à redire à ce romant de la rose :
car ils estiment que toute ceste belle poésie
d' amour, n' est autre chose que l' histoire
secrette de la pierre philosophale :
et que par ce moyen tout y est dict fort à
propos. Mais ils en croiront tout ce qu' il
leur plaira : car quand à moy je treuve que
j' ay raison de dire qu' en ces façons de rimes
ces deux poètes ont failly en poésie.
Il ne faut point user aussi de ceste antique
façon de parler, lors que l' on met ce
terme de *madame* , où d' autre substantif
en la fin d' un vers quand on parle au vocatif :
car pour la plus grande bonté qui
est deuë aux vers, il est raison que le nom du
subject à qui l' on parle soit au commencement
du vers, ou bien au milieu : veu
que de le poser au bout, il y paroît de
mauvaise grace, et fait bien voir que pour
la seule ocasion de servir de rime il y a esté
mis, et qu' ainsi y estant superflu, le sens
du subject en est plustost interrompu que

p304

fortifié, en voicy l' exemple, (...).
C' est ainsi qu' il faut user des termes
substantifs au bout d' un vers, et comme
il est besoin que le mot qui faict la rime,
de quelle condition qu' il soit, n' y paroisse
jamais qu' en bonne forme. Car il est
nécessaire que la rime serve en deux choses
en mesme temps : dont la premiere

p305

consiste au simple et naïf embellissement
qu' elle donne aux vers, et l' autre pour
expliquer ou amplifier la raison qui est
discouruë dans le poëme. Parce que si la
rime ne termine un vers suivant la raison
de ce qui est proposé, elle ne luy servira
que d' une vaine charge, et d' un fard
tout apparent et importun.
Il est raisonnable aussi qu' en toutes sortes
de poëmes les rimes ne soient distinctes
et separees que de deux autres pour
le plus, et mesmes que ces deux-la, soient
d' une mesme livree entre elles, observant
ainsi que jamais on ne treuve plus
haut de deux vers qui servent de separation
à deux autres qui ont les rimes de
mesme couleur. Car il ne faut pas faire
comme les italiens, et les espagnols, qui
au sisain du sonnet, font rimer le premier
vers avec le cinquieme, et le second
avec le dernier : veu qu' ainsi on languit
trop en l' attente de la rime qui doit suivre
la precedente où elle respond, et que
parmy la longueur de cest espoir, on oublie
l' harmonie du premier vers, et que
par ce moyen on ne treuve point de correspondance,
ny de douceur en l' une, ny

p306

en l' autre rime. On voit aussi que l' intervalle
des rimes que je requiers icy a esté
observee de tous les poëtes françois qui
ont escrit depuis cent ans en ça, et mesmes
encore en la plus grande partie des oeuvres
des autres plus anciens : mais aux tragedies,
hymnes, elegies, et autres poëmes

qui doivent estre conduicts au long sans
aucune forme et distinction de couplets
limitez, les rimes ne sont point separees
par d' autres, ains comme denotant la façon
d' un libre discours, elles y marchent
acouplees l' une aupres de l' autre de deux
en deux, les feminines apres les masculines
alternativement. C' est ainsi que la rime
est si necessaire à la poësie des françois,
que si elle ne l' accompagne par tout
ce seroit en vain que les vers fussent parfaitement
formez à la reigle : car avec toute la bonté
que la mesure donneroit, ils
ne sçauroient estre agreables, et n' auroient
non plus de vigueur et de grace qu' un arbre
mort, et qu' une passe-rose flestrie. Et
c' est ainsi que comme dict Charles Fontaine
qui par trop rigoureusement voulut
censurer le poëte Du Bellay : on peut voir
en France des vers mesurez, qui sont tant

p307

seulement formez au nombre de leurs syllabes :
mais sans aucune correspondance de
son en leurs terminaisons sans rime, qui
est une chose aussi estrange en nostre poësie,
comme seroit en la greque et latine
de lire des vers sans observation de syllabes
longues et breves, c' est à dire, sans la
quantité des temps qui soustiennent la musique
et la melodie des vers en ces deux
langues, tout ainsi que faict en la nostre la
rime. Aussi lirez vous bien peu de poëtes,
ou autres auteurs françois qui ayent
osé faire des vers sans rime, veu le peu de
beauté qu' ils ont sans ceste harmonie qui
procede de leurs terminaisons pareilles.
Bonaventure Des Periers en a faicte ainsi
en la satyre d' Horace, qui commence,
(...), laquelle il a traduite
en vers de huict syllabes non rimez,
qui sont imprimez en forme de prose sans
aucune lineale distinction de vers, comme
non meritans d' en avoir le nom. Petrarque
a fait de ces vers, comme on peut
voir aux sizains des neuf sestines de sa
premiere et seconde partie des amours
de Laure : mais c' est avec une autre analogie
ou convenance que de ceux des françois :

p308

car on voit que les derniers mots
de chasque vers du premier sisain d' icelles,
sont reitez proportionnellement en
tous les vers des autres, donnant une telle harmonie,
qu' elles peuvent suppleer à
la rime qui deffaut au sisain.

Les sestines sont de six sisains, et de
trois vers sur la fin pour epilogue, et conclusion,
les mesmes rimes y estans observees.

Or si quelque françois vouloit faire
des vers non rimez, il me semble qu' il n' en
sçauroit composer que de la façon des sestines
susdictes, pour avoir quelque grace
au lieu où manqueroit la rime. Car
en ceste forme la douce varieté des sisains,
qui redisent par un bon ordre les
mesmes rimes du premier, donne une tres-grande
ressemblance aux vers qui sont rimez,
et partant elles sont agreables en
quelque sorte. à ceste occasion j' ay treuvé
bon de montrer icy l' exemple d' une
partie de ce poëme appellé sestina, afin
d' en faire mieux comprendre le tout au
deffaut de la piece entiere, (...).

p309

Petrarque est l' autheur de ceste sestina,
laquelle on pourra voir toute au long
en la premiere partie de ses amours.
De nostre temps aussi Vigenere en la
seconde partie des tableaux de Philostrate
a fait des vers sans rime en toutes
les traductions qu' il a formees sur les passages
des poëtes grecs et latins, qu' il
allegue parmy ses commentaires : soit
qu' il en ait usé ainsi, pour estre d' un esprit

p310

qui non incliné à la poësie, treuvoit trop
de peine de s' absubjectir à la rime, ou
bien que pour traduire plus naïvement
les termes des estrangers, il estima qu' il
estoit meilleur de faire des vers qui n' eussent
autre chose que la mesure pour subjection

ou pour ornement. Mais quoy
qu' il en ait faict la dessus, on voit que les
vers que Hugues Salel a composez sur
la traduction des unze premiers livres
de l' iliade d' Homere, sont infiniment
plus beaux et plus propres que tous autres,
qui se rencontrent sur le mesme subject
que cest excellent traducteur du
prince des poètes a manié au labeur des
livres sus-nommez : comme on peut
voir cela, en cest exemple suivant, où Paris
parle ainsi à Hector son frere au troisieme
livre de ladicte iliade, que Vigenere
a mis ainsi, en les alleguant en un
passage,
*ne me reproche point les dons,
de Venus la belle escumiere : etc.*

p311

ceux de Salel ne sont pas si pressement
attachez à la disposition du texte,
mais estans disposez et rimez suivans que
la poësie françoise le requiert, ils sont
bien d' autant plus harmonieux et agreables,
comme on en peut juger icy, estans
ainsi,
*tu ne devroy toutefois me fascher,
ny les beaux dons de Venus reprocher : etc.*
Ronsard fit une fois une ode sur la
naissance de François, dauphin de France,
fils du roy Henry Deuxieme, où les
vers n' ont point de rimes, et de laquelle
en voicy le premier couplet,
*en quel bois le plus separé
du populaire, et en quel antre, etc.*

p312

ces vers sont tres-dous en leur mesure
et en leurs paroles, comme aussi ceux de
Vigenere : mais avec tout cela, ils ont
aussy peu d' harmonie et de douceur pour
l' ouye, qu' un fruit par trop vert et une
rave gelee de goust et de saveur pour la
bouche. On voit ainsi que l' autorité de
si bons autheurs ne peut faire treuver
bon une telle nouveauté de vers, et que
la coustume conjointe à la raison vole

tousjours par dessus tout ce que de plus
serieux on voudroit inventer au contraire.
Il ne faut jamais s' entremettre de faire
des vers en ceste façon, puis qu' ils ne donnent
aucun plaisir à comparaison de ceux
qui sont couronnez de la rime. Aussi c' est
une chose generalement connuë, que la

p313

magnificence et la douceur ne manquent
jamais d' acompagner les bons vers qui
sont ornez d' une rime bien accomplie.
C' est pourquoy il les faut faire tousjours
ainsi : car la rime est tousjours une beauté
pour les vers. à ceste occasion c' est
un ancien proverbe assez en usage, que
lors que l' on voit quelque chose de mal
faict, on dict aussi tost, qu' il n' y a ny rime,
ny raison. La rime a tellement esté
admiree aussi par les autheurs latins, que
plusieurs des excellens et saints docteurs
de l' eglise ont composé à l' honneur de
toutes les festes solempnelles des hymnes
en latin avec la terminaison rimee à l' imitation
des poësies des françois et des
autres nations qui usent ordinairement
de la rime en leurs poëmes, Robert roy
de France qui estoit bien versé en la langue
romaine a composé aussi quelques
unes de ces hymnes rimez qui sont chantez
à l' eglise.
Or pour le subject de l' ordre dont les
rimes doivent estre appariees pour respondre
l' une à l' autre, j' en traicteray tout
au long en autre part : et tandis le poëte
futur sera soigneux d' imiter en la colloquation

p314

et divers placements des rimes, la
façon dont les poësies de Ronsard et de
Des-Portes sont embellies, et sera aussi
curieux de n' admettre jamais en sa fantasia
ces estranges et rudes manieres dont
Marot, et quelques autres des plus anciens
poëtes se sont servis par fois, lesquelles
portent ces noms de *retrograde*, *batelee*,
couronnee, *annexee*, *emperiere couronnee*, *senee*,

enchainees, fratrisee et concatenees, la meilleure desquelles ne merite pas d' estre renouvellee, si ce n' est en partie seulement, comme j' en donneray les exemples en une autre endroit ou je les rapporteray toutes : car d' en user de la façon que les anciens les practiquoyent cela n' est pas raisonnable : parce qu' elles ne doivent estre employees de la sorte en la poësie, veu la bigearrierie, les termes barbares, et les raisons contrainctes dont elles sont accompagnees : ce qui est une chose qui repugne entierement à la vertu de l' esprit, et à la franchise de nostre langage françois, de qui la nature ne veut estre gouvernee qu' avec toute pureté, douceur et raison toute apparente et certaine. Du commencement que Ronsard

p315

se mit à composer des vers, il rimoit une quantité de feminins et de masculins tout d' une suite, escrivant ainsi comme Mellin De Saint Gelais, Marot, Alain Chartier, et quelques autres qui l' avoyent precedé, avoient fait en observans quelques fois le juste assemblement et liaison des uns et des autres, et par fois aussi durant beaucoup de vers ne s' y reiglans pas. Bien que toutefois Jean De Meun qui estoit du temps du roy Philippe Quatrieme eut observé par tout son poëme de la destruction de Troye la grande, le bon entrelassement des unes et des autres rimes. Et j' adjousteray ces lignes à ce propos que j' ay en Provence un grand livre escrit à la main, où sur chaque page est une image tres-bien tiree à la plume, et illuminee, qui represente par sa figure le sens d' une sentence ou proverbe, ayant au bas un huictain qui explique le sens de la peinture, tous les vers estans rimez par un fort bon ordre de rimes feminines et masculines, en la façon qu' on en use au-jourd' huy. Et ainsi il y a environ quatre cens proverbes descrits par autant de huictains et d' images en la derniere desquelles est figuré

p316

dans une estude un jeune homme qui est assis contre une table, et d' une façon qui represente qu' il escrit, et le huictain qui l' accompagne est ainsi, (...).

Suivant ce qu' il dict, qu' il estoit du temps de ce Comte Janus, il y a plus de deux cens ans que ceste poësie est faicte, et à ceste occasion il faut croire que cest Olivier estoit un grand poëte, puis qu' il escrivoit si bien en ce temps-là : car tous ses vers sont bien doux et de fort bon langage, outre qu' ils ont la beauté d' estre divisez et correspondans l' un à l' autre pour la bonne citation des rimes.

Or un peu apres que Ronsard eut frequenté les muses, il connut bien le peu de grace que les vers avoient destre en un

p317

mesme genre de rimes, acouplez d' un plus grand nombre que de deux : ce qui fit qu' il y mit un si bon ordre, que tous les poëtes qui ont escrit depuis ont observé à son imitation une reigle si louable de diversifier dextrement par un bon accord et agreable division les rimes d' un genre avec celles d' un autre. Il est vray que de propos deliberé quelques poëtes ont composé des poëmes dont les rimes sont toutes masculines, ainsi qu' on en voit aux oeuvres de Des-Portes, qui portent le tiltre de vers masculins, et d' autres aussi qui en des regrets funebres sont tous feminins. Mais je croy que par aventure telle sorte de vers se faisoit ainsi, seulement pour complaire à quelque musicien qui vouloit donner un air à des chansons de qui les rimes fussent ainsi toutes d' une nature : mais j' ay parlé de ces façons de colloquement de rimes au deuxieme chapitre de ce livre.

Mais touchant l' alliance des rimes il faut estre soigneux de la faire bien à propos : puis que sa beauté est si requise à nostre poësie que lors qu' elle se treuve bien en oeuvre dans un poëme elle luy

p318

donne une harmonie du tout bonne et
 delicieuse. C' est ainsi que l' on doit faire
 que les rimes soyent tousjours remplies
 et disposees l' une envers l' autre, de la
 figure que les grecs appellent *omiote-leuton* ,
 c' est à dire, *finissant de mesme*, laquelle
 figure est quelquefois pratiquee
 en la prose, et s' y treuve agreable pourveu
 qu' elle y soit employee tres-rarement.
 Or de faire rimer ensemble *beauté*,
avec aimé, soleil avec autel, parent
avec element, grace avec gaze, victoire,
avec sphere, inhumaine avec cyprine, atteincte
avec poincte, valeureux avec gratieux :
yeux avec cheveux. Etc. c' est comme l' on
 dict rimer Proserpine avec Cleopatre, parce
 que les rimes qui sont ainsi, non point
 de parfaite union et correspondance pour
 estre appariees, et par ce moyen pour
 delecter l' oreille par les douceurs qui
 naissent du concert bien mesuré et harmonieux
 qui doit se treuver en la prononciation
 de deux rimes qui sont bonnes
 d' aller en compagnie. On voit aujourd' huy
 des poëtes extremement desbordez
 à loger ensemble des rimes qui
 sont contraires l' une à l' autre, et si bien

p319

que la lecture de leurs poëmes se ressentant
 de la source où elle est puissee, n' engendre
 qu' ennuy et degoustement en l' ame
 des lecteurs, au lieu de les es-joüyr
 par la douce harmonie qui naist communement
 des vers où les rimes sont en bonne
 liaison. Les poëtes des siecles passez
 ont mieux observé la bonté des rimes que
 plusieurs de ce temps, et sur tous les deux
 poëtes authours du romant de la rose
 desquels j' ay parlé cy dessus : car ils rimoient
 tres-bien en la plus grande partie
 de leurs oeuvres : comme l' on en peut juger
 par ceste piece suivante, qui sans aucun
 chois a esté prise audict livre, où ils descrivoyent
 les beautez de beauté, maistresse
 d' Amour qui estoyent dans un jardin.
je reviendray à ma parole, etc.

p320

ces vers qui sont extraicts d' une poësie
si ancienne et renommee pourront
servir d' exemple à quelques escrivains
de ce temps à mieux allier les rimes qu' ils
ne font, et serviront aussi pour inciter les

p321

nouveaux poëtes à se travailler en l' observation
des plus belles rimes, puis que
dés si long-temps elles ont esté estimees
et practiquees par les plus excellens esprits.
Or c' est au-jourd' huy que plus que jamais
on desire que les bonnes rimes accompagnent
les vers : à ceste cause, puis
que ce desir est fondé sur la raison, il se
faut donner garde d' employer en un poëme
des termes, de qui les rimes ne soient
pas assez convenantes pour estre jointes
ensemble, comme quelques poëtes y
estoyent fort licencieux par le passé. Donques
c' est une reigle que l' on doit observer,
qu' il ne faut pas rimer *fidèlement avec
parent, et constamment avec violent*, ny
aucun de ces quatre mots, avec aucun de
ceux-cy, *desrobant, recreant, deffend, estonnant,
ardant, clinquant, frapant, abattant, pressant,
nageant, vivant, voyant*, parce que les
belles rimes doivent avoir aumoins une
mesme consonance pour principe de leur
syllabe. C' est ainsi que *fidèlement, constamment,
diversement, divinement, souëvement, ardamment,
element et saintement*, riment
bien ensemble, d' autant que la syllabe qui

p322

faict leur rime est conduite et poussee
par la lettre (m). Ainsi l' on ne doit point
rimer *desir avec repentir, ny guerir avec languir,
ny douleur avec coeur, aimee avec adoree,
prisee avec tourmentee, peine avec sienne, baigne
avec montagne, divine avec signe, vueille
avec merveille, faucille, avec subtile, toille avec
querelle, galerie avec vie, partie avec racourcie,
finie avec suplie, cherche avec despeche, charge
avec forge, destinee avec valee, sçience avec
souffrance, legere avec secretaire, pardon avec*

apollon, affection avec rayon, baiser avec alleguer, aimer avec destiner, laurier avec aimer, beauté avec allumé, vapeur avec assesseur, cristallin, avec marin, consulat avec sabat, printemps avec luisans, nouvellet avec douillet, ny avec archet, predit avec fleurit . Comme aussi toutes autres rimes qui sont differentes entre-elles comme celles-là, et desquelles il s' en treuve grand nombre de l' une ou de l' autre, et c' est pour la raison que j' en ay alleguee en la precedente periode. On ne doit point rimer aussi, *dieux avec radieux*, parce que *dieux* , est prononcé seulement avec une syllabe et *radieux* avec deux en sa moitié qui contient les mesmes lettres que *dieux* . à ceste occasion

p323

cieux, lieux, yeux, mieux, milieux, essieux, pieux, espieux, escurieux, vieux, ne doivent point estre rimez avec *audacieux, victorieux, ambitieux, gratieux, precieux, pieux*, et autres mots qui ont sur la fin des mesmes lettres la prononciation bissilabe. Par ceste raison aussi il n' est pas bon de rimer *bien, tien, mien, sien, rien, detien, tien, combien, bien, maintien, entretien, soustien, vien souvien chrestien*. Etc. Avec *lien, gordien, cyprien, nigdien, ancien, logicien, rethoricien, theologien, physicien*, et autres noms qui sur la prononciation divisent ces trois dernieres lettres *ien* en deux syllabes. En fin il faut observer qu' en toutes les rimes que l' on veut apparier, l' esgalité du prononcement y soit : car elles sont fort propres lors quelles sont disposees ainsi, bien que l' ortographe en soit differente en quelques unes. Et faut estre soigneux aussi, qu' aux rimes desquelles il s' en treuve grand nombre d' expresse ressemblance, comme celles-cy, *lamente et tourmente, planette et chainette*, il est raison de s' en servir ainsi religieusement en leurs assemblages. Mais aussi par une equité du tout recevable

p324

et puissante, il est vray que touchant

les mots qui sont monosyllabes, et quelques autres qui sont plus longs, et desquels il y en a rarement, la reigle de leur union est plus libre, comme j' en ay parlé cy dessus au chapitre huictieme. C' est pourquoy on peut rimer, *front avec font, rompt et prompt, loups, coups, debouts, avec genous, vous, cous, nous, tous. Etc. esclos, os, et los, avec mots, sots, rabots, gots. etc. Corps avec dehors, thresors, alors, accorts, cors, ords, desbors, efforts. Etc. Fort avec accord mort, desbord, effort, bord. Etc. Fus avec feux, feu avec touffu, constans avec printemps, basme avec flame, masle avec fatale, zephire avec souspire, montagne avec gaigne, allegé avec chargé, beauté avec rareté, domté et dignité, chants avec champs, fils avec memphis, deffis. Etc. peris avec Paris, maris. Etc. Appetis avec gentils, subtils, outils. Etc. Dards avec parcs, arts, arcs, regards. Etc. Loy avec roy, foy, croy, toy, moy et aloy. Etc. Cieux avec dieux, yeux, mieux espieux, pieux, essieux, milieux, escurieux, etc. vieux* : comme on peut voir que ces façons de rimes sont practiquees fort amplement dans les oeuvres des meilleurs poètes d' au-jourd' huy : parce que tous

p325

ces termes sont d' une mesme prononciation avec ceux ausquels ils sont acouplez bien que la plus grande partie d' iceux soit differente de l' autre pour le respect de l' ortographe. Mais on ne doit point rimer *humain avec chemin, vain avec divin. Etc.* car c' est le proceder des poètes licencieux de rimer de la sorte, acommodans leur foiblesse sur la varieté du commun parler des champannois, qui prononcent *vain, au lieu de vin, et destain,* au lieu de dire *destin* , comme aussi quelques uns du vulgaire de Paris en usent ainsi : mais les damoiselles de ceste grande ville, et tous autres gens de bon lieu qui parlent bon françois, proferent ces termes *vin, divin, chemin, destin. Etc.* comme ils sont escrits ordinairement. Il ne faut point rimer aussi des mots simples avec leurs composez, comme par exemple ceux-cy pour tous les autres, *humain avec inhumain, mortel avec immortel, fini avec infini, fortune avec infortune, aventure*

*avec mes-aventure, grace avec dis-grace,
mesurable avec immesurable, mesuré avec des-mesuré,
pareil avec nompereil, accord avec discord,
honneur avec des-honneur, heur avec bon-heur,*

p326

*temps avec printemps et pasetemps, reigle
avec des-reigle, l' aventure avec il s' aventure,
amy avec ennemy, constance avec inconstance,
espouse avec l' espouse, faire avec deffaire,
parfaicte avec imparfaicte, armes avec gens-darmes,
lieu avec milieu, nom avec renom, nommee
avec renommee, flame avec enflame, jours
avec tousjours, nouveau avec renouveau, humaine
avec inhumaine, claire avec esclaire . Car
ces rimes ont trop de correspondance
l' une à l' autre, veu que pour leur ressemblance
elles semblent redire une mesme
chose, bien que pour raison du sens que
portent leurs paroles, elles disent le plus
souvent des choses extremement esloignees
de ce qui est porté à l' autre qui
leur est correspondante : mais pourtant,
quoy qu' il y ait quelque apparence de
raison en cela, il ne faut point user de ceste
sorte de rimes dont les mots sont composez
de l' un l' autre : car de rimer *plaisir*
avec *desplaisir*, *feconde* avec *infeconde*, *enflamé*
avec *des-enflamé*, *armes* avec *gens-darmes*. *Etc.*
c' est le mesme que les rimes d' *espee*
avec *bonne espee*, *de femme* avec *bonne femme*,
de temps avec *beau temps*, *de vin* avec *bon*
vin, *d' homme* avec *grand homme*. *Etc.* mais*

p327

voyez je vous prie, si ces vers suivans ne
portent pas un air importun aux oreilles,
à cause de la redicte qui paroît en ces manieres
de rimes de paroles qui sont les mesmes,
aussi tost qu' il vit ceste femme, etc.
ceste façon de rimes est une vraye et
importune rimailerie pedantesque : car
c' est une importunité d' ouyr ainsi des rimes
qui ne font entendre qu' une chose
en deux venuës, à ceste occasion les bons
poëtes n' en usent point au-jourd' huy.
Mais il se treuve en ce temps quelques

uns qui ne treuvent pas bon de rimer les
averbes avec les noms comme *divinement*,
cruellement, *justement*, *grandement*, *sagement*,
heureusement, *constamment*, etc. Avec
amant, *tourment*, *aymant*, *diamant*. Etc. disant
qu' ils sont proferez diversement, et
qu' outre cela leurs orthographes sont differentes :
et par les mesmes opinions, ils
disent que ce n' est pas une chose propre

p328

de rimer *dame* avec *flame*, et *ame*, *lame*
avec *trame*, *game* avec *rame* et *entame*, et *flame*
avec *femme* . Mais quand à moy je ne
suis point d' avis que l' on doive ajouter
foy à des opinions si estranges et hors de
raison, car j' estime que c' est une pure superstition
en matiere de poésie : parce
que je me treuve souvent avec des gens
qui parlent fort bon françois comme naturels
qu' ils sont de la principale et royale
partie de la France, où parmy leurs discours,
je ne treuve aucune difference pour
l' accent, lors qu' il leur vient à propos de
proferer quelqu' un de ces termes susdits.
C' est pourquoy il n' est pas raison de suivre
ceste nouvelle opinion, puis quelle
est si mal fondee que l' usage et la preuve
du subject dont il est question la contrarient,
et la rendent nulle, et sans pouvoir
pour se soustenir et deffendre. Quelques
esprits de ce temps ont plusieurs autres
opinions fort estranges, tant sur l' acent
particulier de chasque mot, comme pour
le mariage des rimes, et desquelles je n' en
veux point traicter, veu qu' elles sont si
desreiglees et fantastiques, qu' elles ne
meritent pas d' estre refutees en les nommant,

p329

mais bien d' estre du tout mesprisees
et ensevelies en l' oubly, comme la
memoire de celui qui mit le feu au temple
de Diane, tant s' en faut qu' elles ayent
quelque merite qui les rende dignes d' estre
connuës et practiquees. Toutefois je
treuve bon de rapporter encore icy trois

exemples de quelques autres termes qui
ne sont pas d'assez bonne couleur à l'imagination
certaines personnes qui suivant
ce qu'il m'en semble veulent par trop
pointiller la nature, et les beautés du langage
et de la poésie : car ils n'avoient pas
que ce soit bien écrire de rimer ensemble
les noms des nations, comme ; *italien,*
avec idallien, romain avec germain, égyptien
avec cynthien, latin avec grenatin, françois
avec escossois, genois avec lyonnois, barbares
avec tartares, troglodites avec scithes. Etc. et
de rimer aussi les noms propres, comme
Renee avec Enee, Augustin avec Constantin,
Chrysostome avec Hierosme, Roland avec
Ligoland, Morgand avec Argand, Renaud
avec Arnaud, Raymond avec Fleurimond. Etc.
comme aussi ces termes relatifs,
pere avec mere, premier avec dernier .
Et ces pronoms, *mien, tien, sien, nostre,*

p330

vostre, nous, vous, tous. Et soy, toy, et moy.
or je diray là dessus, que de ma part, je
desire de m'employer en toutes les peines
qui sont requises pour faire une poésie
acomplie de toutes les beautés : mais
touchant l'observation que certains curieux
pretendent former sur les cinq
exemples precedens, jamais je ne la suivray :
aussi comme j'en ay des-ja dict cy-devant,
je l'estime du tout incapable de
meriter d'estre receuë de ceux qui ont le
sçavoir et la vertu de faire de bons vers,
veu que pour le peu d'argument dont ces
opinions sont armees, les bons poëtes les
doivent rejeter et mespriser infiniment
comme une superstition qui se veut établir
et faire reconnoistre dans le temple
des muses : car il y a une infinité de raisons
tres-bonnes et valables pour ruiner
de fonds en comble l'edifice de ces opinions
si nouvelles et hors de mesure.
Je sçay bien qu'il y a un vertueux personnage,
auquel je suis extremement aquis
et affectionné, qui tient à peu pres une
partie de ces opinions que je vien de refuter :
mais bien que le dire de ce brave
Roy Agesilaus soit assez veritable, qu'il

p331

est difficile d' aimer et d' estre sage tout ensemble, et qu' ainsi au moyen de l' amitié dont je luy suis obligé, il semble que je devroy suivre toutes ses opinions bien qu' elles ne fussent pas entierement selon mon coeur, puis que ceux qui aiment se treuvent volontiers en ces incidens d' offenser le devoir plustost que d' apporter aucun desplaisir à ce qui est aimé. Toutefois je ne me sçauroy retirer de ces propositions que j' ay avancees sur le present subject : parce que je croy qu' elles sont uniquement acompagnees de la raison, et que par ceste qualité elles meritent d' estre inviolablement suivies et tenués. Aussi c' est bien ma creance, qu' il ne prendra pas en mauvaise part si je luy suis un peu contraire en cela : puis que les biens de sa personne non plus que ceux de son esprit ne dependent aucunement de l' oppugnation ou de la deffence de ces opinions diverses, et d' ailleurs la difference n' est pas fondee sur quelque point d' honneur ou de religion pour apporter quelque crainte d' en voir produire aucunes pointes d' inimitié. Aussi de ma part, je confesse franchement, que ce personnage

p332

a tant merité envers moy et envers la mesme vertu, que je l' aime et l' honore autant par stimulation de merite, que par incitement de courtoisie. Tandis pour venir plus particulierement et exactement à faire valoir mes raisons contre la nouveauté de ces opinions que tiennent aucuns d' aujourd' huy sur l' alliance des rimes, j' ameneray icy un bon exemple contre une partie des cinq que j' ay specifiees cy dessus, où par la lecture d' iceluy, on pourra juger que les noms, les averbes, et les pronoms vont fort bien lors qu' ils sont disposez ensemble pour la rime. Cest exemple est ainsi en ces dix sept couplets suivants, qui sont une chanson que je fis, il y a quelques mois en consideration d' une absence, (...).

On peut voir par ces vers que ces noms
 et pronoms qui riment ensemble, vont
 aussi bien qu' aucun autre mot de ces autres
 rimes : c' est pourquoy il ne faut
 point suivre en aucune sorte ces opinions
 qui ne sont pas trop esgarees et severes
 que nouvelles, qui portent que l' on ne
 doit point rimer ainsi, non plus que de
 croire en rien que ce soit l' estrange imagination
 d' un certain l' unatic cerveau de
 ce temps qui pour la perfection des vers
 françois se fantasie qu' il faudroit observer
 en chaque mot des syllabes longues et
 breves se proposant ainsi folement suivant
 sa coustume, des accents estroicts et
 larges, hauts et bas et contre toute mesure,
 raison et bon usage.

Mais en revenant à censurer et abatre
 du tout les opinions de ceux qui disent
 que ce n' est pas bien de rimer ensemble
 des pronoms et des noms propres : j' allegueray
 que ceste opinion n' est pas moins
 des-raisonnable que si l' on vouloit ordonner
 de ne rimer plus un verbe avec
 un autre, un substantif avec un autre substantif,
 les adjectifs avec les adjectifs, et un
 averbe avec un averbe : car si cela avoit

lieu, il ne faudroit plus accompagner de
 rimes les vers, afin de ne commettre ce
 vice. Mais outre que le vray usage le porte,
 et que l' autorité des meilleurs poètes
 le confirme et le soustient invincible, on
 voit bien que ces verbes, *desirer et adorer,*
aime et seme, enrichir et raffraichir, reclame,
et renflame, choisir et saisir, souspire, et
respire etc. riment de fort bonne grace ensemble,
 comme aussi ces substantifs, *loisir et desir,*
patience et science, teste et feste, beauté
et loyauté, gloire et victoire, fleurs et pleurs,
cieux et dieux. Etc. et ces averbes de mesme,
eternellement et esgalement, nullement
et facilement, bravement et souèvement, constamment
et parfaitement, sagement et largement. Etc.
 et ces adjectifs aussi, *fleurie*
et guerrie, rigoureux et amoureux, hardie et
agrandie, enflamé et entamé, odorante et flairante,

foudroyant et ondoyant, victorieux et glorieux, etc. vont de la meilleure façon du monde. Si donc tous ces mots vont bien à la rime, et y sont non moins propres que nécessaires, pourquoi les noms et les pronoms n'y seront-ils pas aussi. Mais comme de tout temps il s'est trouvé des esprits fort divers en l'exercice et

p338

cognoissance des arts et sciences : les uns qui les pratiquent légèrement et sans aucun grand soucy de faire parfaitement et les autres qui pour subtiliser leur pensée à des choses trop esloignées et alambiquées se glissent aux superstitions comme ceux-là de qui je vien de parler, on voit aujourd'hui certains versificateurs qui n'ont aucun soin d'observer de bonnes rimes, ains rimant barbarement le simple et le composé, les mots qui sont fort divers de terminaison, et le singulier avec le pluriel par licence effrénée, ils disent après en s'excusant naïvement, qu'ils ont rimé comme Ronsard, et qu'ainsi ils ont bien fait : mais je voudrois ouyr dire à ces composeurs d'ouvrages carminiformes, que leurs vers sont à la façon des plus braves de ce bon pere Ronsard : car ainsi j'auroy plaisir de voir quelque piece de leur ouvrage, du tout excellente et admirable, et non point l'ennuy d'entendre au lieu d'une excuse recevable, un tesmoinage de leur propre bouche, qui fait connoistre que leur esprit estant enraciné en l'erreur, ne sçait connoistre ny suivre ce qui est bien. Un certain homme

p339

qui se mesle quelquefois de faire des vers, disoit dernièrement, que sans estre ataché si exactement aux rimes il les avoit faites comme celles de Ronsard et de Du-Bartas, et que c'est vouloir enfermer l'esprit dedans un estuy, que de se lier dit-il si superstitieusement à ces loix scolastiques, et que telles observations sont

bonnes pour ceux qui n' ont rien de plus relevé, et qu' il faut que les conceptions de l' ame ayent une carriere libre : et que nous devons regarder comme les italiens et les espagnols en usent. Ce sont les raisons de cest escrivain, qui à la verité sont bien loin d' estre si bonnes, comme les paroles qui les portent sont coulantes : mais il me pardonnera s' il luy plaist, je luy contredis icy et puis que sans nommer personne il parle librement contre ceux qui pratiquent l' excellence des rimes en leurs poèmes, je luy parleray librement aussi sans le nommer. Et ainsi je diray, qu' il eust mieux fait, s' il eust employé sa plume à rimer comme Du-Bartas, et Ronsard ont fait de meilleur, que non point en la façon qu' ils ont escrit de commun et d' infime : car les bons apprentis suivent les bons maistres en ce qu' ils ont

p340

faict de mieux. Et de dire que c' est enclorre l' esprit dans un estuy, que de se lier à ces loix de rimes : c' est parler hors de terme : car toutes sortes de bons arts et sçiences sont descrites et mesurees sous des reigles et observations par lesquelles ceux qui les suivent et pratiquent exactement peuvent arriver au rang des bons maistres, et non point en desdaignant le labeur et les reigles se voir tousjours ravalé, d' estre du nombre de ces foibles esprits qui n' ont jamais ceste belle ambition de faire naistre quelque chef d' oeuvre de leurs mains. Et puis d' avancer que de rechercher à faire la rime si riche, ce soit enfermer l' esprit dedans un estuy : c' est tout au contraire, car au moyen de ceste observation l' esprit est plus libre, puis qu' avec l' amour et le soin qu' il aura de faire bien, ses especulations seront plus au large et plus agreables, veu l' affection qu' il aura en la perfection recherchee : car les justes loix ne sont jamais facheuses à ceux qui veulent bien faire : mais à ceux qui aiment la liberté de faire aussi tost le mal que le bien, les plus douces ordonnances sont à leurs ames des chaines et

p341

des prisons fort estroictes et ennuyeuses.
Et d' ailleurs il faut croire que c' est une liberté
fort tyrannique et dommageable
d' avoir liberté de faire mal et le faire, et
ainsi c' est enchaîner l' esprit en une cruelle
servitude au lieu de luy donner une libre
carriere comme cest homme à voulu
dire. Mais quoy ? C' est d' ordinaire que les
bas esprits s' imaginent des prisons et des
tourmens en des labeurs où les ames relevees
treuvent une campagne de delices !
Ainsi donques l' observation de la richesse
des rimes n' est pas l' exercice d' un
superstitieux : car ces loix scolastiques
qu' il nomme, n' ont aucune superstition
en elles, et par ce moyen elles sont fort
heureusement observees et reverees de
ceux qui suivant l' excellence de leurs poësies,
et de quelques autres vertus qui les
rendent recommandables à tout le monde,
ont l' esprit beaucoup plus relevé que
ce qu' il en pense, et que ce qu' il en voudroit
faire acroire à quelques uns.
Et de proposer que les conceptions de
l' ame doivent avoir une carriere libre,
c' est le vray. Mais raison par tout : car il
faut pour le devoir que ceste carriere soit

p342

bornee et mesuree de quelques reigles et
observations, par lesquelles les effects en
demeurent beaux et parfaicts : d' autant
que jamais il ne se fait rien de beau et
d' admirable sans la mire et les moyens
des reigles, de la raison et de la valeur :
c' est à faire à ces chevaux eschapez de
courir à travers les champs sans frein, sans
esgard et sans arrest : car d' aller de la sorte
les precipices et les lourdes cheutes
limitent plustost la carriere, que la fin
d' une heureuse course en une belle et
riche campagne. Et en ce qu' il dict qu' il
faut regarder comme en usent les italiens
et les espagnols ; c' est tout de
mesme que pour rechercher la liberté,
se mettre en prison, et puis le faire sçavoir
à ses plus grands et plus rudes creanciers :
car suivant que les meilleurs
poëtes d' Italie et d' Espagne riment aujourd' huy,
ils n' observent pas moins la

pure et parfaite esgalité des rimes qu' entre
nous les poètes les plus religieux
de cest ornement.

On peut voir tout à fait la verité de
ce que je dis, dans les oeuvres du cavalier
Garini, et de Marino qui sont les deux

p343

plus excellens poètes dont l' Italie est
honoree au-jourdhuy, comme aussi pour
les espagnols aux oeuvres de Lopes De
La Vega. Mais en ce que cest escrivain
allegue Ronsard en sa faveur, il le devrait
suivre aussi en ce qu' il nous monstre si
bien apres Horace, que les dieux, ny
les hommes, ny les destins ne permettent
point la mediocrité aux poètes. Car ce
grand poète dont il faict son Achilles et
son Numa Pompilius, dict ainsi en la
preface de sa franciade, tu n' ignores
pas lecteur, qu' un poète ne doit jamais
estre mediocre en son mestier, ny sçavoir
sa leçon à demy : mais tout bon,
tout excellent, tout parfait : la mediocrité
est un extreme vice en la poësie, il
vaudroit mieux ne s' en mesler jamais, et
apprendre un autre mestier.

Comme donc tant de rares et excellentes
qualitez orneront elles un poète,
si suivant l' opinion de cest homme
de qui je parle, il faut se licensier à toutes
sortes de rimes, aussi tost aux mauvaises
qu' aux bonnes, et qu' il pense que
de les observer à la façon des meilleurs
poètes de ce temps l' esprit est enclos

p344

dedans un estuy. Mais quoy ; il ne faut
plus dire que ce mot qui est, que les mouches
estiment et experimentent aussi, que
les foibles toiles d' une araigne leur est
un fillet extremement rude, tendu et retenant :
mais les aigles qui soustiennent
la veuë du soleil, ne sçavent point que
c' est de ces fraisles empeschemens, et volent
heureusement jusques au ciel aupres
de Jupiter le pere des muses.

Or pour venir à la fin de ce chapitre,
je diray que c' est une chose tres-raisonnable
d' estre affectueusement religieux sous
les loix de ceste divine sçience de poésie :
mais il faut estre avisé aussi de ne s' y rendre
jamais superstitieux. Mais en s' esloignant
de ce vice, et de tout autre, il ne
faut pas estre aucunement negligent de
faire bien en l' observation de l' excellence
des rimes, puis que l' on voit qu' un effect
si beau n' est pas impossible aux bons esprits
puis qu' il est entierement practiqué
par quelques uns, et que d' observer tout
ce qui est requis à un poëme parfait c' est
à faire à un homme de jugement, et non
point à des personnes qui tenans par trop
du vulgaire, ne peuvent avoir le coeur, ny

p345

l' entendement d' aspirer à des choses, grandes,
laborieuses et excellentes. Et tout
ainsi que l' on doit s' esloigner du chemin
trop commun des couhars et paresseux,
il faut eviter de mesme de suivre les erres
et les confus sentiers de la superstition :
car si l' on s' esgare en ceste imagination
si severe et desreiglee que j' ay reffutee en
ce chapitre, on perdra les plus belles richesses
de nature et de l' artifice au lieu
de les augmenter ou entretenir. Et sur ceste
consideration Plutarque dict au premier
livre de ses morales que la superstition
est une passion qui procede d' un faux
jugement, tout de mesme que l' impieté
est un faux jugement aussi, et qu' entre
toutes les sortes de peur, la plus confuse
et la plus esperduë est celle du superstitieux.
Aussi c' est au moyen de ce vice,
que pour avoir trop de peur de faire mal,
et pour vouloir faire trop du bon serviteur
on se rend desobeyssant, ou inutile,
et qu' au lieu de se tenir aux bonnes disciplines,
on s' achemine et se pert en la confusion
et tenebres de plusieurs fausses et
monstrueuses opinions. Ainsi donc en la
conclusion de ces raisons, le poëte se doit

p346

tenir sur les reigles et sur les raisons probables,
et qui sont receuës de ceux qui
sçavent practiquer le bien escrire.

CHAPITRE 13

*de l' elegance, et de la douceur et fluidité
des paroles dont les vers doivent estre fermez.*
afin qu' un poëme soit beau
parfaictement, il ne faut pas
que l' elegance et la douceur
des paroles y manquent, car
au deffaut de l' une d' icelles,
toutes les autres demeureroient imparfaictes
bien qu' elles fussent tres-belles. Mais
avant que de parler des parties fondamentales
de l' elegancy, je viendray à
traicter sur quelques poincts, par lesquels
on pourra connoistre en quoy consistent
la douceur et fluïdité des paroles. Ainsi
donc puis que ceste qualité dont le langage
est rendu doux et coulant est du
tout requise aux formes d' un poëme tres-bon
et parfaict, et qu' elle a sa demeure
et sa vie en une douce et tres-facile prononciation

p347

des syllabes dont les mots
sont formez, il faut eviter de faire qu' en
ses vers une lettre s' y recontrant deux fois
ou davantage rende la prononciation rude
et malaisée. Comme par exemple en
ce terme de *mesme amour*, car le (m) qui
s' y rencontre par trois fois rend la parole
mal fluïde et desplaisante, parce que
l' on ne la sçauroit prononcer aisement, et
par ce moyen le vers n' en est pas coulant
et agreable. à ceste occasion, lors que l' on
dict que les vers sont coulans et fluides,
c' est de mesme que si l' on disoit qu' ils
sont doux et tres-beaux, et que leurs paroles
sont douces, et qu' elles vont proprement :
parce qu' en la douceur des
mots reposent la beauté, la fluïdité, et la
galantise des vers et de l' elegance qui les
doit accompagner. Quelques uns disent
qu' en toutes les parts où une lettre se
rencontre deux fois c' est une grande rudesse

comme en ces termes icy, *mille lauriers*,
extreme amour, *autant à l' honneur* : disans
que ces syllabes, *le beau*, *ma mour*, *tanta*,
sont fort rudes : mais sauf l' honneur que
je dois aux muses, je ne treuve pas que
ces termes ne soient assez doux pour meriter

p348

d' estre receuz et pratiquez : car ils
ne sont pas si rudes qu' ils en doivent
estre rejectez. Aussi j' estime que ces termes
et tous autres leurs semblables doivent
estre admis et pratiquez en nostre
poésie françoise : car de les vouloir
estrangers de nos vers : ce seroit le coup
d' un superstitieux, et non d' un esprit qui
en fort religieux aux loix de ces divines
soeurs d' Apollon. Mais voicy trois autres
exemples où les lettres se rencontrans
deux fois sont fort rudes et difficiles à
prononcer, *trionphant françois*, *guerrier*
Roland, *mon mont-fleurissant* . On voit bien
tout a faict que ces syllabes de *phantfran*,
rier-ro, *mon-mont*, sont remplies de beaucoup
de rudesse, et qu' ils ne sçauroient
estre leuës plaisamment : c' est pourquoy
il n' en faut jamais user, ny moins aussi de
tous autres termes que l' on connoistra
avoir bonne part à se voir comparer à
l' aigreur de ceux-cy. La phrase de ce vers
suivant aussi merite bien d' estre evitee :
car outre ceste rudesse de cacophonie la
bonté du langage y manque ainsi, *tant*
m' a ma belle en rigueur affligé .
Si l' on avoit un autre vers pour luy apparier,

p349

et que le terme de *pa pa* , y fut, l' un
et l' autre seroit fort propre par hazard,
pour représenter au naturel les premieres
paroles des petits enfans : car ces termes
de *ma ma avec pa pa* , sont les mesmes. Un
certain poëte sauvage, grand latinisateur
oultre mesure, a chopé mainte fois en une
tres-ample multitude de vers tragiques
qu' il a composez, comme entre autres en
cest endroit où il faict que la lettre (t) se

rencontre fort rudement par quatre fois,
traistre ta trahison offense trop sa femme . Et en
cestuy-cy, *le grand grec guerroyant les bandes
phrygiennes*. le (g) s' y rencontre fort aigrement
par trois fois. Et en cest autre,
*c' est ce seul ciel brillant qui regente tout
l' Orbe* .

Quelle extreme rudesse de paroles se
treuve en ces quatre premiers mots ! Comme
aussi tout au long de cestuy-cy, *si je revien
vers vous c' est pour vous voir vivant* . Et
en cest autre, *par l' aile le lustrant d' un vol
du tout celique* . Comme en cestuy-cy encore,
par un rire rural remontrant iraconde .

Il est aisé à connoistre de quelle aigreur
un vers est rude et rabotteux, quand il est
ainsi formé de l' entresuicte d' une mesme
lettre, et par ce moyen la raison est toute

p350

evidente et capable pour disposer les esprits
à fuir une telle maniere d' escrire, et
de leur enseigner d' avoir ordinairement
l' oreille bien attentive à juger de la belle
pureté des vers : car en les lisant tout
haut, elle sera une messagere qui portera
fidellement en l' ame la vraye image de
leur condition, afin que l' entendement
en sçachant ainsi les nouvelles, se rende
juge equitable de leurs paroles pour les
amender s' il s' y treuve de l' imperfection,
ou bien pour les laisser en leur premier
estat, s' il connoit qu' elles soient propres
et harmonieuses.

Quelques uns ont voulu reprendre
autrefois ce premier vers des stances que
Monsieur De Malherbe a faictes sur la victoire
de la constance.

en fin ceste beauté ma la place renduë, etc.

car ils disoyent que c' estoit une rude
rencontre ces trois (a) de *ma la pla* .

Toutefois c' est le vray que ceste reprehension
estoit hors de raison : car ce terme
est le commun langage de ceux qui parlent

p351

le mieux françois, et c' est ainsi que

si l' on rencontre quelqu' un de ses amys
par la ville et qu' on luy demande où est-ce
qu' il va, il respondra en ceste façon si
le subject de ses desirs le guide en telle
part. *je vais au Louvre. Etc. Je vais à la
place. Etc. à la maque. Etc. à la chasse. Etc.*
parce que c' est le vray langage du peuple
de dire ainsi, *au Louvre. Etc. à la place. Etc.*
et aussi, *à la trace, et à la nage* . Aussi,
oultre que l' ame de ceste phrase est le
bon et ordinaire langage qui est usité
de tous, les paroles n' y sont pas rudes, bien
qu' une lettre sy rencontre plusieurs fois.
Et davantage la voyelle (a) qui s' y treuve
trois fois se garantit de la rudesse, à cause
qu' elle est poussee par des consonantes
differentes.

On voit dans les regrets funebres que
Des-Portes a faicts sur la mort de Diane
une rudesse de trois (a) qui s' entrechoquent
ainsi en ces vers,
*et n' ay pour fleurs en mon ame amassees,
que soucy double et facheuses pensees.*
ceste entrebatterie de *na ma ma* , ne
sçauroit estre bien suffisamment excusee

p352

par aucune raison ny exemple, oultre que
par maintes autres phrases on peut dire
le mesme sens de ces paroles, il se peut
voir aux amours de Cleonice une autre
cacophonie encore plus grande que celle-là,
elle est en la conclusion d' un sonnet
ainsi,
depuis je n' ay vescu que comme elle a voulu, etc.
on peut juger combien aspres sont ces
paroles quand elles se rencontrent ainsi,
moy, me, ma, ma, mort : comme aussi dans
un sonnet qui est en partie d' un autre
poète j' ay leu ces deux vers,
*par un extreme amour m' oubliant las ! Ma foy,
dans une terre ingrante a toute esté semee.*
au premier vers on voit, *ma, mour, mou,*
qui s' enlaidissent beaucoup, de mesme
qu' en l' autre par un effect encore plus
grand, *ta, tou, té, té,* et pourtant afin d' eviter
la rudesse des paroles, on ne doit jamais
escrire de la façon. Pour la vraye elegance

p353

on doit ainsi eviter de faire rencontrer en ces vers plusieurs fois une lettre en mesme lieu ; mais la plus rude rencontre que j' aye jamais veuë en aucuns poëmes, est au commencement du premier jour de la premiere sepmaine de Du-Bartas en ce vers, *Dieu tout en tout estoit, et tout estoit en Dieu* . Car la lettre (t) s' y rencontre dix fois ainsi, *tou, ten, tou, té, toi, té, tou, té, toi, ten*, quelques uns pourront dire, que cela est fort passable, puis qu' il est ainsi employé pour un subject sacré : mais ceste raison n' est pas recevable, puis qu' il n' estoit pas impossible d' y faire mieux. Aussi je sçay bien qu' un poëte a escrit le mesme sens de ce vers avec toute la douceur et fluïdité de l' elegance requise, et je tien que d' icy à bien peu de temps il mettra en lumiere le poëme où ce passage se voit.

Par ces raisons donques on doit se garentir d' escrire suivant ces exemples que je vien de refuter : puis qu' il est vray que l' elegance consiste à descrire et narrer proprement et vivement le sujet que l' on veut représenter aux lecteurs ; et que la douceur et fluïdité des paroles

p354

lesquelles doivent acompagner toute narration, sont entenduës au son et à l' harmonie des syllabes dont la phrase ou elocution est formee : tout de mesme qu' en une musique les voix bien mariees et entonnees font la perfection de l' air qui est chanté. Et d' autant que comme j' ay dit en une autre part : en certains arts ou disciplines on enseigne quelque fois aussi bien par les demonstrations contraires la voye que l' on doit suivre, comme par la representation des mesmes preceptes qui doivent estre suivis : il m' a semblé bon d' avoir apporté cy devant ainsi quelques exemples de la mauvaise façon d' escrire où ceste douceur qui est requise aux paroles ne se treuve point : il me semble aussi que d' avoir procedé de la sorte en ce subject, c' est le moyen le plus commode et utile que l' on sçauroit avoir pour le rendre plus clairement visible en la cognoissance

de ceux qui s' en voudront aider.
Mais outre ces observations, la beauté
de la poésie oblige les poètes d' estre
soigneux à se distraire des termes qui font
que le sens demeure ambigu, et qu' on ne
peut sçavoir à qui justement on le doit

p355

attribuër, comme par exemple en ce vers,
chaste soeur d' Apollon dont je suis éclairé, car
on peut referer cest esclairément aussi
tost à cest Apollon comme à la personne
à qui l' on parle. C' est pourquoy en semblable
cas, il sera mieux d' escrire ainsi,
chaste soeur d' Apollon qui me donnez le jour,
ou bien ainsi pour se tenir avec la mesme
rime. *ô bel astre si doux dont je suis éclairé !*
un poëme est aussi despoüillé d' elegance
et de la douceur des paroles, quand
les termes et les raisons sont meslez avec
longueur et obscurité de propos, par des
vers qui mi-partis en leur sens, ne portent
point une entiere sentence en leur traicte
et qui par ce moyen estans vuides de bonne
construction, ne font entendre que
rudesse et confusion de voix : comme en
ce deffaut Jodelle a esté fort ample par
toutes ses oeuvres, dont en voicy quelques
exemples, afin que la susdicte imperfection
qu' on doit eviter soit mieux connue
par iceux. Or cestuy-cy est le commencement
d' un sonnet.
ne les a t' on peu donc decouvrir au moins ceux,
qui à leur gloire sottte et sanglante pretendent :
etc.

p356

ces vers sont si rudes, et d' une si desplaisante
lecture, que je croy que si Apolon
les lisoit il en deviendroit malade d' ennuy :
car les paroles et les raisons y sont
entremeslees si confusement, que les unes
y sont sans aucune douceur, et les autres
comme invisibles et du tout inconnuës,
ou plustost sans aucun estre. Il faut eviter
soigneusement une si mauvaise façon
d' escrire, comme aussi en detestant ce vice

ou l' obscurité, la rudesse et la confusion
s' entrechoquent à qui mieux, il est
besoin de se garentir de cheoir en l' autre
extremité vicieuse, où les vers ont le stile

p357

trop plat et prosaïque, comme estant vuide
de toute sorte de belle figure, tel qu' il
se peut voir aisément en ces quatre vers
d' un autre sonnet du mesme autheur,
madame j' ay regret dequoy je n' ay cest heur, etc.
ce sont des vers en prose, ou bien de
la prose rimee : aussi pour la triviale bassesse
de leur phrase, ils n' ont pas moins de
galimatias, que les autres precedens en
contiennent pour le subject de leur aigreur
et confusion.

Mais tout ainsi que les poètes peuvent
faillir d' escrire trop bassement en escrivant
de la façon dont ces quatre sont formez,
ils peuvent faillir aussi à voler trop
haut en leurs escrits et de rencontrer la
confusion en leur route, comme Bellorophon,
Icare et Phaëton qui se perdirent
pour avoir aspiré par dessus la raison et
la mesure. à ceste occasion tout de mesme
que suivant le proverbe des anciens
qui dict que les bien-heureux ont tenu le

p358

moyen, il est necessaire que les poètes
evitent d' user en leurs escrits des paroles
inconnuës, de phrases ambiguës et mal
disposees et de mots rudes et sourcilleux,
afin qu' en s' esloignans de ces imperfections,
ils soient garentis du vice d' aller
trop haut, au travers des nuës par des
voyes incertaines et confuses. Et de mesme
ils doivent estre curieux aussi, comme
j' ay dit cy-dessus, de se garentir de parler
à la façon vulgaire et prosaïque comme
quelques uns qui pensent bien faire quand
ils font ainsi : car pour avoir trop à mespris
la gravité et le stile relevé et figuré,
ils escrivent trop vulgairement et comme
au niveau de ces derniers vers de Jodelle :
et ainsi il n' y a rien de poëtique en

leurs poèmes, ains tant seulement de la prose
triviale et populaire qui par la seule cause
de la rime a quelque apparence d' estre
des vers. C' est pourquoy il ne faut pas
aller trop haut par des parolles enflees,
superbes et distraictes de la facilité : car
cela est trop obscur, fardé, broüillé et pedant :
comme aussi il ne faut point affecter
la simple façon du langage plus commun,
de peur qu' en le recherchant on ne se

p359

treuve d' aller trop bas, et de ramper sur
la terre comme les animaux plus infirmes :
car une belle poésie est animee et
relevee de paroles, de phrases, et de
sentences belles, vives, hardies et majestueuses :
et ainsi elle est vraiment poétique,
et par consequent d' un stile doux
et admirable, et raisonnablement esloignee
du vulgaire.

Et à ce propos Ronsard dit ainsi en la
preface de sa franciade, veux-tu sçavoir
lecteur, quand les vers sont bons et dignes
de la reputation d' un excellent ouvrier,
suis le conseil d' Horace, qui dict
qu' il faut que tu desassembles tes vers de
leurs nombres, mesures et pieds, que tu
les transfere, faisant les derniers les premiers,
et ceux du milieu les derniers. Si
tu treuves apres tel desassemblément en
la ruine de ce bastiment, de belles et excellentes
paroles, et des phrases non vulgaires,
qui te contraignent d' enlever ton
esprit outre le parler commun, pense que
tels vers sont bons et dignes d' un excellent
poète. Toutefois je diray apres cest
avertissement, que puis que l' on voit que
la plus part de ceux qui font des vers,

p360

s' embroüille ordinairement pour vouloir
parler trop gravement : j' inciteray les
nouveaux poètes à se rendre curieux
d' escrire clairement par des termes faciles
et familiers, pourveu qu' il y ait tousjours
quelques fleurs de belles et propres

figures et d' employer des mots rares, ou communs suivant ce qui est directement requis au subject qu' ils traicteront : car en usant ainsi, on ne peut faillir de faire proprement en toutes sortes de poèmes.

Or le dernier vers de ces quatre precedens me faict souvenir aussi d' un autre vice, dont les vers sont rendus impertinens et beaucoup des-agreables : lequel vice consiste en ces longs mots, qui ocupent la moitié d' un vers alexandrin : tel que sont ceux-cy, *perpetuellement, continuellement, imagination, insensibilité, pusillanimité, impossibilité, familiarité, denonciation, depopulation, envenimation, interpretation, exercitation, disproportionner, imperfectionner. etc.* ces verbes qui tiennent ainsi tant de pais font qu' un vers est d' une part foible, lasche et flestry ; et de l' autre si pesant et incommodé, qu' il semble que la voix ne peut jamais sortir de le proferer, tant un

p361

terme si long l' appesantit d' une charge trop dure, et mal gracieuse en sa vanité. Il faut estre soigneux de n' en user jamais, ou bien pour le plus en une quantité de dix mille vers en employer deux ou trois fois, pourveu que le subject le requist infiniment, autrement ce seroit une erreur assez grande. Mais la raison principale pourquoy ces mots qui sont ainsi longs ne sont pas si plaisans dans les vers, que les autres, est à cause de la nature de l' esprit humain, qui desire de voir et d' apprendre plusieurs choses en mesme temps. Tout ainsi qu' en la saison du printemps on n' est pas assez content de voir le soleil esclairer plaisamment par les ruës de la ville, et les fenestres et la court du logis, ains afin d' avoir plus d' objects de recreation, on va se pourmener aux champs où l' on admire en mesme temps l' odeur, la verdure et le divers esmail des prees et des forests, l' azur celeste qui tapisse le flanc des montagnes esloignees, le cristal ondoyant et le murmure des ruisseaux et des fontaines, la beauté et tranquillité de l' air, les dous souspirs des zephires, les erres et les divers jargons

des oyseaux, et le ciel par tout flanboyant
 et gracieux de la lumiere que le
 soleil rayonne de toutes parts : de mesme
 quand on lit un vers qui dict ainsi, *vos
 yeux comme le ciel sont la beauté du monde* .
 On y treuve bien plus de subjects de
 plaisir qu' en cestuy-cy, *l' impossibilité
 d' aimer autre que vous* . Car au premier on
 vient à considerer les yeux qui sont une
 des principales et plus belles parties du
 corps, ou parmy la consideration que l' on
 en faict, on admire les beautez et les graces
 dont la nature les a douëz, puis venant
 à lire le terme du ciel, auquel ils sont comparez,
 on se represente en ce palais celeste
 le mouvement des spheres, la beauté,
 la grandeur, la lumiere, les qualitez et
 l' influence des astres. Et ainsi c' est un subject
 qui s' accomode mieux au naturel
 de l' esprit que celui de l' autre vers, où ce
 terme d' impossibilité ne peut figurer en
 la pensee que le vain crayon d' une chose
 qui est impossible d' estre effectuee. Mais
 pour le mesme respect aussi de l' elegance
 et de la fluidité des paroles, il ne faut
 point user de ces termes qui font entendre
 autre chose que ce que l' on dict : car

les equivoques et enten-trois ne sont
 d' aucun merite pour acompagner un
 docte discours, et ne doivent estre employez
 qu' aux oracles, et devinations,
 où les passages doivent estre couvers
 sous des sentences ambiguës, obscures et
 de divers sens. Les periphrases trop voilees,
 les metaphores trop longues et frequentes,
 et les transpositions desmesurees
 corrompent aussi l' elegance et la douceur
 des paroles, de cela j' en ay parlé cy
 devant : mais j' en traicteray encore plus
 au long au chapitre suivant. Et sur ce, le
 poëte sera soigneux d' exprimer ses conceptions
 par des paroles et des phrases
 qui seront les plus douces et convenables
 à son subject : car s' il en use ainsi, ses poëmes
 auront l' elegance et la grace qui parmy
 d' autres perfections, sont requises à la

poésie.

CHAPITRE 14

p364

*de la bonté du langage dont les poèmes doivent
estre remplis. Et divers exemples de
plusieurs poètes où ceste partie
n' a point esté employee.*

tout ainsi que pour la disposition
et beauté du corps humain,
il est necessaire qu' outre
le juste nombre des membres
qu' il doit avoir, la nature les
rende acomplis de la proportion et mesure
qui leur sont deuës : afin qu' une jambe,
ou un bras, n' estant pas de plus de grandeur
que l' autre, la personne en soit belle
et adroicte suivant la perfection qui luy
est requise. De mesme il est besoing que
tout poème soit entierement doué de la
bonté du langage, autrement les vers les
plus coulans, les conceptions les plus
belles, et toutes autres beautez et gaillardises
qu' ils pouroient avoir, ne sçauroient
le garantir qu' il ne parut tousjours beaucoup
defectueux. à ceste cause en la

p365

definition que j' ay mise de la poésie au
commencement de ce livre, j' ay proposé,
que c' est avec la plus grande bonté du
langage que ceste divine science chante
et celebre les affections et les louanges
des dieux et des hommes : car ceste belle
qualité de bien-disance, est une des
trois plus eminentes et plus riches pieces
qui rendent accomplie la beauté d' un
poème. Or pour bien acheminer un
poète en l' observation d' une partie qui
luy est si necessaire, il ne suffit pas de luy
en avoir donné l' opinion et l' amour par
ces raisons precedentes, ains il faut encore
outre cela, luy proposer quelques
exemples des poètes plus signalez, où

ceste bonté n' estant pas observee, les
oeuvres si renommées de ces auteurs
luy servent en les lisant, de deux sujets :
l' un à ne les suivre pas en ce qu' ils auront
failli, et l' autre à les imiter en ce que leurs
ouvrages seront bien faits. Il faut donc
commencer aux oeuvres de Marot, qui a
esté bon poëte, et en premier lieu en ses
opuscules au temple de Cupidon duquel
il depeinct ainsi l' entree,

p366

*sur le printemps que la belle Flora
les champs couvers de diverses fleurs a.*
il y a deux fautes en ces deux vers : car
ce n' est pas bon françois de dire Flora
veu que c' est parler latin, et non le langage
dont il s' agit. Et en suite la transposition
de l' autre vers est excessive, et pourtant
elle est vicieuse : par-ce que ceste
derniere lettre (a) qui doit aller au devant
de ce terme *couvers* qu' elle gouverne a
trop peu de corps et de grace pour finir
un vers, et pour estre si esloignee du verbe
ou du nom de qui elle depend. Il falloit
donc dire ainsi pour bien parler en
tout,

*sur le printemps que l' amoureuse Flore
de belles fleurs les campagnes decore .*
On doit éviter soigneusement les transpositions
dont un propos est rendu
rude et mal propre ? Comme aussi d' user
de mots estrangers : car pour escrire avec
la perfection d' un langage, il ne faut employer
que les termes qui luy sont naturels,

p367

communs, et recevables. Et à ceste
ocasion il ne faut pas faire comme un certain
personnage de ce temps, qui voulant
escrire à la louange d' une damoiselle qui
estoit surnommee du Mas, commença
un sonnet ainsi par une allusion fort
extravagante,
*le Mas est pris pour plus, aussi ce plus pour vous
tousjours plus en amour allumera mon ame :*
c' est confondre l' espagnol avec le

françois que d' escrire ainsi : car si ce terme de *mas* en espagnol signifie le *plus* des françois, il n' est pas pourtant raisonnable d' en user, puis que nous avons ce *plus* de nostre fonds, et que d' ailleurs ce *mas* doit entre nous, estre plustost entendu pour un arbre de navire, que non pas pour le *plus* dont c' est amoureux le veut faire passer sans raison : car c' este sorte d' arbre nautonique, est appelée *mast* en la mer oceane de France. Or aux opuscles susdictes ces deux vers se lisent, *aucunefois aux montagnes alloye aucunefois aux forests devalloye.*

p368

ces termes *alloye, devalloye, montoye, faisoye, disoye* . Et sont de vieux verbes picards qui estoient fort en usage anciennement, mais ils ne sont plus de mise aujourd'hui : car on treuve qu' il est beaucoup mieux de dire *j' alloy, je montoy, je faisoy, je disoy* . Et c' est pourquoy il n' en faut point user qu' en ceste façon icy, quoy que Ronsard en son abrégé de l' art poétique en ait toute autre opinion : disant que plus nous aurons de mots en nostre langue, plus elle sera parfaite, et donnera moins de peine à celuy qui voudra pour passetemps s' y employer. Mais si ceste opinion estoit receuë, il faudroit remettre en pratique toute la vieille legende des mots dont les anciens françois s' exprimoient. Ce qui seroit justement aller de mieux en pis : au lieu que depuis cent ans on a veu que d' un lustre à l' autre la langue françoise s' est perfectionnee de mieux en mieux, en s' espurant des mauvaises phrases des anciens, aussi bien que de plusieurs de leurs mots qui n' estoient pas si propres de beaucoup comme ceux qui ont esté introduicts en leur place. Que s' il falloit croire Ronsard en cela, il

p369

n' y auroit point de beauté asseuree en nostre langage : car il seroit tout bigarré

et monstrueux par les diverses façons
dont ceux qui escriroient le peindroient
à leur fantaisie. Et ainsi les choses nouvelles
et raffinees seroient tousjours meslees
et brouillees parmy les vieilles et
inutiles : ce qui contreviendrait bien à
la perfection que ce poëte y considere
pour le respect de ceste quantité de mots :
parce qu' il est beaucoup meilleur d' avoir
un petit heritage qui soit bien cultivé
et utile, que non pas une grande chevance
qui n' apporte que beaucoup de
peine et peu de fruit. Car c' est ainsi que
le langage françois est assez copieux et
plantureux de soy-mesme, pourveu qu' il
soit en la culture d' un esprit qui scache
comme il le faut gouverner. Mais pour
revenir en nostre premier subject, ces
deux vers de Marot seront mieux ainsi,
*aucunefois j' alloy par les montagnes,
puis aux forests, et par fois aux campagnes.*
aux epistres ou elegies on lit ces deux
vers suivans,

p370

*le juste dueil rempli de fascherie
qu' eustes her soir par la grand' reverie.*
un pronom manque au commencement
de ce deuxieme vers : par ce qu' il
ne faut pas dire *qu' eustes* mais bien *que
vous eustes* . Puis encore ce terme de *her soir*
n' est pas bon bien que Ronsard en
ait usé aussi en plusieurs parts, et entre-autres
en un sonet des amours de Marie
ainsi,
*her soir en vous couchant vous me fittes promesse
d' estre plustost que moy ce matin eveillee.*
car il est rude à cause des *rr* qui terminent
ses deux syllabes, c' est pourquoy
il est beaucoup mieux dict de le proferer
en son vray naturel ainsi, *hier au soir*, car
un mot composé n' est pas recevable s' il
n' est pour le moins aussi dous que le terme
dont il procede. Aussi ce terme
aujourd'hui s' escrit tout en un mot, veu
qu' il a la mesme force et douceur des
trois dont il est formé, qui sont ceux-cy,

p371

aujourd'hui, parce que c' est *huy* est un ancien mot françois, qui signifie le jour present : tel que le *hoggi* des italiens, et le *hodie* des latins. Mais les françois ne treuvans pas assez propre d' user de ce mot *huy* ainsi particulier, l' ont acompagné de deux autres ainsi, *aujourd'hui* . Et en ceste sorte il est bien plus agreable que si l' on disoit *huy vous ferez cela* , au lieu que l' on dit ainsi, *aujourd'hui vous ferez cela*, lequel mot ainsi composé exprime beaucoup mieux le subject que l' autre, outre qu' il est plus aimable. On a marié cest *huy* avec un autre terme : car on dict, *vous irez meshuy en Provence*, car cela vaut de mesme que si l' on disoit, *vous irez en fin en Provence* . Ou bien, *vous irez à present etc.* toutefois une partie du peuple de Paris, use d' une certaine façon de parler quand on veut toucher sur quelque chose du jour present : car on en voit qui disent ainsi. *je ne l' ay veu danuy etc. Je n' y ay esté danuy etc.* or je ne sçay s' ils veulent dire distinctement pour ce mot *danuy* le jour present, comme voulans dire, *dans huy aujourd'hui, au jour present*, car je n' ay jamais veu ce terme *danuy* dans aucun livre. Je

p372

me suis enquis de quelques parisiens, sur-quoy ce mot est fondé, et il s' est requis de l' escrire ainsi *danuict* ou bien en ceste autre sorte, *danuy*, mais ils ne m' en ont sçeu resoudre d' aucune chose. Mais quant à moy j' ay opinion que c' est quelque vieux mot françois qui est encore ainsi practiqué de quelques uns : aussi à dire le vray, ceux qui parlent le mieux et avec quelque intelligence de sçavoir, n' en usent jamais : ains en ce subject ils ont en usage ordinairement cest autre mot qui est bien plus acomply et meilleur françois, ainsi, *je ne l' ay veu d' aujourd'hui etc. Je n' y ay esté d' aujourd'hui. Etc.* or comme c' est une ambition pendantesque de vouloir escrire par des phrases obscures, et d' inventer des mots, c' est aussi une affection courtisanesque de pindariser sur le langage aux despens de la grammaire, et d' user d' une phrase inconnuë comme ce mot *danuy* . Car

on voit quelques courtisans qui pour mignarder leurs paroles disent, *j' ay si peur etc. Il a si craincte etc.* au lieu de dire en bon langage, *j' ay si grande peur, etc. Il a si belle craincte etc.* parce que c' est averbe *si* ne doit jamais aller en ceste facon de parler

p373

sans avoir apres un adjectif, pour remarquer la qualité du substantif duquel on parle. à ceste occasion on dit tousjours ainsi quand on parle bien. *il a une si grande craincte etc. Il a une si grande peur, etc.* ou bien ainsi, *il a si grande craincte etc. Il a si grande peur etc. J' ay si grand espoir etc.* car en c' este facon le langage est du tout bon et significatif.

Or touchant ce terme de *grand' reverie* de ce dernier vers de Marot, où l' adjectif est raccourcy, il n' est pas si bon que s' il y avoit *grande* bien qu' en parlant on le profere ainsi abregé : mais pour voir d' autres raisons que j' ay alleguees à ce subject, il faut lire ce que j' en dis au huictieme chapitre de ce livre. On voit aussi qu' une desdictes epistres est commencee en la facon que s' ensuit,
d' un coeur entier dame de grand' valuë par cest escrit vostre amy vous saluë.
on ne dict plus *valuë* mais bien *valeur* .
C' est pourquoy il n' en faut point user : par ce que ce terme de, *valeur*, a plus de grace et d' energie que, *valuë*, pour représenter

p374

le sens qu' ils portent. Ainsi la raison et l' usage, ont fait ceder ce vieux mot de, *valuë*, au rang de *valeur* . On voit en ce premier vers un traict de la coustume que l' on use en proferant ce terme de, *grande*, qui est icy retranché ainsi *grand* . En l' epistre qu' il a adressee au roy François Premier, sur le subject de son valet qui l' avoit desrobé, il dist ainsi, (...).

p376

Or pour suivre ce que je me suis proposé icy, je ne diray rien de Du Bellay, n' y de Belleau, bien qu' ils aient esté des poètes fort excellens, et que par ce moyen leurs oeuvres meritent d' estre leuës et suivies en une infinité de belles parties qui les decorent. Toutefois afin d' eviter la longueur aussi bien que les redictes sur le subject de quelques termes que je pourrois examiner en icelles, je treuve que c' est assez pour cela, que je suive le but de ma proposition en la descouverte des oeuvres de quelques autres escrivains. Je viendray donc icy en l' exposition de quelques passages de Robert Garnier et premierement sur un qui se voit au premier acte de la tragedie de Marc

p377

Anthoine, où cest infortuné amant parle ainsi.
des parthes tu n' as plus ny de leurs arcs soucy, d' escarmouches, d' assauts, n' y d' allarmes aussi.
ce premier vers est icy estrangement confus et enclouë en l' un et l' autre hemistiche, et si rudement transposé en ses paroles, que la mesme imperfection du langage s' y treuve en extremité. Mais pour bien parler en ce sujet, il faut dire ainsi, *tu n' as plus soucy des parthes, ny de leurs arcs .*
Ce vers de Garnier est à la mode de la phrase des latins, lesquels il ne faut pas suivre en la nostre : car d' en user ainsi en nostre langue françoise, c' est mettre le propos, et la raison sens dessus dessous, et faire comme celui qui pour sauter au delà d' un fossé bien large et profond, voudroit sauter à reculon. On voit aussi en la sepmaine de Du Bartas, qu' un sonnet qui luy est dedié porte une transposition qui n' est pas moins vicieuse que la susdicte de Garnier, bien qu' elle ne soit pas si brouillée pour le respect de la fluidité du vers ainsi. (...).

p381

Il y peut avoir environ quatre vingt et dix ans que plusieurs poètes, et autres personnes qui escrivent, ou qui font estat du bien-dire, estoient en division d' opinions, si pour la bonté du langage françois il falloit dire ainsi sur le subject de ces precedentes exemples, *les ouvrages que vous avez faicts. Les lettres que vous avez escrites etc. Ou bien, les ouvrages que vous avez faict, les lettres que vous avez escrit. Etc.* Marot en ayant usé suyvant la bonne façon, en avoit esté repris par quelques uns qui ne trouvoient pas bon que l' on parla de la sorte. En fin ses opinions furent soustenuës, et debatuës de tant de personnes doctes, que le Roy François commanda que la cause en fust decidee par procez. Surquoy cela fut plaidé en sa presence, voulant entendre luy mesme les raisons des uns et des autres. Et l' issuë fut en sorte que l' arrest se donna en faveur de l' opinion de Marot, et de ceux de son party, comme estant celle qui estoit fondee sur la vraye assiette de la raison. C' este difference fut ainsi vuidee a l' honneur de ce poëte qui despuis quelque temps s' estant esbatu sur ce subject, en avoit composé ces vers suivans, dans lesquels il montrait sa deffence en blasmant l' avis de ceux qui l' avoient accusé d' erreur, de ce qu' il avoit escrit en sa façon et enseignant en premier lieu comme il faut user

p391

d' un terme quand il est premier ou devant, (...).
Puis que les comparaisons, et les allegories se font en consideration des choses qui sont familiares, ou pour le moins qui sont en la connoissance de plusieurs

p392

personnes ; ayant avec cela par la propre raison de leur estre beaucoup de convenance ensemble, la metaphore de ces canons de Du Monin est trop suivie en ce qu' il dict aux troisieme et quatrieme

vers. Car c' est parler avec trop d' extravagance
de proposer que l' on ait braqué
des canons pour abatre, ou foudroyer un
luth. Il manque aussi un averbe au commencement
du troisieme vers : parce qu' il
faut dire *pour foudroyer par despit* . Au
cinquieme de ces vers il poursuit estrangement
sa metaphore, car en surnommant
vipereaux les canons, il dict qu' ils ont
vomy leur venin contre le front de ce
chantre, ce qui est parlé improprement,
veu qu' on ne dict point que le venin agisse
en une telle partie du corps : mais
bien à l' interieur, en attaquant les parties
nobles, ou quelques autres des plus necessaires
à la vie. La metaphore du venin
est continuee en ce terme *empestè* et celle
des canons tres-improprement en ceste
soulphreuse haleine bien que le souphre soit
un ingredient qui entre en la composition
de la poudre à canon. Il nomme le ciel
l' estoilé chasteau car il cuidoit que c' estoit

p393

parler fort bassement de nommer
les choses par leurs noms propres, comme
aussi usant en une autrepart du mesme
livre d' une periphrase du tout barbare,
il nomme la mer, *l' escumacier chasteau* .
Et parlant tousjours par figures, il use mal
à propos d' une poliptote en ce *fort fort*
laquelle figure n' est point agreable en ce
terme, veu la cacophonie qu' il y a, et que
d' ailleurs elle ne dict rien de nouveau
pour elucidier le sens du subject : car de dire
tout d' un traict, *grandeur grande, beauté
belle, en force forte*, c' est ne dire rien que le
monde ne le sçache bien au long. C' est
pourquoy il me semble qu' on ne doit
point se servir de ceste figure, puis qu' elle
est moins utile que le plus commun et oiseux
epithete. Il est vray que par une maniere
de comparaison par proposition,
on pourra pratiquer les adjectifs qui se
referent à leurs substantifs : mais c' est en
ceste façon où la division ou l' affirmation
les rend de merite ainsi, *c' est la beauté la
plus belle du monde. C' est la plus grande grandeur
de la terre*. or touchant ce nom de *chantre* ,
qui est au sixiesme de ces vers, Du Monin
n' a point erré de s' en servir : car il estoit

fort en usage de son temps, pour estre donné aux poètes. Mais aujourd'hui il n'est plus de mise, et n'est plus employé que pour son propre subject, qui est une personne quand elle est affectée pour chanter aux offices de quelque chapelle, ou eglise : car on en parle ainsi, *c'est le chantre de etc.* toutefois ordinairement on n'appelle ainsi que ceux qui sont expressément gagez, ou bénéficiez en quelque eglise, pour chanter au lettrin : car ceux qui sont de la chambre de la musique du roy, ou de quelque autre prince, sont nommez musiciens, d'autant que c'est un terme plus specieux et signalé que l'autre de chantre, qui peut estre commun à tous ceux qui chantent soit mal, ou bien. C'est autre nom de *sonneur*, est fort semblable de fortune et de nature à celui de chantre, car il s'attribuoit jadis fort communement aux poètes, et comme celui duquel je vien de parler, il est à present du tout banny de la poésie : car lors que maintenant on parle d'un sonneur, on n'entend autre personne qu'un sonneur de cloches. à ceste cause ces noms de sonneur et de chantre ne conviennent

plus pour honorer les poètes. Mais pour revenir au subject de ce poète, je diray à bon droit que l'on doit fuir ceste façon d'escire et d'enfiler tout au long ses discours dans les termes des figures, comme a fait ce bourguignon en la plus grande partie de ses vers : car de faire ainsi, c'est vouloir aquerir de la gloire à se rendre obscur au vulgaire, et en mesme temps mesprisé des doctes. Toutefois afin de faire dedaigner davantage ceste mauvaise façon d'escire ainsi sous des voiles tenebreux, je veux ranger icy le commencement du second chapitre d'un livre d'environ quatre mains de papiers, qui ces jours passez me fut montré par quelques uns ausquels l'auteur l'avoit laissé pour le faire imprimer : il raconte donc ainsi en la ruineuse entree dudit

chapitre, une obscure et enbrouillee
matinee : (...).

p397

C' est ainsi que les barbarismes, les solecismes,
les pleonasmes, les macrologies,
et les cacocithetons et autres vices d' imparfaicte
escriture, sont vivement elabourez
en ceste matiniere periphrase. Mais je
croy que l' autheur de ceste belle matinee
estoit bien troublé, ou bien endormy
lors qu' il la composoit : mais jugez un peu
je vous prie, si cest escrivain si estrange
estoit aussi bon peintre que bon poëte
de quelles belles peintures d' Appelles,
et de Timante, de Zeuse et de Michel
L' Ange il enrichiroit ce siecle à l' envy
des anciens. Je tien ainsi, que par son
extreme insuffisance il seroit fort sufisant
à peindre les atomes d' Epicure, les
visions fantastiques des magiciens, et le
desordre de tous les songes de Silene et
de ses beuveurs plus animez : car c' est la
mesme confusion, desreiglement, et impropriété
ceste peinture parlante qui gronde,
gasoüille en rossignol d' Arcadie sur
l' entree de son livre. Mais outre le vice

p398

de tant de vices qui fourmillent en ceste
matinee tenebreuse, la periode dont elle
est formee, est si longue par dessus l' ordre,
qu' un deux fois Ciceron ne la profereroit
pas toute d' une haleine, bien qu' il y
d' eust gaigner pour sa peine la valeur et
la gloire de l' empire romain. Mais de vouloir
descrire toutes les erreurs qui sont
enfillees en une periphrase si mal tissuë, et
desbordee, en longueur et repetitions, il
seroit besoing d' y faire le dessein d' un
grand chapitre : car ce sont presque autant
de grandes fautes tous les mots qu' elle
contient. Il suffira donc de dire par cest
exemple, que le poëte bien avisé se doit
prendre garde d' escrire d' une façon si
longue et si obscure comme celle-la, afin
que ses figures, et ses periodes estans propres,

elles soient infiniment esloignées
de ressembler à ceste indiscrete description
du matin, et que par ce moyen les
vices d'obscurité, et de paroles inutiles
et superflus, ne soient aucunement en
ses poèmes.

CHAPITRE 15

p399

*continuation sur le subject de la bonté du langage,
et des remarques du deffaut d' icelle sur
quelques vers des poètes du passé.*

p414

toutefois il n' en faut point user au langage
françois, car c' est changer sans raison
et sans nécessité le naturel des vocables.
C' est ainsi aussi qu' en ceste langue,
l' usage a voulu introduire ces adjectifs
suivans pour estre mis au rang des substantifs
avec les articles et pronoms qu' on
leur peut apporter selon le subject, *ma belle,
ou la belle, ma rebelle, ma cruelle, mon inhumaine,*

p415

l' ingrate, l' infidelle . Les amoureux des
siecles passez ont mis en lumiere et reputation
une telle façon de parler. Mais suivant
ce que j' ay veu dans les oeuvres des
poètes plus excellens, je n' ay treuvé que
ces adjectifs en pratique pour le subject
que j' ay dict. Toutefois on voit plusieurs
autres termes qui estans de la nature des
surnommez, peuvent estre employez et le
sont bien souvent aussi en ceste façon, comme
ceux-cy : *amie, ennemie, amante, amoureuse,
rigoureuse, guerriere, homicide, inconstante* .
Mais c' est le vray que ces quatorze noms
passent en vertu de l' usage, aussi bien pour
substantifs que pour adjectifs. Tous ces
noms-là hormis le premier peuvent estre

changez en l' estat du masculin : car comme on voit qu' il est bien de dire le cruel, l' inhumain, l' ingrat, l' inconstant etc. On peut juger aisément que ce n' est pas ainsi de celui que j' ay dit : car cela n' a point de grace de dire, *mon beau, son beau, ton beau, le beau, ce beau etc.* ainsi cela n' est pas bien dit, *mon beau me parla de la sorte,* pour faire entendre que ce *beau* est quelque subject qui à de la beauté. Mais on peut bien dire, *le beau de sa beauté surpasse*

p416

les merveilles, et ainsi c' est au beau de ses yeux qu' amour brille en sa gloire . Car en attribuant ce terme ainsi à un autre, il paroît en bonne forme substantif ou accident : mais il faut estre avisé que les quatorze termes sus mentionnez doivent tousjours estre employez en condition d' estre referez en ce qui est proprement à la seconde ou troisieme personne : car c' est un mauvais propos de dire, *ma belle, mon inconstante, mon inhumaine,* pour vouloir faire entendre, *la beauté, l' humeur ou la fortune,* qui est propre à soy-mesme : parce que comme j' ay dit, ceste façon de parler doit estre referee tousjours à signifier quelque subject qui est hors de nous. On a veu de nostre temps quelques poëtes licencieux qui ont voulu donner cours à plusieurs termes de ceste façon, disant ainsi parlant de leurs maistresses, *ma divine, ma loyauté, ma beauté, ma cruauté, ma fiere, ma brave, ma parfaite, mon humaine,* mais cella estoit si gallimatias et hors de mesure que rien plus, aussi on l' a rejecté comme chose non moins impropre que nouvelle. Mais Du Bartas eust mieux fait de dire ainsi sur ce propos, *afin que son beau corps brille*

p417

encore plus beau . Car outre ceste bonté de langage, il eust evité le vice dont les deux hemistiches de son vers sont enlaidis à cause des rimes qui les terminent. Mais touchant les quatorze noms ou vocables

susdits, celui de *belle* est le plus dous et le plus en usage de tous pour tenir justement le rang d' un substantif : car on dit souvent ainsi, *ma belle, pourquoy m' estes vous si rigoureuse*, et en ceste façon, *la belle que j' ayme est par trop deffiante* . Mais en ceste maniere de parler l' autorité de l' usage a donné la valeur et la beauté au langage. C' est pourquoy on voit des noms appellatifs, desquels on ne s' en pourroit servir comme de ces autres qui sont adjectifs d' origine : car pour nommer une dame que l' on aymeroit, on n' oseroit dire par periphrase, ny par metaphore, *ma beauté en qui j' ay mis tous mes desirs. Ma cruauté qui me fait mourir d' amour*. car suivant la raison que j' en ay rapporté cy-devant il sembleroit que celui qui diroit ainsi, parleroit d' une beauté, et d' une cruauté, qui seroit proprement en luy mesme. à ceste occasion, on ne peut dire qu' en ceste maniere sur le subject de ces deux exemples,

p418

la beauté en qui j' ay mis etc. La cruauté qui me etc. Et ainsi par l' autre façon, la belle en qui etc. La cruelle qui etc.
Des-Portes a pratiqué d' une tres-bonne sorte ces adjectifs, comme entre autres passages en ce premier vers d' une epigramme,
*je voulu baiser ma rebelle,
riant elle ma refusé.*

p419

or au huictieme de ces vers de Du-Bartas, ce verbe de *rode* est provençal, mais depuis quelque temps les françois en usent ordinairement, à ceste occasion cest le mesme de dire, *rouë autour*, ou bien ainsi, *tourne autour* . Ceste metaphore *houppé de flocons d' or* , est bonne pour les autres deux qui la precedent : mais elle n' est pas convenable pour le subject quelles traitent : car les astres ne sont nullement semblables à des flocons pour estre appelez ainsi, si ce n' est pour leurs rayons qui respondent à peu près à cela. *ardans*

yeux piolé, est superflu : car la métaphore de, *jaune tavelé*, signifie la même chose que ces, *ardans yeux*, par lesquels on entend les astres. Ceste autre figure de *pomelé* est superfluë aussi, car elle ne fait que redire ce que les autres ont dit. *flambantes rouëlles*, est une périphrase des astres : mais bien peu valable : car on dit des rouëlles de veau, des rouëlles de ton et

p420

de marsouyn, c' est pourquoy elle est trop basse pour signifier les estoiles qui sont des creatures si nobles et admirables, outre que la redicte s' y treuve encore. *mouchetté de clairs feux*, c' est redonner de grands coups sur une barre de fer froid, aussi tant de figures enlaccées l' une avec l' autre, et ne représentant qu' une chose, composent entre-elles un vice d' oraison que l' on appelle macrologie. C' est ainsi que ces redictes n' avancent aucune chose de propre sur le subject qu' elles chantent : car ces *clairs feux sont ces flambantes rouëlles, ardans yeux, flocons d' or et jaune tavellé*, qui remplissent les autres vers. *parsemé d' estoiles*. c' est venir de la façon à la double replique : mais par un simple terme, qui est accompagné d' une métaphore prise des laboureurs qui sement les terres. Mais ceste allegorie de *moucheté* qui est empruntée des tailleurs d' habits, en ce qu' ils balafrent, descoupent, chiquettent, et entr' ouvent les estophes, n' est aucunement propre à specifier le subject dont elle est mise en ce vers : parce que le mouchetement est une ouverture et un vuide en l' estoppe,

p421

et que les astres sont au ciel, non comme d' autre nature qu' iceluy, mais bien de semblable : n' ayant autre différence envers le ciel, sinon d' autant qu' ils sont illuminez d' une propre splendeur et lumière, et que tout le reste du firmament est parfaitement diaphane. Mais on ne sçauroit

deffendre avec quelque ombre de
raison ceste metaphore, que d' avancer
qu' un poëte se pouvant servir de toutes
sortes d' opinions. Du-Bartas a suivy en
cela, les discours de quelques rabins, qui
ont escrit que les astres que nous voyons
aux cieux, ne sont autres choses que
grands pertuis ou fenestrages ainsi ronds,
desquels leurs globes en demeurent percez
comme un crible, et que le feu que
nous imaginons en ces astres, est celuy
du ciel empyree, qui estant tout flambant
et lumineux comme son nom le
porte, se fait voir ainsi aux humains parmy
ces rondes ouvertures qui sont aux
cieux. Mais on respondroit là dessus, à
ceux qui produiroient une si foible deffence,
qu' il est bien vray que le poëte se
doit prevaloir de toutes sortes d' opinions :
mais que c' est aussi la raison qu' il

p422

faut distinguer cela. Car en un poëme, et
mesmes en plusieurs qui respondront en
un mesme subject, comme sont les vingt
quatre livres de l' iliade, les douze de l' eneïde,
et les sept journees de la sepmaine
susdite : il n' y doit point avoir des vers,
dont les uns chantent à la supreme louange
d' une religion, et les autres à la gloire
d' une autre : que les uns affirment la bonté
d' une opinion ; et que les autres, sans
occasion en avancent une qui destruisse
l' autorité de l' autre. Or c' est en ce point
que Du-Bartas s' est manqué : car il se contredit
en ce mesme jour sur le subject de
ce *moucheté* veu qu' il tient que les cieux
et les astres sont d' une mesme substance,
comme il le chante en ces vers suivans,
*mais si l' esprit humain par conjecture peut
atteindre à ce grand corps etc.*

p431

ce terme de *à nage* , n' est pas bien dit :
car on dit bien en bon langage, *il peut
passer un grand fleuve en nageant*, mais en
l' autre facon, il faut dire, *il passe ou il franchit*

le Rhosne à la nage. Il treverse la Seine à la nage. car il est raison qu' en ce sens cest à demonstratif soit acompagné de l' article *la* . Or comme il est vray que Du Bartas a faict des vers des plus beaux du monde, cest la verité aussi, qu' il s' est bien souvent trompé à metaphoriser par trop son langage, et à mettre sur le papier poétique des mots nouveaux, qu' il inventoit avec beaucoup de soing et d' affection, croyant qu' outre ce qu' il pensoit de s' en servir

p432

bien, ils seroient avouëz et introduicts : il inventa ceux-cy entre autres, *sou-soufflant, bou-boufant, flot-flotant, dedaler* : mais ny les poètes plus estimez, ny aucun des autres bons escrivains n' en ont jamais usé. Ces autres aussi qui sont doubles de nom et deffaict, n' ont point esté frequentez, comme ceux-cy, *chasse-nuict, chasse-jour, chasse-ombre, porte-jour, porte-flambeaux, guide-bal, porte-fleurs, aime-ris, aime-pleurs, blesse-coeur, serpens-pieds, terre-nez, cuisse-né, eschelle-ciel, porte-foudre* . Et plusieurs autres qui suivant la mode grecque ont esté introduicts de Ronsard et de ce poëte : mais il faut laisser aux grecs une telle facon de langage, bien qu' ils en fassent gloire : car elle n' est aucunement propre à nostre langue françoise, par ce que ces mots ont trop de fard et d' artifice. Aussi jamais ils n' ont esté receus du peuple ny pratiquez aux sermons des excellens predicateurs, ny moins aux plaidoyez et harangues des celebres advocats de la cour. à ceste occasion il ne s' en faut point servir, non plus que des autres qui sont commencez par deux syllabes semblables : ains il se faut tousjours tenir en l' usage des vrais mots

p433

françois lesquels on connoit estre tels, quand on voit qu' ils sont ordinairement pratiquez par messieurs du parlement, et par les plus qualifiez du peuple, comme aussi des plus estimez poëtes de ce siecle, et

des courtisans que l' on connoit estre accompagnez
de l' amour des bonnes lettres.

Ainsi puis que nostre langue est assez
riche et copieuse de bons mots à l' endroit
de ceux qui la connoissent bien, et
qu' il ne peut arriver que tres-rarement
que l' on ait faute de quelque mot pour
exprimer une conception, il faut estre
retenu extremement d' en vouloir inventer.
Et sur tout il n' est point raisonnable
d' en affecter de nouveaux comme a fait
Du-Bartas, ny moins de croire l' opinion
d' un certain courtisan limosin, qui pour
soustener la cause de ces inventions, disoit
ces jours passez, qu' on devoit ordinairement
inventer des mots pour enrichir le langage,
et que cela estoit permis
à la cour. Mais où est-ce que ce courtisan
treuve la raison, ou l' autorité qui
luy fait dire que cela est permis à la cour ?
Veu que l' on n' a jamais dressé aucun
edict ou privilege qui traicte de cest affaire

p434

en aucune sorte, et que d' ailleurs suivant
le droit une telle chose pourroit estre
permise en plusieurs autres parts aussi
bien qu' à la cour. Mais quoy ? Les opinions
de ce limosin sont aussi mal à propos,
que de proposer qu' il seroit bon de
porter deux chapeaux sur la teste, et des
esperons à pied pour aller plus viste, et de
faire le furieux en son logis, afin de se faire
mieux craindre, et d' acquerir le bruit
d' un homme qui est bien respecté chez
soy.

Or suivant le subject de ces inventemens
de mots, je m' employeray à propos
en ceste digression, sur la consideration
que Du-Bartas a tellement chery
ces mots fourrez ou doublez qu' au premier
jour de la sepmaine susdicte, il en
dresse tout un vers ainsi, *chasse-ennuy,*
chasse-duel, chasse-nuict, chasse-craincte . Ce
qui est errer doublement : car le vers en est
ennuyeux, puis qu' outre que les mots ne
sont pas naturels, ny recevables, ils y
sont commencez d' une mesme façon, ce
qui fait qu' il y a de l' ennuy en les lisant.
Ainsi sur la remarque de ce vers de Du-Bartas,
je diray que touchant les vers qui

sont tous composez d' epithetes, il en faut user le plus rarement du monde : car si l' on voyoit en un poëme plusieurs vers bastis ainsi l' esprit du lecteur en seroit importuné, parce que tant d' epithetes ensemble, ne semblent estre que des redictes hors de raison. Ronsard nous le montre bien aussi en son abregé de l' art poëtique, escrivant que nous devons fuir en nostre langue la maniere de composer des italiens, qui mettent par fois quatre ou cinq epithetes les uns apres les autres en un mesme vers, comme, *alma, bella, angelica, et fortunata dona* . Toutefois luy mesme au premier vers du Xxiii sonnet du second livre des amours dit ainsi, *belle, gentile, honneste, humble et douce Marie* . Mais il est vray qu' il s' en excuse en ceste sorte apres le propos qui suit le vers italien : tu vois que tels epithetes sont plus pour empouler un vers que pour besoin qu' il en soit, bref : tu te contenteras d' un epithete, ou pour le plus de deux, si ce n' est quelquefois par gaillardise en mettant cinq ou six : mais si tu m' en crois cela t' aviendra le plus rarement que tu pourras.

Mais pour la deffence de ces nouveutez susdites, cela ne sert en rien d' alleguer que les poëtes ont permission d' inventer des mots, car encore que cela leur fust permis le plus legitimement du monde, il ne leur seroit jamais raisonnable d' innover des termes au prejudice du langage et de la raison : car c' est une reigle sacree et inviolable, qu' il se faut tousjours tenir à ce qui est du devoir pour la perfection et la nature de la langue, et pour ce qui regarde la verité du subject dequoy l' on parle. Ceste vaine curiosité de vouloir inventer des mots, à fait que Du-Bartas s' est fourvoyé du droit chemin au commencement de sa premiere

semaine, lors que parlant du tres-haut mystere que nous croyons en l' essence divine sur le subject de la trinité, et laissant ce terme ordinaire de, *trinité*, qui dès le premier siecle de l' eglise a esté enseigné du saint esprit aux saints docteurs il inventa celuy de *triple-une*, lequel contrevient au vray sens de ce que la verité nous apprend à croire des trois personnes de l' ineffable trinité : car ce terme de *triple-une*, signifie un suppost dans lequel

p437

trois choses differentes sont meslees. Sur lesquels passages tous les peres scolastiques conformes à l' eglise nous enseignent non moins saintement que proprement en ces paroles, que, *hoc nomen triplex, etc.* c' est pourquoy ce poëte se devoit contenter que son vers porta parfaitement ces mots, *faisant de trois ensemble une essence trine*. Parce que ce terme de *trine* porte la mesme signification que celuy de trinité. Aussi le maistre des sentences specifie tres-doctement ceste divine leçon en son premier livre des sentences au cinquieme chapitre, distinction vingtquatrieme, ainsi, *quae in trinitate non est diversitas, etc.* et au mesme livre au chapitre douzieme en la dixneuvieme distinction cecy encore, *praeterea cum deus dicatur trinus : etc.*

p438

aussi le reverend pere Richeome nommant Du-Bartas le poëte de ceux de la religion pretenduë reformee, dit en ses discours de l' idolatrie huguenote, que ce poëte en usant de ce terme *triple-une*, a erré plus par ignorance que par malice : bien que plusieurs disciples de Calvin et de Bese ayent eu maintes estranges et perverses opinions contre ce que l' eglise a creu de tout temps en ce tres-saint mystere de la trinité.

Ce poète montre bien aussi par les vers qui precedent celuy où il a erré sur ce passage, que sa creance estoit catholique en cela : car il s' y contredit à l' erreur qui se treuve en ce triple-une. Et d' autant qu' outre le merite du subject ces vers sont beaux, j' ay estimé que c' estoit une chose raisonnable de les faire voir icy,
avant qu' Eure soufflast, que l' onde eust des poissons, etc.

p469

c' est ainsi donc qu' en lisant les oeuvres de ces poètes si renommez, il faut estre avisé de ne les suivre pas en ce qu' ils ont erré contre la bonté du langage : mais bien d' imiter curieusement tant de beaux traicts que l' on y admire. Mais pour se maintenir en la perfection qui est requise à nostre langue, il ne faut point s' alambiquer le cerveau en ceste desreiglee ambition de vouloir inventer des mots : car puis que le poète escrit pour delecter ceux qui liront ses ouvrages, comment sçauroit il arriver à cela, s' il y mesle à foison de mots inventez de son creu, veu que ce qui est ainsi fraischement mis au jour comme chose non ouye, apporte ordinairement de l' obscurité avec soy, et que l' obscurité traine tousjours l' ennuy quant et elle. Outre qu' il avient si rarement que les mots inventez soient propres et bien convenans au langage, et par consequens receux et autorisez du peuple. à ceste occasion le poète ne doit point s' entremettre d' inventer des mots, sinon lors qu' il traicte d' un subject, où pour l' explication d' iceluy, il ne treuve point que sa langue ait des paroles qui conviennent aucunement à l' esclaircissement de son dessein : car alors il peut avoir recours à l' invention, où bien à l' emprunt

p470

de quelques langues estrangeres,
qu' il verra estre copieuses des termes qu' il

ne treuve point en la sienne, et lesquels
il habillera dextrement à la mode de son
païs. Bonaventure Du Perier pratiqua
cela bien à propos : car descrivant un traicté
des vendanges, et voyant que la langue
françoise n' abondoit pas en termes
qui fussent capables de dire tout ce qui
estoit requis là dessus, il eut recours aux
estrangers, et emprunta plusieurs mots
provençaux pour specifier et enrichir
les subjects de son poëme, dans lequel il
les introduisit comme naturels françois.
Or en cas semblable on peut recourir à
l' invention et à l' emprunt des estrangers,
et non pour autre occasion. Mais
d' inventer des mots, là où nous en avons
des-ja de mesme force et nature, c' est
vouloir estre réputé sçavant pour escrire
obscurément et en confusion, et pour
courir apres l' ombre, au lieu de s' arrester
à la verité qui est des-ja treuvee et approuvee.
Il y a quelque temps que je vis
un certain versificateur qui ne s' imaginoit
autre gloire que de fondre son esprit
à l' invention des mots : il m' en montra

p471

une fois plus de trois cents, où parmy
tant de nouveautez sauvages, je remarqueray
les neuf qui suivent icy que je
luy condamnay au billon avec tout le reste,
il avoit inventé, *coeuret*, pour dire petit
coeur, *cailloter*, pour dire d' avoir donné
quelques coups de pierre. *fustuer*, pour
avoir donné des coups de lance, ou de
baston. *luné*, pour estre esclairé de la lune.
astrellet, pour petit astre. *philoner*, pour
faire l' amour. *monder*, pour voyager par le
monde. *oceaner*, pour voyager sur l' ocean.
jourer, pour illuminer et donner
le jour. L' erreur de ce bel inventeur avoit
prins source en l' opinion qu' expose Ronsard
en son abregé de l' art poëtique, où
il conseille si chaudement et à la haste, les
poëtes d' inventer des mots : disant que
sur ce nom d' eau et de feu, et d' autres
semblables on peut former ces verbes *eauver*,
fouër, etc. comme aussi le verbe qu' il a
mis de son creu en l' ode dixieme du cinquieme
livre, en ces vers, *dont la main*
industriouse amoit d' amours et de pleurs . Au

lieu de dire *animoit*, puis que ce verbe est en usage, et approuvé de tout le monde. Aussi les opinions qu' il avoit en ce subject

p472

n' ont point esté de bon aloy : et les doctes, ny les vulgaires n' ont point voulu recevoir un tel bigarrement de langage, non plus qu' une autre opinion qu' il enchasse en la preface de la franciade, où il avertit le poëte, *de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage vualon et picard, lequel (il dit) nous reste l' exemple naïf de la langue françoise, j' entend de celle qui eut cours apres que la latine n' eut plus d' usage en nostre Gaule, et choisir les mots les plus preignans et significatifs, non seulement dudit langage, mais de toutes les provinces de France, pour servir à la poésie, lors que tu en auras besoing* . Il n' y a qu' un mot en toutes ces paroles de Ronsard qui soit digne d' estre receu, et c' est le dernier, *lors que tu en auras besoing* . Toutefois il se pourroit bien trouver quelques uns, qui, suivant l' avis de ce poëte, et le privilege que la licence donne à ceux qui veulent faire mal, interpretans à leur fantaisie ce dernier mot susdit, se voudroient servir de tous ces estranges vocables du vieux langage françois, et ainsi en s' accomodans de la pretenduë raison de ce *besoing* ils escriroient,

p473

biau et biauté, au lieu de beau et de beauté. amors, dolors et doulours, au lieu d' amours et de douleurs. Alozé pour loué, manandie, au lieu de richesse. Hom, au lieu d' homme. Com, au lieu de comme. Diex, au lieu de dieu. Falt et valt, au lieu de faut et vaut. Ester, au lieu d' estre. Eaue, au lieu d' eau. Leu, pour lieu. Liquent, au lieu de celuy. Tiex, pour tel. Envious, au lieu d' envieux. Fox, au lieu de fou. Yels et cuer, au lieu d' yeux et coeur. Vieut au lieu de veut. Menteor et honor, au lieu de menteur et honneur. avers au lieu d' avare. Hore et demore, au lieu d' heure et demeure. Solaux au lieu de soleil, et

infinis autres : ce qui seroit errer extremement
de remettre en usage ces mots
surannez qui par droit de nature et de
raison, ont ceddé la possession du langage
du royaume à ceux qui sont maintenant
en pratique et connoissance universelle
du peuple, et qui depuis plus de
deux cents ans en ça, ont tousjours fleurit
de bien en mieux jusques à la perfection
en laquelle ils sont à present. Aussi
de redonner les champs à ces vieilles diction,
bien que non pas à tout coup, si
est-ce toutefois, que cela ne pourroit aucunement
bien convenir à l' elegancé où

p474

langage est fleurissant aujourd' huy, et de
se travailler ainsi, ce seroit faillir aussi
lourdement que celuy qui au lieu de se
couvrir de beaux et bons habits qu' il auroit
abondamment, se vestiroit de vestemens
vieux, rompus, mal faits et de fort
grossiere estoppe. C' est pourquoy je diray
que si l' on se vouloit servir encore de
ces termes si antiques, on feroit des vers
qui bien souvent n' auroient guere moins
de rudesse et d' estrangeté que ceux-cy
qui sont de l' invention de Huon de Villeneuve
auther des romans de Guiot
de Nantueil, d' Aïe d' Avignon et de Renaud
de Montauban, et lequel vivoit en
l' annee unze cents : or ces vers sont de
ces romans ainsi,
autre si com oisel s' enfuit devant faucon. Etc.

p475

ces vers ont plus de ressemblance au
parler des savoyards, que non pas à
celuy dont la France est aujourd' huy glorieuse.
Doncques on peut juger clairement
que d' introduire en jeu tant de
mauvais mots qui sont si frequens chez
les anciens poëtes françois, et outre cela,
suivant le conseil de Ronsard s' accommoder
du langage des vuallons, ce seroit
retourner à l' enfance et confusion où la
langue françoise estoit beguayante et

embrouillee y a cinq cens ans, et cela seroit
directement estimer plus la foiblesse
que la force et la dexterité, la maladie
que la santé, et l' ignorance de la puerilité
que la raison et le jugement d' un homme

p476

qui est au plus beau de son age. Et
qui feroit ainsi en la poësie, donneroit
bien un subject de glorifiement aux flamans
et aux liegeois, qui disent que les
anciens rois de France envoyoient demeurer
en leur país leurs enfans en jeunesse,
afin qu' ils y apprinsent bien le langage
françois. J' estime aussi que l' opinion
de Peletier ne doit pas estre rejectee
avec moins de refutation que celles de
Ronsard : car il dit, *que de son conseil
le poëte peut apporter des mots picards, normans et
autres qui sont sous la couronne : et que tout est
françois, puis qu' ils sont du país du roy* . Ce
qui est une raison tres-impertinente : car
suivant son dire, si une partie de l' Itallie
estoit à present au roy, comme elle estoit
au temps du roy François Premier, il seroit
bon d' employer le langage italien avec
le françois, l' itallianisant ainsi pour l' enrichir,
et que par ceste raison, on pourroit se servir
indifferement de tous les verbes que
practiquent les gascons, les provençaux
et les bas bretons, puis que ces nations
sont subjectes au roy. Ledit Peletier dit
aussi, qu' il seroit content que les françois
usassent de ce verbe *estruguer* qui signifie

p477

ce que les latins disent *gratulare* pour
lequel il dit, que nous n' avons point de
mots suffisans. Mais je treuve qu' il n' est
pas ainsi : car je voy que l' on dit à Paris
saluër l' espousee qui signifie *estruga la
novio* comme on dit en Avignon, et autres
villes de Provence. Ainsi puis que pour
cest effaict, nous avons un dire en usage,
qui signifie tout ce que nous y souhaitons,
il n' est aucunement raisonnable
d' en chercher ailleurs un autre. C' est

pourquoy ces opinions de Ronsard et de Peletier ne doivent point estre suivies : car le poëte doit observer religieusement, d' escrire bon françois, suivant les vocables qui sont pratiquez chez le peuple qui parle le mieux, et principalement il doit rechercher d' admirer, et de suivre la perfection de nos dialectes, aux plaidoyez et harangues celebres qui sont faictes par les plus fameux advocats de la cour, où d' un temps à l' autre la bonté du langage a esté de mieux en mieux cathégoriquement observee. Que si le poëte doit inventer, il le doit faire pour le respect que j' ay dit cy dessus, lors qu' il ne treuve point que la langue françoise ait

p478

des mots pour exprimer les subjects qu' il aura en main. C' est ainsi aussi que par la mesme raison, il ne sera que bien seant au poëte d' user en ses poëmes des propres termes de l' art, ou de la science qu' il luy aviendra de toucher : surquoy, lors qu' il escrira sur quelque passage de l' alchimie, et qu' il usera de ces termes, *coagule, ignition, volatil, adustion, concotion, lotion, assanson, dessanson, rubifié, albifié, stridur, maleable, resoudre, terreffié, elixir, etc.* et ainsi des autres sciences ou disciplines suivant les termes dont elles sont pratiquees, il ne fera que fort proprement, car faisant ainsi, bien que ce soit avec des paroles esloignees de la connoissance populaire, toutefois ce ne sera point par le mouvement de quelque ambition qui le pourroit inciter à l' invention des mots, veu que ce sont les vrais et communs termes de l' art, et que d' en user ainsi il procedera suivant la mesme raison, et non pour aucune vanité, comme ceux qui se veulent rendre inventeurs de nouveaux termes, en esperance d' aquerir le renom de grands maistres, et d' enrichir la beauté du langage : car au contraire ils se montrent abusez en

p479

toute chose, puis que par ce moyen, ils embroüillent et enlaidissent leur langue, et la rendent sans amour à l' endroit de leur nation et des estrangers. Mais sur le subject que je vien de dire, Du-Bartas a tres-bien usé de ces termes arabes en l' astrolabe en ces vers qui sont aux colonnes de la seconde sepmaine, *puis il prend l' astrolabe, où la sphere est reduite en forme toute plate : etc.* car c' est en ces occasions que l' on peut introduire les mots estrangers, lors que le subject le requiert, et que l' on n' en a point de son creu, pour nommer suffisamment les particularitez de ce que l' on escrit, et principalement cela est bien lors que les paroles appartiennent directement à la science qui est discouruë. Mais dautant que sans y penser, on fourre par fois de nouveaux mots en un discours, sans aucun dessein d' y vouloir paroistre innovateur, il est requis d' estre avisé de ne s' y glisser point, et sur tout en grecanisant,

p480

ou latinisant : car en ces deux effaits, l' obstentation y paroît ordinairement, bien que la pensee de l' autheur en ait esté fort esloignee. C' est pourquoy il faut estre fort avare de semer des termes estrangers nostre langage : car de faire autrement on enlaidit sa beauté, et c' est luy faire tort, et luy rendre empeschee et raboteuse la fluidité de son eloquence. J' ay leu aux oeuvres de certains personnages assez estimez de ce siecle, quelques mots nouveaux qui ne sont point convenables pour estre receux au nombre de ceux, par lesquels la langue françoise est riche. Or un de ces mots est cestui-cy, *homme credité*, pour dire, *homme de credit* . Et un autre, *astres nuez*, pour dire *nuagez, couvers, obscurcis, ou troubles* . Les autres qui sont deux sont ceux-cy, *se chesmer, et le sol* : desquels le premier signifie se fascher, s' atrister et se fondre et consommer d' ennuy, lequel verbe est pris de l' italien qui dit *schemo* pour amoindrit, ou gaste quelque chose comme aussi *scemare* pour diminuër. Et l' autre, qui signifie la terre, est battu à la forge latine : car la terre, ou le

lieu solide sur quoy l' on marche est par

p481

fois nommé des latins, *solum*, comme aussi les espagnols et les provençaux appellent ces mesmes choses, les uns, *el suelo*, et les autres, (...), soit qu' un chascun ait ce mot de son fonds, ou qu' il l' ait prins d' un autre. Mais puis que nous avons des mots tres-elegans, copieux et communs pour exprimer toutes ces matieres, à quoy nous revient d' emprunter les estrangiers, et de s' endebter ainsi sans nécessité ? Puis que nous sommes si riches pour embellir et entretenir nostre faconde de tout ce qu' elle a besoin ? Quelques uns ont voulu introduire une façon nouvelle de parler ainsi, *jouyr, ceste maison, jouyr ses desirs, jouyr ces delices* au lieu que suivant le bon stile du langage on y met l' averbe prepositif *de, ou des* car on dit ordinairement, *jouyr de ceste maison. Jouyr de ses desirs, jouyr de ces delices. Jouyr de ses biens, jouyr des felicitez mondaines.* et c' est en ceste maniere qu' il faut dire tousjours, puis qu' elle nous est propre et du tout elegante, et non point se servir de l' autre qui nous est estrangere, et qui appartient justement aux latins et aux italiens : entre lesquels elle est en usage, puis qu' ils treuvent

p482

bon de s' en servir ainsi. Or en suite de cecy je diray que pour escrire en vray langage françois, il faut que le poëte mette bien ses termes en rang, fuyant en cela ceste façon des latins qui posent, entremeslent, esloignent et interposent librement les verbes, les substantifs et les adjectifs, comme on peut voir en la dixieme eglogue de Virgile au premier vers ainsi, (...).
Je remarqueray encore icy en ce subject, le premier vers de l' epitaphe de Manfrede qui fut vaincu en bataille par

le Comte De Provence Charles D' Anjou
frere du Roy Saint Loys, (...).
Car à l' expliquer en la mesme façon
qu' il est en latin, il faudroit dire ainsi, *icy
gist de Charles Manfrede les armes qui tomba
sous* . Au lieu que la langue françoise l' explique
ainsi en sa façon, *icy gist Manfrede
qui tomba sous les armes de Charles* . Les italiens
suivent un peu en leurs proses ceste
phrase latinesque aussi bien qu' en la ressemblance
des mots : mais en leurs poésies
ils s' approchent fort de nostre elocution,
bien qu' ils finissent quelque-fois
leurs vers à la mode des latins, comme
on voit que Petrarque a escrit ainsi en un
sonnet des amours de Laure,
ai bella liberta come tu m' hai etc.

la fin de ces deux premiers vers est du
tout barbare pour estre employee en la
poésie françoise, à ceste occasion il se
faut bien distraire d' escrire ainsi à bastons
rompus. Et tout de mesme il ne faut point
escrire souvent en ceste façon d' anaphores
renversees, *astre beauté du ciel, ciel des
astres plus beaux, honneur de l' univers, univers
de l' honneur, belle fleur de beauté, beauté des
belles fleurs, esprit remply d' honneur, honneur des
beaux esprits* : car d' en user plus haut de
trois ou quatre fois en dix ou douze mille
vers, c' est une chose mal à propos, et
qui traine avec soy plus de fard et de superfluité
que de raison et de vive eloquence.
Mais outre ce qu' il en faut user
fort rarement, il est requis d' estre bien
accort à n' en introduire quelques uns où
l' on puisse remarquer aucune impropriété
ou mauvaise grace : car on treuve que
plusieurs ont failly de la sorte. Lequel
defaut et laideur fut honnestement remontré
par un prince à un poëte qui en
usoit bien souvent, car le voyant un jour
dans le jeu de paume du Louvre, il luy
dit en riant, et le nommant : *voicy le jeu
de paume des rois et le roy des jeux de paume* .

Or en expliquant ce vers à l' exemple de tous les autres qui peuvent aller de ce train : il est bien vray que ce jeu de paume pour estre dans le chasteau royal appartient proprement aux roys ; mais de dire qu' il soit le roy des jeux de paume, ce n' est pas à propos ; car il n' y a point de monarchie entre les jeux de paume. L' Aretin a souvent escrit de la sorte, comme aussi Lipse en l' imitant en a voulu accompagner la beauté de son latin : mais il n' a pas mieux fait pour cela. Et de nostre temps quelques poètes françois qui ne pouvoient pas arriver à suivre la naïve elegance de Des-Portes et les admirables conceptions et rencontres de Monsieur Berthaud, eurent recours à s' escrimer a tout coup en ce retroussement et frisure de langage, s' armans aussi de pointes, babillardes, et se glissans aux bricoles et rencontres contrebatuës et superfluës de mots et de raisons, comme celles-cy, *ces amours ne sont que mes escrits et mes escrits ne sont que ces amours mesmes. Ils sont les guides de l' honneur, l' honneur leur sert de guide. Il donne des feux à vos amours et des amours à vos feux. Il a moins d' amour que d' esperance et plus d' esperance*

que d' amour. Ils ont moins de chaleur que de lumiere et plus de lumiere que de chaleur. voicy des feux pour des larmes, et des larmes pour des feux pleins de larmes et de feux. ainsi lors que ces escrivains faisoient de la sorte, ils cuidoient se rendre admirables à tout le monde : mais quoy ? Telles formes d' escrire, pour estre du tout fausses, importunes, et toutes enflées d' arrogance, ont esté bien tost delaissees et mesprisees comme tres-inutiles, langardes et mal propres qu' elles estoient. Il faut estre soigneux aussi de continuer de parler en un poëme, en la façon que l' on aura commencé de traicter à la personne, ou au subject, à qui l' on s' adresse : laquelle façon consiste en ces deux pronoms, *tu, ou toy, et vous* . Comme aussi lors que l' on parle en qualité de la premiere

personne, en ces deux autres pronoms, *moy, et nous*. L' auteur du romant de la rose s' est manqué par fois à n' observer point ceste reigle, et mesmes comme j' ay montré au precedent chapitre en ces vers que j' en ay alleguez.
ainsi donc tu exploicteras,
quand aux portiers venu seras :

p487

mais quand courroucez les verrez,
ja de ce ne les requerrez.
au second et au troisieme de ces vers, manquent deux pronoms : car il est requis de dire, *quand tu seras venu aux portiers. et quand vous les verrez courroucez.* et pour le regard de ce que j' ay dit cy devant, il parle aux deux premiers de ces vers, comme à une seule personne, et aux deux autres comme s' il parloit à plusieurs. Ronsard a fait aussi ceste faute en la quatrieme de ses elegies, lors qu' il parle ainsi à Genevre,
madame croyez-moy ce n' est pas la raison etc. il n' est point raisonnable d' escrire ainsi, car outre que le langage n' y est pas de valeur, le sens y est trop precipité d' estre ainsi varié sans aucun subject qui fasse connoistre que ce changement est en bonne forme. Que s' il faut user de ceste

p488

varieté dans un poëme, c' est lors qu' apres avoir finit un propos on d' escrit la venuë ou l' idee de quelques uns ausquels on continuë de faire son discours ; ou bien qu' au contraire il ne soit demeuré qu' une personne de celles à qui l' on parloit premierement : et c' est ainsi qu' ayant montré que l' on ne discourt plus qu' avec une, la façon de laquelle on parloit doit estre changee en ces pronoms *tu*, ou *vous*, au gré du poëte.

CHAPITRE 16

de la raison qui doit reluire en toute poésie, et des traits qui sont remarquez aux oeuvres de plusieurs excellents poètes sur la privation de ceste partie.

le mesme rang d' excellence
et de vertu que le soleil tient
au monde, et l' ame au corps,
la raison se l' attribuë en toutes
les actions des hommes, et
mesmes en la poésie où la raison est si
estroitement necessaire, que sans icelle

p489

toutes les autres qualitez ou parties qui
la doivent embellir, et desquelles j' ay
parlé aux sept chapitres precedens, seroient
tousjours assez vuides de bonté, à
pouvoir faire paroistre du tout excellent
et agreable un poëme où elles seroient
esclatantes. Aussi voit-on qu' une poésie
en qui la raison abondera par tout, sera
tousjours estimee et favorablement receuë,
bien que toutes les perfections des
autres six parties que j' ay dictes ne s' y
treuvassent pas. Comme au contraire,
dés que l' on voit qu' un poëme est formé
en quelque subject qui n' a point l' ornement
de la raison, on le rejete, et en le
mesprisant on dit, qu' il n' y a ny rime, ny
raison. Toutefois il se treuvera quelques
uns qui s' imagineront quelque raison à
m' opposer qu' il est permis aux poètes de
dire tout, et que bien que les discours
d' un poëme soient en quelque façon contraires
à la raison : que neantmoins ils sont
recevables, parce que le poëte se peut
servir de toutes sortes d' opinions pour
embellir son subject. Mais je respondray
là dessus, que c' est une chose bien vraye,
que les poètes ont permission de dire

p490

tout : mais qu' il est vray aussi, qu' en ce
terme de tout, on doit entendre toute
chose honneste et raisonnable : car c' est
justement aux bouffons et aux foux qu' il
est vulgairement permis de parler de toutes

choses au travers des champs, soit que
la raison en demeure offencée ou non :
c' est pourquoy c' est une chose tres-manifeste
que celui qui parle sans observer
le sens de la raison, acquiert la reputation
d' un homme qui manque de jugement,
soit par erreur, où par quelque passion
qui luy trouble l' esprit. à ceste occasion
pour n' estre réputé ny fou, ny bouffon,
ny d' estre blasmé pour avoir offencé le
respect que l' on doit au devoir, les poètes
sont obligez d' escrire suivant ce que
la raison veut estre reconnuë et reveree
parmy les oeuvres de ceux qui par icelles
osent raisonnablement aspirer à l' acquisition
de la gloire. Aussi c' est une maxime
inviolable, que toute mesure et raison
est necessaire aux escrits poëtiques
comme bien le sceut faire entendre Themistocles
gouverneur d' Athenes au poëte
Simonides qui le requeroit de quelque
chose injuste : luy disant, tu ne serois

p491

pas bon poëte si tu chantois contre les
reigles de la musique ; ny moy bon gouverneur
de ville, si je faisois aucune chose
contre les loix civiles. Il est vray, que
comme entre les effects vertueux ou
deffectueux des hommes, les uns sont
beaucoup plus grands que les autres, et
que les uns meritent une grande louange
suivant leur bonté, et les autres un
peu de chastiment, selon le peu de leur
imperfection : tout de mesmes on voit
des choses des-raisonnables en quelques
poësies, qui ne sont qu' un peu rejectables,
et qui mesme peuvent estre supportables
au respect, et comparaison de
quelques autres, qui pour estre du tout
opposees à ce qui est deub à la raison,
sont extremement dignes de n' estre aucunement
avouées, ny suivies. Et comme
il est vray, que le bien et le mal sont
respendus en la fortune des hommes,
aussi ces deux sortes de deffauts se treuvent
diversement diffus parmy quelques
ouvrages des poëtes, comme je
montray cy apres. Toutefois avant
que d' entrer en la seance de ceste dernière
examination poëtique, je puis bien dire

à bon droit, que tous ceux qui ont escrit pour les choses mondaines ont failly en quelques façons sur le point de ceste raison : tant philosophes, historiens, orateurs, que poètes : les uns y manquant d' une sorte et les autres d' une autre, les uns bien peu et les autres beaucoup, les uns supportables en leurs fautes pour estre fort petites, et les autres fort blasmables en leurs erreurs à cause de la trop grande rigueur d' icelles. Mais toutefois le droict me convie à dire qu' en quelle façon que ce soit que les poètes aient failly contre la raison, ils ont ce bonheur que leurs fautes n' ont jamais causé des guerres ny des heresies : car mesmes lors qu' ils se sont abusez en escrivant mal à propos des choses saintes, et de la divinité, ils n' ont pas donné leurs poësies en qualité d' articles de foy : ains seulement en condition de maximes philosophiques, ou de raisons communes qui n' estoient mises au jour que pour le plaisir de leurs opinions ou affections, ou pour resjouyr le monde, et ensemble bien souvent pour celebrer le nom de quelque personnage. à ceste occasion les poètes

n' ont pas erré comme quelques autres esprits du monde, lesquels ont voulu forcer les humains à croire en leurs erreurs : car les fautes poëtiques consistent en partie pour avoir trop chanté la vanité de quelques vices, et pour avoir legerement proposé des choses contre la raison generale ; comme aussi pour avoir escrit en quelques passages contre les reigles où la juste grammaire de leur langage les obligeoit, et pour s' estre oublié en des subjects desquels ils en avoient une tres-claire connoissance. C' est ainsi que les poètes sont pardonnables en tout ce qu' ils peuvent avoir erré, puis qu' ils sont si heureux en leurs fautes, que pour la defence et autorité d' icelles, on n' a pas troublé le repos des peuples, ny la gloire de la religion que Dieu a donnée

aux hommes. Aussi c' est bien du tout
raisonnable d' adjoûter encore à ces lignes
ce période à l' honneur de la poësie,
que c' est une chose tres-certaine et manifeste
qu' elle n' a jamais servy de fondement
ny d' asyle aux confuses troupes
de tant de trop legers, curieux et ambitieux
cerveaux entre les chrestiens, qui

p494

s' estans voulu mesler de parler de ce que
nous devons croire des mysteres de l' eglise,
ont cruellement bany la raison de
leurs escrits, et se sont fourvoyez si loing
du bon chemin, choisissant le mensonge
pour la verité, et se precipitans à la
mort au lieu de monter à la vie. Et preferans
ainsi le langage et la doctrine du
monde à la parole de Dieu, et ne s' humillians
point aux pieds de la foy, et s' arrestans
à la chair et non à l' esprit, ils ont
remply d' erreurs leurs discours theologiques,
tels que l' on connoit composer
ce nombre les heresiarches et supposts
des simoniaques, nicolaïtes, ebionites,
ariens, macedoniens, pelagiens, montanistes,
cataphryges, sabelliens, novatiens,
nestoriens, antropomorphites, et d' autres
qui jusques à present ont à leur confusion
esmeu les orages, les tempestes et
les efforts de leurs vaines opinions contre
le seul vaisseau de salut, le sacré navire
de Saint Pierre. Mais d' autant que
ce n' est pas mon subject de reffuter icy
leurs erreurs, et que d' ailleurs ils sont assez
confondus par la voix de la verité, qui
ruinant leurs malices, s' est esclatee de la

p495

terre jusques au ciel en la plume, et aux
divines admonitions et sentences de tant
de doctes et saints personnages dont l' eglise
a tousjours esté fleurissante, je ne
m' arresteray pas à montrer de combien
et de quelles vanitez leurs ouvrages sont
remplis d' injustice : ains suivant ce que
mon entreprise m' apprend icy, je viendray

à traicter sur quelques passages où les poètes plus fameux ont manqué d'observer la raison.

Commençant donc à m' eslargir au dessein que je me suis proposé, je diray que ce n' est pas raison au poète de surnommer plusieurs fois en un mesme poëme, les choses par un mesme epithete. En quoy quelques uns ont treuvé à redire à Homere : car en la plus grande partie de l' iliade et de l' odyssee, lors qu' il luy avient de nommer les grecs, les navires, la mer, Menelas, et Jupiter, il leur donne presque tousjours ces adjectifs : chevelus, creux, noire, blond, amasse-nuë. Quand on qualifie si souvent une chose par un mesme epithete cela est importun : car les redictes qui sont en grand nombre sont manques de force et de raison à contenter

p496

l' attention des lecteurs : parce que l' esprit humain se delecte en la varieté des choses. Il est vray toute-fois, qu' en un poëme d' amour ces epithetes de beau et de belle ne sçauroient estre gueres donnez trop souvent à la chose aymee, parce que la beauté porte en soy-mesme la cause et le subject propre qui faict escrire ces poësies amoureuses. Ces epithetes aussi de valeureux, vaillant, courageux, hardy, brave et invincible, souvent reiterez en la personne de quelques uns des plus grands heros, vont proprement : puis que c' est en consideration de ces qualitez martiales que l' oeuvre heroïque a esté proposee par le poète. Homere est repris aussi par quelques uns, de ce que presques en toutes ses legations, il fait qu' elles sont dictes en la mesme façon que le prince ou autre qui envoie les avoit ordonnees à celuy auquel l' affaire du message estoit commis : mais pour moy, je treuve que la redite est louable en cest endroit : parce qu' on ne sçauroit proceder plus fidellement en un message, que de le dire en la mesme façon qu' il aura esté dit à celuy qui le doit faire. Ronsard a bien veu que

p497

c' estoit bien fait d' escrire ainsi : car il fait qu' au premier livre de sa franciade, Mercure parlant à Helenin frere d' Hector, luy conte son message aux mesmes termes que Jupiter luy avoit baillé en l' envoyant. Mais Homere s' abuse un peu, lors qu' il fait qu' Achille discourt tout au long à sa mere l' occasion pourquoy il n' alloit plus en la guerre, puis qu' auparavant il l' avoit assez escrit au large en autre part. Ce poëte semble aussi faire trop bon marché du sang et de la gloire des dieux, quand il represente que Diomedes blesse avec tant de mespris Mars et Venus : quand il fait que pour l' amour des grecs et des troyens, les dieux se partialisent, et entrent en guerre les uns contre les autres : quand il raconte que Diane est si mal menee de Junon : et quand il dit que les dieux se plaignent de leur destinee comme s' ils estoient mortels. Il est vray qu' en laissant la portee de la lettre, et s' entremettre d' expliquer en autre sens ces quatre subjects precedens : on peut dire, qu' Homere n' a point erré en cela, et que pour l' effect de Diomedes est moralement entendu

p498

l' homme sage et vertueux qui surmonte les traverses et les fureurs de la guerre, et les charmes de la volupté. Que pour les dieux qui se guerroyent, on doit entendre en autre sens les anges tutelaires des hommes, des villes et des provinces, lesquels deffendent ce que le tout-puissant leur a donné en garde. Que pour la fuite et la douleur de Diane est remarquee la clairté de la lune qui se treuve offusquee, et tachee de marques pallissantes par les orages, cometes, et autres impressions aériennes. Et sur le subject des dieux qui se lamentent de leur fortune, les bons anges qui regrettent la perte de ceux qu' ils avoient en garde, et qui sont esmeus de pitié quand ils voyent que les justes sont en affliction. Mais Homere a erré en ce qu' il introduit Helenin sur le plus aspre d' une bataille, pour aviser Hector de rentrer en

la ville, pour dire à leur mere d' aller prier,
et faire des voeux à la deesse Minerve.
Ce qui est du tout hors de propos : car le
general d' une armee a besoin d' estre en
campagne parmy ses troupes, lors qu' il
est question de combattre. Toutefois

p499

on pourroit soustenir la cause d' Homere,
et dire qu' un prince doit avoir plus
d' esperance en Dieu, que non pas aux
armes, ny à sa suffisance, et que Numa
Pompilius estoit de ceste intelligence,
lors qu' une fois estant aux ceremonies
d' un sacrifice, on luy vint dire que l' ennemy
estoit là : car il ne luy respondit que
ce mot : et je sacrifie. Mais ceste raison
est bonne en faveur de ce romain, puis
qu' il estoit de-ja en l' action du sacrifice
quand on luy portoit des nouvelles de la
guerre : mais elle ne sçauroit estre recevable
pour Hector, veu qu' il se treuvoir
pour lors en plaine campagne, pour ordonner
et conduire ses gens à la guerre,
et que mesme le combat estoit fort enflamé,
et qu' à ceste occasion il ne devoit
point abandonner son armee pour aller
apres une chose, qu' un autre pouvoit faire
aussi bien que luy, bien qu' en toutes
pars on doit tousjours fonder en la grace
divine son principal espoir et refuge, et
qu' ainsi parmy les allarmes le coeur doit
estre remply de ceste sainte intention :
mais ce n' est pas à propos qu' un general
sorte de la bataille, lors que sa presence et

p500

sa conduite y sont fort necessaires. Car
comme dit le sage, il y a un temps de rire,
et un autre de pleurer, et que toutes choses
doivent estre faictes suivant le temps
qui leur est deu. Mais outre cela, ce
poëte se trompe quelquefois, lors qu' il
fait que les gens-darmes se tiennent de si
longues harangues au milieu des vacarmes :
entre lesquelles celle de Glauce et
de Diomedes est la plus demesuree, en

suite dequoy il leur fait faire un eschange
de tout leur harnois. Il semble que ce
grand poëte s' abuse aussi, quand il ne fait
voir Hector courageux et tres-ardant à
la guerre, que lors qu' il y est poussé de
quelques dieux, et qu' il en est assuré
d' en sortir victorieux : mais il est excusable
en ce faict : car je croy qu' il dit expressement
cela, pour montrer que toute vaillance,
bonne fortune, et heureuse pensee
viennent de la faveur et assistance divine.
Mais d' autant que les loix de poësie
obligent les poëtes à escrire non tousjours
les seules choses veritables, mais
les vrais-semblables aussi, et jamais les impossibles,
et qui excedent tout ce que
l' on sçauroit imaginer. Homere a manqué

p501

en ce qu' il chante son Achille trop
vaillant : car apres l' avoir vestu des armes
que sa mere Thetis luy apporta, et
qu' il le fait r' entrer à la guerre, il le figure
si excessivement valeureux, et prompt
à courir, qu' il luy fait assommer les
troyens, comme gens qui du tout despoüillez
d' armes et de courage se laisseroient
assassiner sans faire aucune resistance.
Les autheurs des Amadis, des Rolands,
et de la delivrance de Hierusalem
ont esté plus moderez que cela : car lors
qu' ils ont representé quelque guerrier
d' extreme valeur, ils luy ont tousjours
opposé d' autres chevalliers qui avoient
le coeur de l' attendre et de l' attaquer.
Mais Homere fait exploicter avec tant
de facilité ces actes de guerre à son heros,
qu' un homme bien gaillard ne treuveroit
pas moins de fuitte et d' espouvante
envers des lapins, lors qu' il se travailleroit
à les prendre et tuer quand ils
seroient enfermez en une chambre. Il le
represente aussi trop impitoyable, en ce
qu' il luy fait tuer Licaon fils de Priam,
qui par des submissions et des prieres si
piteuses luy demandoit la vie. Il se trompe

p502

aussi quand il dit que les troyens pour
le fuir, se sauvans dans la riviere du Zante,
il en choisit douze des plus jeunes
qui nageoient, et qu' il les prend si aisement,
qu' à l' ouyr dire, jamais barbet, ny
chien d' Arthois, n' entra plus facilement
dans une riviere pour aller prendre les
canars qui ont esté rencontrés de l' harquebusade
du chasseur. Mais apres les
avoir fait prendre ainsi d' une façon si disproportionnée,
qu' en cela il rend esgal
Achille au dauphin qui chasse des poissons
au fond de la mer, il le peint si passionné
d' ire et de vengeance, qu' apres
avoir lié ces douze troyens, et les avoir
mis en seure garde, il veut retourner vers
eux pour les tuer. Ce n' est pas d' escrire
une valeur, mais bien une parfaite enragerie
et une fureur plus que tygresque.
Ce poëte s' abuse aussi de faire qu' Achille
sacrifie à l' ombre de Patrocle ces prisonniers
troyens ; car s' il a esté si cruel
de tuer ainsi des hommes à sang froid, il
devoit taire le recit d' un si grand vice en
racontant ses valeurs, et s' il est vray, qu' il
ne l' ait pas fait, il a eut tort d' escrire qu' Achille
ait esté si tourmenté de vindication,

p503

que par icelle il ait commis une inhumanité
si desreiglee et desnaturee. Une
bonne partie des indiens occidentaux
use bien encore en ce temps de semblable
rigueur envers leurs ennemis prins
en guerre, et voire ils les mangent : mais
leur ignorance rend un peu excusable
leur cruauté : car leur vie, et leurs moeurs
sont barbares et sauvages, aussi bien que
le peu de religion qu' ils ont. Mais cela
n' est pas ainsi à l' endroit d' Achille : puis
que de son temps en sa terre les loix, la
civilité, la galanterie du monde et la
crainte des dieux tenoient les hommes
dans les bornes du devoir et de la
modestie. Il le chante par trop cruel et
insatiable de fureur, lors qu' apres avoir
tué Hector, il en attache le corps au derrier
de son char, et le traine en derision
et vengeance à l' entour des murailles de
Troye et parmy le camp des grecs. Car

Hector n' avoit pas fait ainsi du corps de Patrocle, ny d' aucun autre des grecs tuez en guerre. Aussi la coustume de ce temps-là n' estoit pas de se venger si cruellement : car si cela eust esté, il eust raconté le mesme en quelque autre subject audit livre.

p504

Diodore sicilien et Tite-Live escrivent bien que les anciens gaulois estans en guerre, tranchoient la teste à leurs ennemis vaincus, et l' attachoient par les cheveux au poictral de leurs chevaux, mais ils ne le faisoient pas sous le des-resglements de quelque animosité comme Achille : mais bien pour montrer avec plus d' assurance et de gloire qu' ils estoient sortis victorieux du combat. Les mores de l' empire de Maroc et de Fez practiquent encore aujourd' huy ceste rigueur de guerre : mais c' est en la mesme intention que celle de ces gaulois. Ce poète se trompe aussi en la description de la grosseur des pierres qu' Hector et Diomedes jetterent : l' un contre la porte du rempart des grecs, et l' autre contre Enee ; car il dit que deux hommes de son temps ne les eussent pas souslevees : ce qu' il n' est aucunement raisonnable d' avouër, veu que depuis le temps du siege de Troye jusques à luy, il n' y a que cent ans, et qu' ainsi en l' espace d' un siecle seulement, il n' est pas possible que la force des hommes soit de tant amoindrie. Virgile ayant suivy Homere en la plus

p505

part de son eneïde, a voulu dire aussi que Turne jetta contre Enee une pierre de telle grosseur, qu' à peine, dit-il, douze hommes des plus forts de son temps l' eussent peu souslever. Imitant ainsi ce poète grec, suivant le temps dont Enee a precedé celuy d' Auguste sous le regne duquel ce romain fleurissoit il met douze hommes au lieu qu' Homere en propose deux seulement : sur quoy il s' approche

beaucoup d' avantage de la raison
que celuy qu' il imite : car veu que depuis
la derniere annee du siege de Troye jusques
à la premiere de l' empire d' Auguste
il y a onze cents quarante un an, il faudroit
qu' il eust proposé vingt-quatre
hommes à souslever ceste pierre, s' il eust
suivy pas à pas Homere en ce passage.
C' est pourquoy le romain a mieux dit
de la moitié que le grec en ceste consideration
de la force des hommes qui ont
vescu en divers siecles. Mais comme ce
prince des poëtes latins fait en ceste
imitation d' Homere, une faute qui est
supportable ; il en commet aussi une autre
en ce livre de l' eneïde, quand il dit que
tandis que la ville de Troye estoit embrasée

p506

par tout, et que les grecs victorieux
la saccageoient de toutes pars, il
chante qu' Enee parle si paisiblement et
de loisir avec Anchise son pere, et avec
Creusa sa femme, et qu' il le fait aller en
son palais par deux fois : car il n' est pas
vray semblable qu' en une si terrible desolation
et confusion de ville surprise et
perdue de la sorte, il eust tant de loisir, et
mesme une si constante resolution d' aller,
et de venir ainsi en sa maison, et d' autant
mesme qu' au saccage d' une ville les
logis des princes sont les premiers attaquez
et butinez. Il est vray qu' en cela,
Virgile a paraventure voulu s' accorder
à l' opinion de l' historien Dictis de Crete,
qui dit que c' est la verité qu' Enee et
Anthenor vendirent la ville aux ennemis.
Mais s' il avoit escrit ainsi à ceste occasion,
il auroit fait encore pis, veu qu' il
accuseroit de trahison celuy qui est le
subject de son poëme, et duquel il dit
que les princes romains sont descendus.
Toutefois ce passage est aucunement
digne d' estre avoué : car il escrit que
Venus assiste et secourt son fils Enee luy
servant de guide, et qu' à ceste consideration

p507

il faut croire, que ceux qui sont
en la protection de Dieu vont courageusement
aux peines et aux dangers des
perils plus extremes. Mais ce poëte se
trompe en une faute qui ne peut estre excusable :
car elle consiste au subject de
contradiction, quand il dit en ce livre,
qu' en la prinse de Troye, Heleine ayant
crainte de son mary Menelas s' estoit cachee
en un temple : et qu' en une autre
part du sixiesme livre de ce poëme, il fait
dire par Deiphebe que la nuict que ceste
ville fut prinse, ceste princesse avoit mis
une torche allumee sur le feste d' une
tour, pour assigner aux grecs l' heure qu' ils
devoient venir, cependant qu' elle menoit
la dance avec les dames de la ville. Mais
à mon avis la plus grande faute qui soit
dans Virgile, c' est la fable qu' il a inventee
contre Didon : car en cela, il n' a espargné
ny le temps ny la verité ny la raison.
Et en premier lieu, le vray de l' histoire
porte que Didon estoit cent ans auparavant
le siege de Troye, et que par consequent
Enee n' aborda jamais à Carthage
durant le reigné d' icelle. Et au second,
que ceste royne survesquit à son mary

p508

Sigee, et que demeurant en un veuvage
des plus saincts et religieux du monde,
elle ayma mieux se brusler sur le tombeau
de son mary, et se sacrifier ainsi à son
amour et à sa memoire, que non pas de se
marier avec un roy qui l' avoit demandee
en mariage, ny d' attendre que pour
son respect, ce roy qui avoit esté refusé,
ne vint à guerroyer son peuple, et ruiner
sa nouvelle ville, comme il l' en avoit menacee
à cause de ce refus. Mais au dernier lieu
de ce subject, ce poëte offence
un peu trop la raison, puis qu' il chante
que Didon viole si cruellement les voeux
de sa chasteté, et que la depeignant si passionnee
de l' amour d' Enee, il fait qu' elle
s' abandonne à luy comme une femme
impudique, et de peu de jugement. Virgile
devoit avoir plus de respect à l' honneur
d' une royne qui avoit esté si chaste
et vertueuse, et faisant ainsi, puis qu' il

est permis aux poètes d' inventer, il pouvoit dire avec la mesme raison, que du temps d' Enee la ville de Carthage estoit sous le regne de quelque autre royne, et que les amours s' en ensuivirent de la façon comme il les raconte en la fortune

p509

de Didon et ainsi, il n' eust point fait de tort à l' honneur que l' on doit rendre à la vertu, et n' eust point offensé personne, puis que la royne qu' il eust imaginee en son poëme, n' eust esté autre chose qu' un propos inventé à plaisir, et n' eust commis aussi aucune erreur à représenter les choses hors de leurs temps, puis que durant les jours d' Enee, il n' estoit pas impossible qu' une royne, ou fille de roy ne commandast le royaume et la ville de Carthage. Mais comme en ce subject Virgile à fait tort au nom d' une royne tres-vertueuse, on a veu depuis en divers temps, quelques escrivains qui ont grandement prophané la vertu, en l' attribuant et celebrant à l' honneur de certaines personnes en qui la vie d' une Alcine, d' un Licinus et d' un Neron estoit du tout apparante, et desbordee : et employans-ainsi leurs escrits, ils usoient fort injustement du thresor des muses, car ces couronnes si belles ne doivent estre cueillies sur les lauriers de Parnasse, qu' en la recommandation des esprits en qui la vertu à son sejour, et desquels la renommee est tres-aymable à l' endroit de toutes

p510

les ames vertueuses. à ceste occasion les poètes se doivent garentir d' escrire au terme de ces deux extremitez : dont l' une consiste d' attribuer les vices à des personnes vertueuses, et l' autre à donner les noms d' Alexandre, de Cesar, et de Clion à des gens qui meinent une vie du tout contraire à la gloire des vertus. Mais pour revenir au subject que j' avoy pris, il est tout apparant que Virgile

s' abuse, quand il represente au second livre de ladite eneïde, qu' une femme se mesle de prophetiser, et qu' il dit en autre part que les plus grandes deesses ignorent les choses futures.

Ovide a faict une faute semblable, car au sixiesme livre de ses metamorphoses parlant de la contention de Palas et d' Arachne, il represente la tapisserie de ceste ouvriere avec tant d' excellence et de beauté, que Pallas en eut tel ennuy et despit, que de regret, comme poussee d' envie, elle rompit cest ouvrage avec la navette de buys qu' elle avoit en main, et puis en donna trois ou quatre coups sur la teste de son ennemie. Ce poëte escrivant ainsi une fable, ne garde pas le respect

p511

que l' on doit aux dieux : car suyvant qu' on peut juger à ce qu' il en dict, Palas avoit esté moins parfaicte ouvriere qu' Arachne : ce qui est une opinion qui contrevient non seulement à la raison divine, mais aussi aux loix de la poësie : en laquelle ceste fille de Jupiter representant la divine sapience est reputeedeesse des arts et sciences, et par ceste raison, ce n' est pas à propos décrire que les humains l' ayent surpassee en ce qui est de sa propre vertu et domination. Les poëtes peuvent bien dire par hiperbole que Roland est plus valeureux que Mars, que Renaud a plus de courage qu' un Hercule, et que leurs espees Durandal et Flamberge sont plus terribles que les foudres de Jupiter, qu' ne telle princesse est plus belle que Venus et plus sçavante que Minerve : mais s' il avoient d' escrire une fable, où toutes les parties comparussent avec la splendeur et majesté de leurs forces, qui seroient espreuvees les unes contre les autres pour avoir la gloire de faire mieux, il ne seroit pas raisonnable de dire que les dieux fussent moindres que les hommes, ains

p512

il suffiroit pour une bonne poësie, de dire
que les couronnes de l' honneur seroient
esgalement desparties aux uns et aux autres,
puis que leurs valeurs auroient esté
representees avec des effaicts esgaux en
merites. C' est pourquoy ce poëte fait
suivant la raison, quand il conte le malheur
qui survint à ceste Arachne, puis
qu' elle avoit esté si outrecuidee de vouloir
se glorifier au desavantage des dieux,
comme de mesme le satyre Marsias fut justement
puny d' Apollon, puis qu' il estimoit
que sa fleute estoit un instrument plus
harmonieux et mieux sonné que la lyre
de ce dieu. Il a raison aussi d' escrire que
pour le mesme subject, le roy Midas en
eut les oreilles comme celles d' un asne ;
puis qu' il avoit deféré à ce satyre la gloire
d' avoir mieux chanté. La raison est aussi
en ce mesme sens en quelques autres
passages de ce livre : et entre autres
en la fable de Niobe princesse de Thebes :
car en s' orgueillissant par dessus toute
mesure, et se voulant faire adorer comme
deesse, elle s' estimoit plus noble et
plus heureuse que Latone, disant qu' elle
avoit plus de gloire en ces douze enfans,

p513

que la deesse n' en pouvoit avoir pour estre
mere d' Apollon et de Diane, et parmy
les erres de ces outrecuidances elle
empescha une fois les dames thebaines
de sacrifier à ceste deesse, leur disant
que c' estoit à elle à qui ces honneurs estoient
deubs. Ce qui fit que ces dieux
vengeans leur honneur et celui de leur
mere, tuerent un jour à coups de traicts
tous les fils et les filles de ceste miserable
princesse : laquelle apres avoir eut la veuë
de ces desastres, tourmentee d' une douleur
et d' une desolation excessive fut
transformee en rocher, où aussi tost qu' elle
fut changee ainsi, un vent l' entoura,
et l' enleva avec tant de violence, que de
Thebes elle fut portee en Lycie, et posee
au sommet d' une montaigne, où le marbre
de son corps rayé de gouttes d' eau,
jette encore de larmes aujourd'hui, filles
du dueil qu' elle porte de la mort de ses

enfants, et marque perpetuelle de son arrogance.
Mais Ovide parle contre la raison en
son douzieme livre desdites metamorphoses,
au combat d' Achilles et de Cigne
fils de Neptune qui estoit invulnerable :

p514

car il fait que cestui-cy a non plus
de mouvement et de resistance au combat,
que s' il estoit un arbre, ou un rocher.
Mais afin de le faire mieux voir, je
le rapporteray icy en la mesme façon qu' il
se treuve audit livre. Il dit ainsi, qu' apres
que le combat fut commencé entre
ces deux guerriers, et qu' ils se furent entre-parlez,
Cigne reçeut trois fois dans le
sein la poincte de la pique ennemie, et ne
fut non plus blessé à l' une qu' à l' autre,
dont Achile se mit en colere, pareille à
celle d' un toreau qu' on espouvante avec
un drap rouge, duquel il regrette ne
pouvoir faire sortir du sang pour contenter
sa rage. Surquoy il aigrit en vain
sa furie, plus il voit que ses efforts sont
vains. Il regardoit au bout de sa pique,
pour voir si le fer n' en estoit point tombé,
il treuvoit que le fer y estoit encore.
Hé ! Comment disoit il alors, c' est donc
ma foiblesse qui ne permet pas que je
voye rougir ma pique du sang de mon
ennemy ? Que sont devenuës mes forces,
cestui-cy seul me les-a-t' -il fait perdre ?
Je suis assure de n' en avoir point
manqué autrefois : n' en ay-je pas montré
de tres-belles preuves sur les murailles

p515

de Lyrnesse, à Tenede, dans Thebes,
en Mysie, où je teignis les ondes du fleuve
Cayce du sang du peuple qui habite
le long de son rivage, et en Lycie où Telephe
espreuva par deux fois ce que peut
faire mon bras et l' acier de mes armes.
Mais qu' ay-je fait en ceste campagne où
je suis ? Ces sablons sur lesquels nous combattons,
ne sont-ils pas encore couvers
de ceux desquels mon espee a sacrifié les

ames à Pluton ? C' est chose asseuree que
j' ay eu de la force et de la valeur, et je sçay
bien aussi que j' en ay encore. Il faut donc
que je sois charmé, dit-il, comme douteux
en soy-mesme de sa vertu, et ne
croyant pas beaucoup à ses valeureux exploits
du passé, il s' eslança sur Nemeté
Lycien, qui estoit à son costé, et le mit par
terre, traversant le plastron qu' il portoit
et le sein couvert de cest harnois. Il retira
incontinent sa pique de l' estomac de
son vaincu mourant, pour la porter chaude
et victorieuse dans l' espalle de Cigne,
où il ne manqua point de fraper : mais il
manqua de faire la playe qu' il souhaittoit.
Aussi le fer touchant la chair de cest
invincible fils de Neptune, treuvoit autant

p516

de resistance comme s' il eust donné
contre une muraille, ou contre les dures
costes d' un rocher. Toutefois à ce dernier
coup il parut du sang à la poincte de
la pique, dont Achilles s' en resjouit : mais
quoy en vain : car il n' avoit point faict de
blesseure à ce coup, ce n' estoit que le
sang de Nemeté, qui faisoit que la marque
estant ainsi rouge, luy avoit donné ceste
fausse joye. Il descendit pourtant de son
chariot pour achever de meurtrir son ennemy,
qu' il croyoit blessé, et le joignant
de prés avec l' espee, il vit que ce glaive
etroit dans le casque et dans le bouclier,
et que pourtant il n' entamoit aucunement
le corps de Cygne. Alors il
perdit esperance de le pouvoir offencer
par la poincte, ou par le trenchant des
armes : aussi ne s' y amusa-t' -il plus, ains
aussi tost, il se jetta à son collet, et luy
donna trois ou quatre coups du pomeau
sur les temples, le pressa, le troubla et l' estonna
de telle façon, qu' il luy esblouyt
les yeux. Cigne saisi d' effroy, pensant se
retirer en arriere rencontra une pierre à
ses pieds, sur laquelle Achilles le fit choir,
et se jetta incontinent sur luy, il luy mit les

p517

genoux sur l' estomac, deffit les liens de son casque, et le foula tant sur la gorge, qu' en luy bouchant le conduit de l' haleine, il luy fit perdre le respir et la vie. Ce sont les paroles d' Ovide, où lon peut connoistre aisement que Cigne faict autant de resistance en ce combat, et mesme durant qu' Achilles parle, et s' adresse à Nemetè, comme si estant aveugle, il n' eust pas eu plus de sentiment et d' esprit qu' une colomne.

Ce poëte n' a point eu de raison d' escrire un combat de la sorte : car il y a peu de vray semblable en cela, de mesme qu' en une partie des triomphes de Petrarque, où ce florentin commençant à celuy d' amour, auquel il attribuë la victoire de tout, il vient à celuy de la chasteté qui triomphe d' amour, et puis à celuy de la mort qui esleve ses trophées sur la vie de Laure sa maistresse. Or il se treuve un peu de manquement de raison au second de ces trois triomphes : car si l' amour est vainqueur de toutes choses, on ne sçauroit soustenir avec raison, que son triomphe, et ses victoires soient moindres que celles de quelque autre subject

p518

ainsi imaginé. Veu qu' il est vray que l' amour triomphe, ou doit triompher une fois dans les coeurs de tous les humains, et que c' est une reigle tres-generale. D' autre part, outre qu' ordinairement tous ceux qui sont en jeunesse reconnoissent les victoires de ce fils de Venus, que plusieurs de ceux qui sont avancez en l' age en sont de mesme, et qu' entre les gens mariez l' amour se doit tousjours treuver, ou pour le moins qu' en la plus grande partie et le plus souvent il y établit sa demeure, il est aisé à presuposer que le nombre des amoureux surpasse celuy de ceux qui n' ayment point, et que par ce moyen le triomphe d' amour est plus grand que celuy de la chasteté. Mais j' apporteray encore en cela, que generalement il y a quelque amour qui demeure entre le mary et la femme, et s' il n' y en a point à cause du desir reciproque

dont la loy les oblige à s' entre-aimer ; un d' iceux, ou possible tous les deux ayment ailleurs, ou bien ils n' ayment du tout point : et lors que l' amour est ainsi divisé entre les deux parties, cela n' avient pas pour aucun respect de la chasteté :

p519

mais bien par la disposition et difference de moeurs et d' humeurs dont l' un est contraire à l' autre ; et s' il avient qu' ils n' aiment du tout point, l' impuissance et la retrogradation de l' age en peuvent estre cause. Toutefois c' est bien la verité, qu' il s' est treuvé par fois des gens mariez, qui ont vescu en une condiction encore plus illustre que la chasteté, et qu' apres ils sont entrez en religion pour y continuër plus seurement la sainteté de leur vie : mais cela est arrivé si rarement qu' il ne doit point estre conté pour servir d' argument à renforcer le triomphe de la chasteté par dessus celui de l' amour. C' est la verité aussi que l' on voit un tres-grand nombre d' ames religieuses tant de l' un que de l' autre sexe qui vivent en virginité, et que c' est là principalement où la chasteté esleve ses victoires sur les forces dont amour triomphe du monde : toutefois avec tout cela bien que ce nombre soit assez copieux, neant-moins il est beaucoup inferieur à celui des humains desquels amour enflame les coeurs par tous les endroits de la terre. C' est pourquoy, si l' on considere bien

p520

de quelle grandeur est le nombre de ceux qui marchent sous le triomphe d' amour, et celui des autres dont la chasteté honore le sien, on trouvera que les amoureux seront beaucoup davantage que ceux qui marchent sous l' estandart de ceste deesse, et qu' à rechercher cela entre les personnes qui sont au meilleur de l' age où l' amour et ceste vertu doivent establir leur empire on connoistra

que pour quatre que la chasteté range
totalement à ses loix, il y en a dix qui
reconnoissent amour pour leur maistre et
pour leur vainqueur. Ainsi par ces considerations
on peut voir que le triomphe
de ceste vertu est beaucoup inferieur à
celuy de l' amour, et qu' il n' est point
raisonnable qu' il demeure en la reputation
que Petrarque luy à voulu donner.
Toutefois il ne faut pas croire que je deffende
icy en la cause de cest amour, un
amour libidineux et volage, qui d' un
jour à l' autre cherche de nouveaux subjects
pour satisfaire à l' inconstance de ses
desirs depravez : car tout ainsi que Petrarque
le figure en son triomphe, je descriis
icy un amour qui n' enflame le coeur

p521

que pour une seule beauté aymee, bien
que la vertu de chasteté s' y treuve par
fois pour l' entretenement des flames de
l' un et de l' autre des amans. Ce que ce
poète à bien donné à connoistre en ce
poème : car il represente sa maistresse
Laure en ce triomphe d' amour aussi
bien qu' en celuy de l' autre victorieuse avec
Lucesse, Penelope et Didon qui
bien que tres-chastes, on esté neant-moins
subjectes à l' amour, puisque pour
le respect de l' amour qu' elles portoient à
leurs maris et à la conservation de leur
honneur elles sont aux femmes un patron
et miracle de chasteté : comme aussi
les autres qui sont nommees en ceste
magnificence de la vertu, desquelles la
plus part est glorieuse pour avoir aymé
leurs honneurs et leurs maris ensemble.
Aussi dans le triomphe de la mort, ce
florentin introduit Laure, qui luy faict
un discours de l' amour qu' elle luy portoit,
et de l' honnesteté dont son affection
estoit accompagnée : tellement que
par les escrits mesmes d' un si bon authour,
amour fait luire sa gloire au triomphe
de la chasteté et de celuy de la mort.

p522

Or d' autant que les peintres poëtisent
à peu près aussi bien avec les pinceaux
et les couleurs, que les poëtes avec
l' ancre et la plume, et qu' ainsi les uns
peuvent autant offencer la raison avec
leur peinture, que les autres avec leurs
escrits, il ne sera que bien à propos de dire
icy, qu' il s' est treuvé quelque peintre
qui se voulant mesler de poëtiser sur les
inventions de Petrarque, à représenté
au triomphe de la mort la chasteté et
toutes les dames de sa suite abatuës et
renversees sous les rouës de son char,
comme si la mort triomphoit de la vertu
aussi bien que de la vie : ce qui a esté un
grand abus à ce peintre, d' atribuer à la
mort un si superbe triomphe : car ce n' est
guere moins que de chanter que les ames
et les merites d' icelles meurent avec la
fin de la vie. Aussi par une sentence et
tres-parfaicte loy de la verité qui dit,
qu' il ne faut point craindre ceux qui
peuvent tuer les corps, et qui n' ont point
de pouvoir sur les ames ; il appert bien
que le representateur de ce triomphe avoit
bien l' esprit enchainé sous le confus
triomphe des erreurs à depeindre ainsi la

p523

vertu si mal menee. Car puis qu' il est ainsi,
que les humains emportent avec eux
en l' autre vie le merite ou le demerite de
ce qu' ils ont fait en ceste-cy, il s' ensuit
que l' ame d' une personne qui aura vescu
chastement, ne sera pas apres le decez
moins brillante de ceste vertu de chasteté
qu' elle l' estoit durant ceste vie, et voire
mesme une vertu si precieuse luy deviendra
du tout asseuree et invincible apres
le trespas, puis que ceste vie passagere
ayant faict son cours, les ames ne sont
plus asservies à la tyrannie et à l' inconstance
du peché et du monde : où bien
souvent à cause de tant de subjects divers
et attrayans qui se presentent aux
sens et à l' appetit, les personnes plus vertueuses
se laissent piper aux charmantes
vanitez du vice, et font banqueroute à
l' equité de leur vie. La vertu estant donc
asseuree perpetuellement en l' ame par le

moyen de la mort qui limitant la vie du
corps, la deslivre de tous les objects et
accidens qui l' a pourroient asservir aux
vices et la destourner entierement de s' acompagner
de ce qui est bon et vertueux,
ce n' est pas bien dit que la mort triomphe

p524

de la chasteté, comme ce peintre le
veut faire entendre : puis que par les raisons
cy deduictes, elle faict qu' il est impossible
que le corps puisse pecher, et que
les vertus dont la vie aura esté ornee,
accompagneront comme des rayons d' immortelle
gloire les merites de l' ame. Aussi
voit-on dans les escrits divins, que les
saincts peres ont desiré la fin de leurs
jours, afin d' estre à couvert et du tout
affranchis de tant de poursuittes dont le
peché nous attaque en ceste vie, et pour
estre unis eternellement en la gloire du
createur.

Le poète Dante Aldiger qui a devancé
de quelque temps ce fameux paranymphe
de nostre Laure d' Avignon, a
composé en un livre trois poèmes sous
le nom de l' enfer du purgatoire et du
paradis : au premier desquels il se destourne
beaucoup du chemin de la raison : car
en se laissant conduire à la passion de
quelque inimitié particuliere, ou bien à
quelque oubliance, il depeinct en ce miserable
gouffre d' ames damnees, plusieurs
personnes, qui soit pour le respect
de la dignité qu' elles avoient euë au monde,

p525

ou pour les vertus et bonne vie dont
elles avoient assez honoré leurs siecles,
ne devoient point estre ainsi diffamees
par ce poète, à se voir descrire parmy le
nombre des miserables qui sont enchainez
en ces peines infernales.
Jean Bocace qui a esté contemporain
de Petrarque à descrit en prose toutes
ses poésies : mais il a excellé à parler sans
raison en un de ses livres qu' il a composé

de plusieurs contes facecieux, moraux
et amoureux, car il en invente de trop
scandaleux contre l' honneur des personnes
religieuses ; et sur tout il se montre
fort irreverend et peu croyant en la foy,
quand il recite l' histoire d' un sultan
d' Egypte qui s' estoit enquis d' un juif
qu' elle religion de celles des hebrieux,
des chrestiens et des mahometains
estoit la vraye ou la meilleure : car il y figure
une responce qui n' est aucunement
propre d' estre rapportee d' un chrestien.
Ce n' est point une chose necessaire ny
convenable en aucune sorte, qu' un poëte,
ny autre personne que ce soit, escrive
ou parle de la religion, et de ce qui est
enclos en icelle, que parmy tous les respects

p526

et reverances dont les hommes peuvent
et doivent reverer les loix divines
et la qualité des personnes sacrees. Les
campagnes de la poësie sont riches et
fleurissantes d' une infinité de fleurs et
de fruicts, pour servir d' argument aux
poëtes à donner un exercice à leur esprit,
sans qu' il soit besoing que leurs muses
s' entre-meslent de parler prophanement
de la religion. Clement Marot
s' est grandement abusé en cela en la description
du temple de Cupidon, soit qu' il
le fist par fantaisie poëtique, ou par autre
dessein apres qu' il se fut rangé avec ceux
du schisme de son temps : car il dit en ses
vers que les requiens que l' on chante
en ce temple sont les aubades et serenades
des amoureux, et que les reliques
que l' on y baise ne sont autre chose que
le sein et la bouche des belles dames.
C' est la façon d' un homme du tout prophane
et boufon d' escrire ainsi : à ceste
occasion un bon poëte doit estre avisé
de n' entre-mesler jamais parmy des subjects
du monde aucune chose qui appartienne
à la religion, surquoy un poëte
de ce siecle n' a pas moins erré que Marot :

p527

car il escrit en une elegie que l' eau benite n' a pas eu pouvoir de chasser amour qui le tyrannise en l' ame, et que veu qu' amour est un demon il en devoit sortir à cause de la vertu de ceste eau. Or sa raison est bien bonne, touchant ce qu' il dict de la vertu que ceste eau à contre les demons : mais il n' est aucunement à propos d' en parler sur la consideration en quoy il s' en veut servir : car c' est mesler et confondre ensemble l' honneur de la foy et la vanité du monde. Mais puis que c' est une opinion en philosophie que les demons sont chassez par la vertu de quelque bague que l' on porte, tout ainsi que le Comte De Scandian a escrit que l' anneau d' Angelique aneantissoit la force des charmes, ce poëte se pouvoit fonder là dessus, et non point sur une chose qui est dediee au service et à la maison de Dieu : car d' en parler ainsi pour la mondanité c' est un sacrilege ; à ceste cause il faut que le poëte, emprunte en autre part les subjects de ses conceptions, puis qu' outre ces raisons, le monde en a tousjours en infinité pour la poésie.

p528

Or je diray sur le mesme subject que ce n' est pas bien faict de se servir du nom de Dieu par interjection parmy des poësies d' amour, ou d' autre subject où l' affaire ne le requiert point : car ce nom qui ne doit estre proferé qu' avec adoration, ne doit nullement estre ainsi prodigué. Ronsard avoit failly par fois en cela en ses premieres poësies, mais il s' en corrigea depuis, comme on le peut voir au XI sonnet des amours de Cassandre qui commençoit ainsi, *ha ! Seigneur Dieu que de graces escluses* . Car il l' a changé en ceste façon plus propre et meilleure, *que de beautez, et de graces escluses* . Des-Portes n' a point corrigé ces passages dans ses oeuvres : car on y lit ainsi en un sonnet, *mon Dieu que de beautez sur le front de madame* . Ce n' est pas une chose qui soit bien à propos de parler ainsi, parce que c' est prophaner l' usage de ce nom divin : mais

au lieu d' iceluy on peut suivant la science
poétique se servir des noms du destin,
du ciel, d' amour, de nature ou de la fortune,
ou bien le mettre au plurier, pour
faire entendre que l' on parle à Jupiter, à
Mars, à Phebus, à Cypris et à ces autres

p529

dieux inventez par les fables poétiques.
Jean Clopinel dit de Meun à fort offensé
la raison en se desbordant contre
l' honneur des dames, car il dict en son
romant de la rose, que de volonté ou
d' effaict toutes les femmes sont des putains,
ou qu' elles l' ont esté, ou bien qu' elles
le seront : et que si elles estoient bien
recherchees on treuveroit qu' elles seroient
toutes de la sorte. Mais il n' a pas
moins d' abus que d' irreverance à dire
ces paroles : car il n' est pas impossible qu' il
n' y ait quelques femmes qui soient tellement
atachees d' affection à la conservation
de l' honneur qu' elles n' aimassent
mieux la mort que de l' offencer en aucune
sorte, et qu' ainsi elles ne mesprisassent
toutes les richesses, et tous autres apas
mondains qui en toutes pars en font
tresbucher à grand nombre sous les armes
et les charmes du vice. C' est
pourquoy la raison nous oblige de croire
qu' il se treuve tousjours quelque femme
de bien qui eschape de faire naufrage de
son honneur parmy ces orages et navigations
du monde. Que si nous devons
ajouter foy aux histoires, nous verrons

p530

que plusieurs belles femmes ont esté recherchees
d' amour, et qu' elles sont demeurees
invincibles en leur chasteté
contre tous les assauts et poursuietes de
leurs amans ; et que ny grandeur, ny richesse,
ny beauté qui pouvoit estre en
iceux, n' ont peu les desmouvoir d' estre
si chastes et resoluës contre l' amour
quand il est vicieux. Mais on me pourroit
dire là dessus, que ces femmes eussent

esté vaincuës en ce combat si les
moyens de ceux qui les attaquoient eussent
esté plus grands ? Et je respondray
en leur faveur, que tout de mesme qu' en
une place qui est gardee de valeureux
soldats, plus les assauts sont donnez valeureusement,
plus ceux qui la gardent
montrent de courage et de valeur à la
deffendre : que c' est ainsi de ces femmes :
car leurs vertus eussent paruës plus fortes
et plus glorieuses si les recherches
eussent esté plus grandes et plus pressantes.
Il est vray toutefois, qu' une femme
sera tres-asseuree de conserver son honneur
si elle met tout son coeur en Dieu,
et qu' elle evite d' estre frequentee et solicee :
car il me semble que je vois un

p531

miracle quand je voy qu' une belle femme
est femme de bien, et qu' elle est recherchee
et veuë à toutes heures de plusieurs
amans. Aussi de vouër ses desirs à
Dieu comme font les ames parfaitement
religieuses, et d' eviter d' estre maniee
et frequentee des hommes desbordez,
ce sont les voyes infaillibles dont
une femme peut conduire son honneur
au ciel : toutesfois quoy qu' en dise ce
poëte, et l' Arioste qui l' a suivy assez largement
en ceste menterie, comme je diray
cy apres ; la verité nous oblige de
croire que le nombre des femmes de bien
est tres-grand, et voire comme innumerable :
aussi les vertus sont representees
comme femmes, pour monstrier qu' ordinairement
les femmes sont vertueuses,
et qu' elles marient l' honneste vie avec
toutes sortes de grandeurs et bonne fortune,
et mesmes avec l' extremesme beauté,
bien que sur le subject de ce beau don de
nature Petrarque chante ainsi de sa Laure.
(...).
Voulant dire que c' est une merveille,
ces qualitez ensemble, ainsi que les grandes

p532

vertus avec la bonne fortune : car à cause de la vanité du monde elles sont comme ennemies l' une de l' autre. Mais sur le subject de ceste opinion Ronsard à l' imitation de Petrarque à dict ainsi en un sonnet pour Cassandre, *qui voudra voir dedans une jeunesse la beauté jointe avec la chasteté.* car entre les poètes ce terme, *qui voudra voir*, est tousjours en jeu pour faire remarquer une merveille, ou pour le moins quelque chose bien nouvelle. Or l' excellent poète Arioste espargnant les femmes seulement d' un grain moins que n' a fait ce Clopinel, chante en son livre du furieux, que comme il n' y a qu' un phoenix au monde, que de mesme il n' est qu' une femme de bien, et qu' une telle femme n' estant pas clairement connuë pour estre celle-la, un chacun des hommes mariez a opinion que son espouse est ceste femme qui est ainsi la nompareille en bonté, si bien que l' on peut juger par la, combien est grand le nombre des maris qui sont trompez de leurs femmes, si suivant son dire, il n' y a qu' une femme de bien au monde. Mais en contre carrant

p533

les opinions dudit poète françois, il luy fut respondu environ deux cens ans apres par un martin franc natif de la Comté D' Aumale, prevost et chanoine de Lausane en Savoye, lequel en composa un livre à ce subject intitulé, *le champion des dames*, qu' il adressa à Philippes deuxieme Duc De Bourgongne, surnommé le bon. Mais ledict De Meun s' abuse beaucoup aussi en son romant de la rose, quand pour venir à la cadance de ses rimes, il jure maintenant par Sainct Denis, tantost par Sainct Thibaut, ore par Sainct Guillaume, et d' autres fois par quelques autres saints : car c' est prophaner le nom et la reverance que l' on doit aux saints d' en user ainsi hors de propos en un subject du monde, outre que la perfection de la poësie ne demande pas une telle façon de langage, puis qu' il est tout apparant que c' est pour le seul respect de la rime que ces juremens

sont introduicts. Mais le plus extravagant que ce poëte ait jamais esclaté en ses escrits, se voit en son romant de la destruction de Troye la grande, lors que parmy une bataille qui estoit entre les

p534

troyens et les grecs, il chante, qu' Hector parle ainsi au roy Agamenon,
Agamenon par Sainte Barbe,
vous avez un tres-beau menton
à porter une belle barbe.

ces juremens sont du tout impropres soit à le considerer pour le subject de la loy payenne en laquelle vivoit Hector, ou pour le temps auquel il est faict : puis que c' est de tant de siecles que le temps du siege de Troye a precedé celuy de ceste sainte. Il est tres-necessaire que le poëte se donne garde de confondre ainsi l' ordre des temps, et de ce qui est deub à la qualité des personnes. Mais j' ay veu qu' un poëte de nos jours s' est trompé lourdement ainsi en matiere de s' opposer à la verité des histoires : car il dict en une de ses tragedies qu' Alexandre Le Grand vainquit les françois, les alemans et les romains : ce qui est escrire du tout sans raison, veu que suivant ce que nous sçavons des histoires, ce grand roy, ny aucun de ses lieutenans ne fut jamais aux pays de ces trois nations,

p535

et qu' il ne fut jamais plus pres de nous qu' autant que son royaume de Macedoine en est voisin, et qu' il ne laissa jamais sa terre que pour aller guerroyer quelques provinces de Grece, et apres en Asie et en Affrique. Mais je croy que ce versificateur a fondé ses erreurs, sur l' intelligence qu' il s' est aquisée en la vieille peinture qui paroît en un chasteau de France, où l' ignorant ouvrage d' un peintre represente en une part qu' Alexandre entrant en triomphe dans une ville, les rois d' Italie et les romains luy offrent

leurs sceptres et leurs couronnes ; et continuant
ses menées en une autre part,
il fait que le roy Daire, royalement vestu
et monté à cheval, et faisant son entrée
triumphante en une certaine ville,
Alexandre marche à beau pied sans lance
au devant de luy. Ce qui est totalement
faux : car jamais Alexandre et ce roy ne
se sont vus.

CHAPITRE 17

p536

*continuation de la raison qui est requise à la
poésie. Et de la privation d' icelle en quelques
vers de L' Arioste, et de quelques poètes
françois.*

mais tout ainsi que c' est une
grande erreur aux poètes d' escrire
des choses qui au tesmoignage
des histoires sont
reputées fabuleuses et fausement
controuvées contre la raison, telles
que sont les opinions que j' ay racontées
cy dessus de ce poète qui parle ainsi d' Alexandre,
et telle que le jurement d' Hector
au dict romant de Jean De Meun, et
que celle de Virgille quand il chante que
Didon estoit du temps d' Enee, et qu' il
la rend criminelle d' un peché dont elle
ne fut jamais coupable : de mesme c' est
une vanité fort eventée et hors de raison,
quand les poètes attribuent à des guerriers,
ou autres personnes certains effects
qui sont du tout impossibles d' estre
exploitez par la nature, et par la force

p537

des hommes les plus puissans qui ayent
jamais esté. L' Arioste faillit en ces deux
pointes au poème de son Roland furieux :
car au combat de Roger et de
Mandricard, il dict que les tronçons des
lances allerent si haut en l' air, que deux
ou trois d' iceux en revindrent allumés, à

cause qu' ils avoient volé jusques à la sphere du feu. Ce qui est impossible, veu que suivant les reigles astronomiques, la distance qui est entre la terre et ceste sphere que l' on imagine estre flanquee contre la concavité du ciel de la lune est de quatre vingt mille lieuës françoises, et que posé le cas que ces esclats de lance ou autres bois peussent aller si haut, et qu' ils s' y allumassent, la nature ne permettoit pas qu' ils cheussent allumez en terre, parce que durant le temps qu' ils employeroient à faire tant de chemin, et que le feu qui les embraseroit les rendroit plus legers, et par consequent moins propres à descendre et à revenir ça bas, ils seroient reduicts en cendre avant qu' ils eussent faict la milliesme partie d' un si grand voyage. Mais outre ceste faute, L' Arioste en commet une autre au

p538

mesme lieu, quand il conte qu' en tesmoignage que ces esclats de lance volerent et cheurent ainsi, Turpin l' a escrit lequel il dict avoir esté veritable en cest endroict. C' est une alleguation fort mal à propos à luy, puis que disant que Turpin son historien a escrit au vray en ce lieu, il donne à penser que son livre contient beaucoup de bourdes, et par ce moyen il se moque de soy mesme. Ce qu' un poëte ne doit jamais dire en aucune sorte pour en faire avoir opinion à ceux qui liront ses poëmes ; au contraire il doit estre si accompagné de discretion et d' artifice, à faire passer pour vray semblable et pour chose bonne ce qu' il chante en ses fables, que ceux qui les lisent, doivent croire d' y voir les mesmes evenemens qui sont representez en icelles ; et en suicte il faut qu' il escrive de telle sorte, que la folie ne soit jamais imaginee au lieu où la gravité doit parroistre entierement. Ce poëte se trompe aussi en descrivant un effort que fit Roland durant les trois mois de la fureur où l' amour l' avoit reduit, quand il treuva sur les monts d' Arragon un asne chargé de

p539

bois, auquel il donna un si grand coup de pied sous le ventre, que le pauvre animal en fut jetté si haut en l' air, que ceux qui le virent alors, ne l' appercevoient pas estre plus gros qu' un petit oisellet. Il dict aussi en un autre lieu, que Roland ayant assailly une troupe de gens-darmes de Cymosque roy de Frise, il en tua six d' une seule lance, en enfilant d' abord cinq l' un apres l' autre, comme des alouëttes en une broche. Et que le sixieme n' ayant peut estre enfilé, et emporté de la lance, à cause qu' elle n' en pouvoit plus tenir, neantmoins il en fut si cruellement blessé qu' il en tomba du cheval, et en mourut soudain. Ces effaicts si desmesurez sont impossibles à la force, et à la dexterité des hommes, et pourtant ils ne meritent point d' estre recitez que parmy la volée de quelques rodomontades, et non point en la description que fait un poëte sur les valeurs de quelques chevalliers. Toutefois il ne sera que bien seant au poëte d' eslever si haut les valeurs d' un chevallier que de luy faire attaquer tout seul une armee, l' ouvrir, et la mettre en route ; pourveu que cela ne soit

p540

pas escrit en plus que d' une ou de deux pars. L' Arioste, et le Comte De Scandian ont tenu la bonne mesure en cela, comme aussi les auteurs des amadis : car ils attribuent par fois à leurs heros des effects si extremes, afin de montrer par là de quelle grandeur estoit leur courage, et qu' outre cela ils estoient assistez de quelque faveur divine. Mais comme les poëtes se peuvent abuser par fois à depeindre par trop determinees les prouesses des chevalliers, tout de mesme au contraire Heliodore evesque de Tricca s' est trompé en son histoire des amours de Theagenes et de Cariclee : car il ne faict exploicter aucune chose de magnanime et de soldat à ce Theagenes : mais on me pourroit dire que les valeureux exploicts n' estoient

point destinez à cest amoureux,
puis que ses aventures ne sont point
descrites sous un poëme epique,
mais bien tragicomique ; et là dessus je
respondray, que puis qu' Heliodore le
porte par fois en des occasions où il
pourroit montrer quelque valeur, il luy
devoit faire executer quelques grands

p541

effects de guerre : car tout gallant homme
doit faire voir son courage lors que la
guerre qui luy est presente, le convie et
luy donne subject d' aquerir de la gloire
par les armes. Or le poëte Arioste s' est
aussi trop esloigné des reigles de la modestie,
lors qu' il parle des amours de
Riccardet et de Fleur-D' Espine, et de
celles du roy de Lombardie et de Joconde
car les couleurs dont il les depeint
en quelques lieux sont trop bordellieres.
Il est bien requis aux poëtes
d' escrire en passant suivant le subject, les
amours dont deux amans jouyssent de
leurs desirs : mais il n' est pas honneste
de les figurer particulièrement ; car de
representer ainsi jusques au fond, les vanitez
d' un affaire qui doit estre couvert
du voile de silence, cela ne peut appartenir
qu' aux bouffons, et à ceux qui veulent
montrer par leur des-voyement
qu' ils ne font aucune difference du vice
et de la vertu.
Les poëtes offencent la raison aussi,
lors que parmy leurs poëmes ils souhaitent
qu' une gloire arrive à quelque personne,
en s' avantageant eux mesmes à

p542

l' interest de celuy qu' ils magnifient ainsi.
Ronsard a failly en ceste façon de souhaicts
en l' ode premiere du premier livre,
en laquelle il parle ainsi au roy
Henry Deuxieme,
*avienne aussi que ton fils
survivant ton jour prefis etc.*
le souhaict qu' il a de chanter la gloire

du roy et de son fils est bien à propos :
mais le sens du second vers est au desavantage
du roy, puis qu' il souhaicte de
le survivre. Car on n' estimera jamais un
amy pour intime qu' il soit, lors que parmy
les louanges dont il benira celuy qu' il
ayme, il luy dira que c' est un de ses plus
grands desirs celuy qu' il a de vivre plus
que luy. Aussi là dessus, on auroit bien
raison de respondre à tel amy, que l' on
se passeroit bien de l' effect de son desir.
Un escrivain de ce siecle a erré aussi de la
mesme sorte en son livre en un discours,

p543

où il dict qu' apres la mort d' un grand
prince qu' il louë beaucoup, il descriera
l' histoire de sa vie, et qu' il ne le veut
point faire durant le vivant d' iceluy. Ainsi
aux despens de la vie de ce prince il luy
souhaicte quelques honneurs, et semble
par là, qu' il est assuré de vivre plus que
luy, ou bien qu' il a desir que ce prince
meure bien tost, afin qu' apres il aquier
de sa part quelque reputation en descrivint
l' histoire de ses gestes. Les poëtes
se trompent quelquefois en alleguant
des raisons, ou des comparaisons d' une
chose qui n' a jamais esté, et qui n' est en
aucune façon d' avoir jamais esté par opinion
mesme, comme Ronsard s' y manque
en l' ode seizieme du second livre,
en laquelle il dict ainsi à sa maistresse luy
demandant des baisers,
car en lieu de six adonques,
j' en demanderay plus qu' onques etc.
la proposition du troisieme de ces vers

p544

est du tout opposee à la raison : car les
cieux n' ont pas moins d' estoiles aujourd' huy
qu' au jour de la creation, au moins
suivant que nous le croyons par un jugement
universel. à ceste occasion il faut
dire en cas semblable en se servant de ceste
similitude ainsi, *plus que le ciel n' a d' estoiles .*
Car aussi ce monosylabe *n' eut* estant

au bout d' un vers est contraire à l' elegance
de la poésie françoise. C' est pourquoy
autant pour la beauté du langage
que pour le respect de la raison il faut que
ceste proposition aille ainsi, *plus que le ciel*
n' a destoiles . Mais quand on parle d' un
subject de qui les choses ont passé, on
peut bien user de ce verbe *n' eut* ainsi, *plus*
que le printemps n' eut de fleurs, plus que les bois
n' eurent de feuilles . Et ainsi d' autres semblables,
d' autant que les feuilles et les
fleurs des saisons passees ne sont plus.
Mais les paroles de ce vers de Ronsard
ne sont aucunement raisonnables, par ce
que comme j' ay dict, le nombre des estoiles
n' est pas moindre aujourd' huy
qu' au commencement du monde, et voire
au contraire, il est plus grand au moins
d' une, comme on l' a remarqué de nostre

p545

temps. Car depuis quelques lustres on
voit en la queue du signe du serpent une
estoeile nouvelle, de laquelle les astronomes
des siecles passez n' avoient jamais
parlé, comme ne leur estant apparue aucunement.
Ceste opinion de Ronsard
pourroit estre raisonnablement deffenduë
si le subject la requeroit : car on diroit
que par ces estoiles, il entend les
mauvais anges qui trebuscherent du
ciel empyree avec Lucifer leur patron
des-voyé, desquels il en est parlé en l' apocalipse
en ces termes du dragon qui
tombant du ciel trainoit avec soy la troisieme
partie des estoiles : mais la cause
de Ronsard pour estre si mondaine et
terrestre comme elle est, ne merite pas
d' estre deffenduë par des autoritez prises
en un lieu sacré. L' abus se treuve aussi
dans un poëme, lors qu' apres avoir donné
sur un subject quelques raisons qui
sont du tout fortes et suffisantes d' elles
mesmes, et qu' elles concluent et affirment
parfaitement le sens de ce que l' on
veut dire, neantmoins on les augmente
sans qu' il en soit nullement besoin, usant
de redictes et d' augmentations vaines

p546

qui par fois contredisent à ce que l' on avoit
proposé : car en faisant ainsi, les paroles
en demeurent enlaidies par le vice
de superfluité. Ronsard a erré en ce deffaut,
en la quatrieme de ses elegies, lors
que parlant à Genevre il dit ainsi,
je suis dis-je Ronsard, et cela te suffise, etc.
puis que comme c' est la verité, ce poëte
estoit si fameux et si estimé, il suffisoit
de ce qu' il avoit dit qu' il estoit Ronsard,
oultre que par ce terme *te suffise* il conclu
parfaitement qu' il n' en falloit pas dire
davantage, et qu' ainsi il confirme l' opinion
qu' il pouvoit avoir que sa reputation
fust si celebre, et d' autant qu' il le croyoit
ainsi, et que par la clause de ce premier
vers il montre si clairement que sa creance
estoit telle, il n' en devoit pas alleguer
autre chose. D' autre part comme il est
vray-semblable, Genevre sçavoit bien
que Ronsard estoit ce poëte si renommé
qu' il luy avoit dit, et pourtant il n' avoit

p547

point de raison de parler des muses,
d' Helicon, et d' Apollon apres s' estre
nommé, ou bien il ne devoit point avoir
dit ce *suffise* s' il avoit envie de parler de
ses qualitez, et de se faire connoistre par
autre moyen que celui dont il luy avoit
fait sçavoir son nom.

p551

Il a raison de dire au troisieme de ces
vers que ses pleurs dureront tousjours :
mais il se contredit au dernier : car si les
dieux le font devenir sage pour le venger
des rigueurs de sa maistresse, ses
pleurs ne seront pas eternels : car il est
impossible qu' un homme sage pleure tousjours.
Et d' ailleurs il est à considerer icy
que les rigueurs et les beautez de sa maistresse
sont cause de ses larmes : or si pour
la punition de ceste belle ses beautez en
soient beaucoup amoindries, et qu' en
suite de cela, il n' en soit plus transporté

les voyant moins aimables, il n' en aura plus de passion, et n' en ayant plus il n' en pleurera plus : car il n' est pas possible de pleurer sans estre poussé de quelque passion. Et aussi, qu' un homme sage pleure sans cesse, cela ne se peut nullement : car la sagesse et la nature repugnent esgalement à la continuation de cest excez de douleur. Il faut que les poètes soient avisez de ne se contredire jamais ainsi par des raisons qui sans raison et par oubliance sont opposees l' une à l' autre. à ceste occasion j' employeray icy une digression qui sera tres-convenable en ce lieu pour la connoissance de ce sujet : car il est besoin de sçavoir qu' il y a des contradictions qui sont du tout bonnes et legitimes en poësie, et c' est lors

p556

que de propos deliberé on propose des choses impossibles, l' une à l' autre, comme on le peut voir en ceste stance qui est d' un ancien poëte italien, (...). Les autres vers de ce sonnet sont cy-devant, au Xv chapitre. Or il est vray que ces trois premiers vers-icy, sont fort convenables pour la conclusion, encore que ce terme *sur mer* n' est pas assez bon, car il signifie la propre mer, bien qu' il doive estre entendu par figure, et non pour une simple diction : mais il seroit mieux ainsi, *sur l' amoureuse mer je me suis exposé* . La conclusion des trois vers qui bornent ce poëme, ne le rend point accompli, car il n' y a point de raison de s' enquerir si d' adorer ou servir une dame suivant que l' on y est obligé on a purgé son courage de tout erreur : ainsi celuy qui servant un maistre à connoissance qu' il le sert suivant les reigles du devoir, ne doit pas demander si pour ce respect quelques erreurs sont encore en son ame : veu que celuy qui faict son devoir ne peche point. Le subject de ce sonnet est tres-beau : mais pour le construire parfaitement, il faudroit faire un sonnet pour ce lavement et adoration de l' elephant, et un

p557

autre pour l' embarquement. Les sentences sont bien souvent vuides de raison, ou bien elles sont cause de la faire sortir des autres paroles qui les voisinent, comme en ceste conclusion d' un sonnet des amours de Diane, (...).

Si tous ceux qui s' estiment heureux et contens estoient sages, la sentence qui est au milieu de ces trois derniers vers yroit tres-bien : mais d' autant que generalement les fous et les insensez ont opinion d' estre les plus heureux du monde, ce n' est pas raison de dire que l' on a du jugement d' autant que l' on s' estime content en amour : car il y a trop peu de vigueur en ce subject pour en tirer une telle consequence. à ceste occasion il faudroit que pour la raison de ceste conclusion, le penultieme de ces vers fut autrement,

p558

ou bien l' autre qui le precede.

Ainsi ce quatrieme vers iroit beaucoup mieux en ceste façon pour conclure proprement avec le sens des autres, *ainsi c' est mon bon-heur d' en avoir du tourment : car on dict bien-heureux etc.* la façon dont une sentence est des-raisonnable par elle mesme, se voit ainsi en ce dernier vers qui est au premier couplet des stances que ledit poëte fit en faveur du roy Charles, *cesse amour tes rigueurs, mets fin à ta poursuite etc.*

si la sentence de ce dernier vers estoit fondee sur la raison, les mauvais ne seroient jamais punis, et les effects de la justice divine n' auroient point de lieu ; veu que la raison ordonneroit le pardon à tous ceux qui offenceroient en quelque façon que ce fust. Mais quoy ? Ce n' est aucunement equitable de dire ainsi, que Dieu doit pardonner à ceux qui l' offencent,

p559

par ce que ceste façon de parler est oiseuse et superfluë, si ceste raison n' est

en suite, *car ils pechent par ignorance* . Ou bien ceste autre, *car ils se repentent* . D' autant que c' est ainsi que ce terme de pardon ne se doit employer qu' en faveur de ceux qui pechent et qui se repentent, et non à l' endroit de ceux qui ne pechent point : car envers ceux-cy, entant qu' on les peut considerer sans estre enlaidis du peché, les faveurs divines s' appellent graces. Mais le seul et vray temps où Dieu pardonne aux pecheurs, c' est lors qu' ils se repentent des fautes qu' ils ont commises, et qu' en la ferme deliberation qu' ils ont de n' y retourner plus, ils font penitence, et s' humillians envers la majesté divine, ils implorent pardon, et requierent sa grace. à ceste occasion ce poëte eust bien dit, s' il eust fait ce dernier vers en ceste façon de raison, *un dieu doit pardonner quand on s' humillie*, ou bien, *quand on demande pardon* . Car aussi les autres vers qui le precedent sont du tout admirables pour especifier un coeur qui demande pardon, et qui se repent d' avoir failly.

p560

Les poëtes escrivent aussi contre la raison, lors qu' ils descrivent confusement la distance et la citation des lieux, et les mesures du temps : comme en ce premier subject un escrivain moderne s' est grossierement trompé, quand il dict en une sienne histoire fort petite, qu' un chevalier duquel il décrit les amours, ayant envie d' aller voir sa maistresse qui estoit en Avignon, partit un matin de la ville de Ferrare en Italie, et que le soir ensuivant il arriva en Avignon qui estoit encore grand jour. Il le devoit monter sur le cheval de Pacolet ou sur quelque autre cheval volant pour faire acroire qu' il fit tant de chemin en si peu d' heure. Un autre ne s' abuse pas moins en erreur semblable, quand il conte qu' un vice-roy de Tremisen en Barbarie desirant de se trouver au royaume de Hongrie aupres de la personne du grand turc, print la poste en ladicte ville, et se treuva bien tost en Hongrie : il semble à l' ouyr dire, qu' il n' y avoit à courir que la moitié

d' un jour, et qu' il ne falloit traverser aucune mer. Une autre s' est fourvoyé en la situation des lieux, quand il dict en des

p561

vers qu' il adresse à une princesse, que la Tamise est une riviere d' Espagne, qui baigne les murailles de Madril. Mais à confondre le temps d' une sorte qu' on ny voit aucun ordre aussi peu qu' aux susdits voyages de Ferrare et de Tremisen, ces vers suivans qui sont de l' aventure d' Eurylas de Des-Portes le marquent fort expressement, *à nuaux argentez la voute est toute peincte, etc.* la confusion se treuve fort grande aux cinquieme, sixieme et septieme de ces vers : car il n' est point raisonnable de-specifier ainsi le temps, *demain quand le soleil commencent sa carriere pour renouveler le jour sera sur le midy* . Par ce que lors que cest astre commence sa course, il n' est pas sur le midy : mais bien sur le point du matin, où suivant l' estenduë

p562

de nostre horison sa carriere est commencee. Que si le soleil agissoit en son mouvement comme la divinité en ses actions qui sont effectuees en un instant, ce poëte auroit eu raison d' avoir escrit de la sorte qu' il à faict : car dès que le soleil commenceroit à faire sa course, il se trouveroit en un instant d' en avoir faict la moitié, ou le tout ; et ainsi le matin, le midy, et le soir se feroient tout d' un coup : mais les parties du jour ne sont pas ainsi, ains elles vont par succession de temps. C' est pourquoy il falloit que suivant le temps du subject qu' il traittoit, il dict ainsi, *demain quand le soleil refaisant sa carriere et dorant l' univers de sa vive lumiere sera sur le midy, etc.* c' est aussi un propos sans raison d' attribuer une qualité à quelque subject, comme si au moyen d' icelle, y ayant de la contradiction en ses effects, c' estoit une

merveille qu' elle y fust. Du-Bartas
s' est abusé en cela au premier jour de sa
premiere sepmaine, descrivant la condition
des mauvais anges ainsi,

p563

*car comme il est esprit, il voit bien qu' invisible
etc.*

puis que c' est la nature des esprits d' estre
invisibles aux yeux corporels, et que
les substances estant separees du corps
voyent les choses par les yeux de l' entendement,
il n' estoit pas necessaire d' adjouster
à c' est esprit ce mot *bien qu' invisible*
puis que l' invisibilité des esprits ne
les empesche pas en aucune sorte qu' ils
ne voyent les choses qui sont au monde :
veu que c' est aussi bien leur nature d' estre
invisibles, que d' estre immortels,
tres-agiles, subtils et sçavans. La faute
que ce poëte à faicte en ce vers est de
mesme que si l' on disoit par merveille,
*ceste boule de jaspe bien que luisante roule par
terre lors qu' on la jettee* . La raison qui
commençe en la fin du second vers et qui
tient la moitié du vers suivant ne seroit
pas aussi recevable, si on la prenoit à la
lettre : car ce seroit une merveille trop estrange
en nature, que ce qui est insensible
eut du sentiment à connoistre quelque

p564

chose, et mesme les desirs. Mais il
faut noter que par ce mot *insensible* le
poëte entend seulement la privation des
sens corporels. Or il se faut souvenir que
les vers qui sont entre-coupez comme le
second et troisieme de ceux-là, ne sont
pas des meilleurs, comme j' en ay parlé
en autre part. C' est aussi un vice bien grand
aux poëtes de ne garder le respect qui est
deub aux personnes à qui l' on parle, et
sur tout lors que les paroles peuvent estre
aisement interpretees en mauvaise
part, comme ledict poëte s' y est abusé
au second jour de ladicte sepmaine en
ces vers suivans qu' il adresse à la muse,

il est temps mon amour, mon unique soucy, etc.
la metaphore de ceste presuposee cavalcade

p565

est la plus sauvage et impropre
que l' on ait jamais veuë en la campagne
des muses. Car il semble qu' au lieu de
ceste divine Uranie qu' il prie, il parle à
quelque cheval, et qu' il ne faut que luy
tenir l' estrieu. Mais pour accomplir de
toute piece une figure si mal adressee, il
ne restoit plus autre chose qu' à prier Apollon
de venir d' un costé pour luy tenir
l' estrieu, ou pour luy servir de montoir.
Et dautant que la poësie est une
peincture parlante, voyez quelle belle
imagination porte en l' esprit ceste metaphore ?
Puis qu' elle tasche de faire voir
une belle fille qui porte un homme sur
ses espauls, comme on pourroit voir cela
en quelque folastre comedie en faveur
d' un arlequin, d' un zany ou d' un
pantalon. Ceste figure ainsi formee est
du tout improportionnee pour estre ainsi
adressee à la muse : aussi Du-Bartas eust
bien faict si pour le subject qu' il avoit en
cest endroit, il eust demandé aux muses
le cheval Pegase, ou quelque hyppogriphes :
veu que pour voyager par les
regions de l' air, l' un, ou l' autre de ces chevaux
eust esté fort suffisant. Ce mot de

p566

Gaule qui est en ces vers precedens n' est
plus en usage, et ne doit plus estre guere
employé, puis que celui de France luy
à faict quitter la place despuis tant de siecles,
et touchant la nullité de ce terme
acortement leger j' en ay parlé au Xv chapitre
de ce livre. Mais comme on se peut
mesconter ainsi d' approprier indignement
les metaphores, aussi l' on s' abuse
par fois de vouloir affirmer la verité des
choses impossibles, par la comparaison
de celles qui peuvent arriver d' un jour
à l' autre, comme un escrivain de ce temps
qui dit dans la lettre d' une histoire amoureuse,

que plustost qu' il change d' amour
le grand turc se fera chrestien.
Du-Bartas s' abusant ainsi en une opinion
qu' il avance par similitude, au troisieme
jour de la sepmaine susdicte, quand apres
avoir descrit les merveilles du cocos
de l' isle de Zebut, ayant nommé tant de
choses en quoy les fruicts, les fueilles et
l' escorce de cest arbre peuvent servir, il
dict, *qu' il est tout ce qu' on veut, et quand
Midas encor' l' auroit entre ses mains je croy
qu' il viendroit or* . Car il apporte ceste
alleguation de Midas roy de Phrygie, comme

p567

pour augmenter les merveilles d' un
arbre si rare : mais il est bien esloigné de
ce qu' il veut dire, parce que cela ne signifie
rien de nouveau et de merueilleux
en aucune chose que ce soit d' un tel arbre,
puis que la paille, les pierres : les bois,
la viande et toutes autres choses se treuvoient
changees en or, quand elles avoient
esté touchees de Midas. C' est
pourquoy ce ne seroit pas une aventure
ny rare, ny admirable si ce cocos estoit
changé en or par l' attouchement de ce
roy, veu que ce changement estoit commun
à toute chose indifferement : à ceste
occasion ceste alleguation n' est pas
moins des-raisonnable que si l' on disoit,
*si la saison estoit pluvieuse je croy que les
campagnes seroient mouillees, si le soleil se levoit
il porteroit le jour. Si nous estions à Paris nous
serions en France* . Car il n' y a rien de
nouveau en tout ce qui est proposé en ces
paroles, tout le monde le connoist assez,
et mesmes jusques aux petits enfans qui
commencent d' avoir connoissance de ce
qui se voit en cest univers. C' est pourquoy
ce seroit trop de vanité de proposer de la
sorte ces opinions, veu qu' il est impossible

p568

qu' il pleuve beaucoup et aux champs
sans que les campagnes soient humides
et mouillees : que le soleil se leve sans apporter

le jour : et que l' on soit à Paris sans
estre en France, puis que ceste ville est la
principale de toutes celles de ce royaume.
Mais comme j' ay dit cy dessus parlant
d' Homere et de L' Arioste, que c' est
une chose mal à propos aux poètes de
vouloir faire acroire des effects qui sont
estimez du tout impossibles quand ils racontent
les valeurs de quelques heros,
Du-Bartas à failly en ce subject, au second
jour de la seconde sepmaine au livre
intitulé Babilone, où il chante en ces
vers les exercices de Nemrot fils de Chus,
premier tyran,
quelquefois il s' esbat à vaincre d' une haleine etc.
il y a de l' ambiguité aux deux premiers
de ces vers : car de dire, *vaincre d' une haleine*

p569

l' aspreté d' un rocher . S' entend aussi
tost de l' abatre avec le soufle, comme de
le monter tout d' une course. Et bien que
ces quatre sortes d' esbastemens que le
poète atribué à Nemrot peuvent estre
expliquez en qualité d' essay et non d' effect,
toutefois à cause de la possibilité du
dernier, et que les autres sont tissus par
les mesmes termes de cestuy-là, il semble
que ce geant effectuoit les trois autres,
ce qui est une chose extremement impossible
à la force d' un homme. Car il ne peut
estre par tous les dons de nature, qu' une
personne soit si puissante de pouvoir fendre
contre mont un torrent lors qu' il est
en la fureur de son desbord, parce qu' en
ce temps il va de telle violence qu' il arrache
et entraine des quartiers de rochers
de la pesanteur de plus de cent mille livres,
et les faict rouler fort legerement
au sein de la plaine, comme on le voit par
fois en des montagnes de la Comté d' Avignon
et du Dauphiné, et mesmes en la
riviere de l' Auvese, lors que changee en
torrent par les pluyes excessives, elle descend
si terrible et violente des montagnes
qui voisinent le mont-venteux.

p570

La bonté du langage n' est pas observee
en ce quatrieme vers, car il faut dire, *cent
pont à ravagez* . Mais cest bien aussi esgaler
la course des pieds corporels au vol ou
agilité des esprits, de conter que Nemrot
s' esbatoit à rattraper le traict qu' il avoit tiré :
car cela est si esloigné de ce qui
est possible, que s' il se treuvoit un homme
qui courust d' une promptitude aussi
vite que le vol de l' aigle, il n' entreprendroit
pas pourtant de courir jamais apres
une fleche pour la prendre avant qu' elle
eust atteint au lieu plus loingtain où sa
force la pourroit conduire, y ayant esté
descochee de but en blanc. Les poètes
se destournent aussi du chemin de l' equité,
lors que pour représenter quelque
subject de leur invention, ils le peignent
tout autrement que la raison le requiert,
et que pour amplifier trop quelques
qualitez, ils en font un monstre : en
quoy ledict poète à manqué en son
trionphe de la foy en ces deux stances,
*d' or, d' argent, de velours la foy n' est point
vestuë etc.*

p571

la façon de peindre ainsi la foy toute
nuë est du tout erronee, et sans aucun
bon subject : car la foy n' est pas un object
aux yeux, ny n' est point aussi entretenuë
par la veuë : ains elle se conçoit et
s' entretient par l' esprit, lors que de toute
sa force il se donne à croire en Dieu, et à
flechir à ses commandemens. Ainsi Du-Bartas
n' a point eu de raison à escrire que
la foy est toute nuë, et que telle qu' elle
est, elle veut estre veuë d' un chascun : car
elle est si haute et si ornee d' une lumiere
si divine et si lumineuse que les yeux
mortels ne sçauroient jamais estre si bons
ny pour la connoistre, ny pour la voir.
Aussi les venerables peres theologiens
traictans de ce subject apres ce qu' en dict
Saint Paul en sa unzieme epistre aux

p572

hebreux, disent à bon droict, *que la verité des mysteres de la foy n' est point une chose apparente, puis que la foy est des choses qui ne se voyent point : mais il est bien vray toutefois qu' il les faut croire* . Ils disent aussi en la glose sur le mesme discours, pour montrer que la foy n' est point un subject de la veuë, ou de la raison humaine, *que la foy n' a point de merite lors que l' humaine raison y est portee par les experiences* . Toutefois quelqu' un me pourroit dire que Du Bartas a parlé poëtiquement en descrivant ainsi la foy en ses vers, et que paraventure un autre ne sçauroit mieux faire. Et je respondray là dessus, que c' est bien raisonnable que les choses qui sont representees par les poëtes soient maniees par une façon qui soit selon l' art et les formes ordinaires poëtiques, et qu' ainsi elle soit autre que celles dont les autres sciences et disciplines discourent de leurs subjects, et qu' à cest effect il faut que les poëtes se servent de la peinture des fictions pour figurer la verité des choses. Mais pourtant il est requis que ces feinctes ne proposent jamais des subjects avec une forme du tout contraire à ce qui est de la verité : car on

p573

peut bien descrire avec difference ; mais non pas avec une extreme contrarieté. à ceste occasion Du-Bartas eust suivy les reigles de la poësie, et l' honneur que l' on doit au vray, s' il eust dit que ceste foy qu' il esleve ainsi en triomphe, estoit si belle et si brillante de lumiere qu' elle surpassoit de beaucoup la clairté du soleil, et que par ce moyen, les yeux des humains se treuvoient du tout esblouys quand ils taschoient de la voir, et que les seuls esprits qui pour estre du tout vouëz à Dieu, avoient les yeux douëz d' une grace et d' une lumiere angelique, la pouvoient contempler et voir clairement. Ainsi il eust satisfait à la verité de la religion, et à la raison poëtique : aussi ce poëte se condamne bien luy-mesme audit poëme, quand il chante qu' au devant du char triomphant de la foy, la raison humaine marche esclave : car qu' est-ce que

ceste raison humaine ? Que les opinions
et fausses propositions des heretiques
lesquels veulent assubjectir les mysteres
de la foy chrestienne à la mesure des
sens, comme si ceste unique et divine
creance estoit un subject palpable et visible,

p574

et que comme en toutes les parties
de la philosophie naturelle, il fust loisible
d' en douter, disputer et d' en tirer
esclaircissement par des preuves et raisons
humaines. Mais apres que ce poëte à dit
que le corps de la foy est si beau, qu' en
beauté il surpasse tout autre corps, il ne
permet pas qu' il demeure long-temps en
ceste beauté, sans luy attribuer une laideur
extreme, et une defformité nonpareille,
puis qu' il à raconté au vers suivant,
que les membres de ceste celeste
guerriere sont tous couvers d' yeux : car
c' est représenter un monstre et non pas
une deesse du ciel. Et comme c' est assez
aux humains d' avoir deux yeux pour
bien voir, il suffisoit à ce poëte de dire
que les yeux de la foy sont si bons et de
telle vertu qu' ils contemplent l' eternal
en la façon qu' il dit : aussi comme dit
Ronsard, de remplir un discours tout de
sentence, c' est une monstruosité, comme
si la teste se treuvoit couverte d' yeux de
toutes parts. Argus aussi avec les cent
yeux qu' il avoit, n' eut pas tant d' esprit
que Mercure qui n' en avoit que deux.
Mais outre l' impertinence qui se treuve

p575

à représenter ainsi la foy avec tant d' yeux,
et qu' en ceste fiction on la considere du
tout effroyable et monstrueuse, veu que
si un corps estoit tout couvert d' yeux, il
seroit le monstre le plus horrible que l' on
ait jamais veu, et tel que nul ne sçauroit
avoir patience à le regarder, ce poëte
descend d' une erreur à l' autre : car en disant
que la foy à les membres tous couvers
d' yeux comme un paon, il se trompe

extremement en ceste comparaison :
car il ne dit pas ce qu' il veut dire ; parce
qu' un paon n' est pas fourny d' yeux plus
que nul autre des animaux : et s' il les veut
entendre par les rouleaux coulorez d' or
et d' azur qui brillent en la queuë de cest
oyseau, il ne s' abuse pas moins pour cela ;
car ces diverses couleurs dont les plumes
de la queuë du paon sont esclattantes
au bout, tant s' en faut qu' elles soient
de vrays yeux, que mesmes elles ne le
sont pas en ce qu' on les peut desirer
en une peinture passablement elabouree :
tellement qu' il se treuve tousjours
beaucoup d' incongruité en ceste
comparaison, et en ceste sorte, elle est
inutile avec l' erreur de son subject. Ainsi

p576

donc il faut dire suivant la raison que Du-Bartas
n' est aucunement en ces deux
stances ny bon theologien, ny bon
poëte.

Les poëtes faillent aussi quand ils mettent
un terme de preference en un lieu,
où il n' est pas besoing, comme a faict
Garnier au premier acte de la tragedie
d' Hippolite, où l' ombre d' Egee parle
ainsi contre Thesee,

*tu brigandes Minos, et coursaire, luy pilles
avecque ses thresors ses deux plus cheres filles.*

puis que ce roy de Crete n' avoit que
deux filles, cest averbe de *plus* est superflu :
car il est tousjours en un propos à
servir de consequence qu' il y a quelque
chose davantage que ce que l' on dict.

Puis donc que ce roy n' avoit que deux
filles il suffisoit de dire seulement *ses filles*
ou bien *Phedre et Ariadne* . Quelques uns
se trompent aussi en un subject semblable,
lors qu' ils disent, *son fils le plus aisé, le
plus aisé de ceste maison, le plus meilleur de
tous ses enfans* . Car ils ne se prenent pas
garde que ce mot *aisé* signifie celuy qui est
le plus agé, ou le premier né d' une famille.
Ce mot de *meilleur* est le terme superlatif

p577

en cas de bonté, tout ainsi que *majeur*
en celui de grandeur d' estat, et si bien
qu' il n' est pas besoing de les accompagner
de ce *plus* . On s' abuse aussi lors que
l' on fait qu' une personne sacree profere
un terme qui est du tout contre la teneur
de son coeur et de sa religion, comme ce
poëte fait parler le prophete au premier
acte de la tragedie des juives, ainsi,
*ingrate nation, tu as sur les hauts lieux
osé sacrifier à la royne des cieux.*
ce n' est point raisonnable de faire
qu' un prophete profere si distinctement
ce terme de *royne des cieux* , puis que par
iceluy Junon qui avoit esté idolastree est
entenduë : car en disant cela de la sorte,
il semble qu' il avouë que ceste Junon soit
vrayement royne des cieux. C' est pourquoy
il devoit accompagner ceste *royne*
de quelque adjectif comme *feincte, fabuleuse,*
imaginaire . Et ainsi en condamnant
ouvertement l' erreur des juifs, il eust parlé
proprement suivant ce qui estoit de
son coeur. On se trompe aussi, quand on
attribuë quelques effects à la valeur d' une
autre personne que celle à qui les poëtes
qui premiers en ont parlé les ont assignez :

p578

le poëte susdict faillit en cela, suivant
ce qu' il fait dire au second acte de
la tragedie de Bradamante au Duc Aymon
qui parle ainsi à Renaud son fils.

*ha ! Que ne suis-j' au temps de ma verte
jeunesse, etc.*

la raison est offencee par deux fois en
ces vers : car suyvant le poëte italien
Aspremont, qui a composé un livre, où
il décrit la naissance et les premiers
faits d' armes de Roland et de Renaud
De Montauban son cousin, on treuve
que Mambrin fut tué de Renaud, et
Almont de Roland ; sur lesquels sarrasins
vaincus, ces deux chevaliers chrestiens

p579

conquirent ces heaumes enchantez
desquels L' Arioste en parle souvent
comme aussi le Comte De Scandian en
son Roland l' amoureux, qui est le poëme
qui suit les subjects qui sont proposez
en celuy dudit Aspremont, tout de
mesme que L' Arioste enfile sa poësie
dans les propositions de ce Roland l' amoureux.
Il se treuve deux fautes aussi
au neufiesme de ces vers : car l' ordre
du temps et la mesure de la grammaire
ny sont pas : c' est pourquoy il faut
dire ainsi à cest effect : *vous n' auriez pas
entrepris*, ou bien ainsi ; *vous n' entreprendriez
pas* . Ce verbe de *bourrasser*, qui est
au dernier de ces vers n' est pas bon
françois, mais il est forgé sur le modèle
d' un terme provençal : car on dit au langage
de Provence quand on menace
quelqu' un, *you vou bourraray*, etc. la raison
est offencee aussi chez les poëtes,
quand on parle improprement des effaicts
de quelque chose, comme celuy
qui dict en une elegie que les yeux de sa
maistresse sont si doux qu' ils enflament
les coeurs embrasez. Car de dire *enflamer
une chose embrasee* . Ce n' est pas

p580

moins de superfluité et d' extravagance,
que de se vanter d' avoir faict un grand
effort pour s' estre saisi d' un chasteau
qui n' estoit deffendu de personne, ou
bien d' avoir enfoncé une porte qui
estoit ouverte, ou bien de dire, qu' apres
avoir esté fort mouïllé pour estre
cheut dans une riviere, survint une
pluye qui le mouïlla un peu. Car de
prendre avec grand effort un chasteau
qui n' est point deffendu, d' enfoncer une
porte ouverte, et d' estre mouïllé de
la pluye apres estre sorty d' une riviere
où l' on seroit tombé, c' est la mesme
chose que dire, *d' avoir enflamé une chose
embrasee* . Ce versificateur s' est fort abusé
dans une elegie, quand il a dict, *que ses
larmes amoureuses ont rendu sensibles les montagnes
et les lyons* . Car il est bien vray que
suyvant les reigles et le pouvoir de la
poësie, on peut chanter que les montagnes
et les plus dures roches peuvent

estre renduës sensibles à la plaincte des amoureux, ou de quelque autre personne qui se lamente, veu que les roches et les montagnes n' ont que l' estre simplement : mais de chanter que les lyons en soient

p581

rendus sensibles, cela ne sçauroit estre bien dict en bonne philosophie, non plus que touchant ce que la poésie requiert : car ils les sont desja, par ce qu' ils ont l' ame sensitive : mais c' est tres-bien à propos de dire que les plainctes ont esmeu à pitié les lyons, les ours et autres furieux animaux : car il n' est pas impossible qu' ils puissent estre touchez de quelque traict de commiseration. Il est raison aussi que le poëte s' abstienne d' escrire de ces conceptions trop hiperboliques, qui figurent des chimeres et des choses que la majesté de la nature ne sçauroit souffrir : comme sont les effects qu' un amoureux attribué ainsi aux yeux de sa maistresse par un sonnet, *belle de qui les yeux pleins d' une claire flame. Mettent les dieux en cendre, et bruslent le soleil.* ce sont des imaginations desreiglees et trop fantastiques, de dire que les yeux d' une dame ont des effects comme cela si contraires à l' honneur et au pouvoir de la nature. On peut bien dire que les yeux d' une maistresse bruslent d' amour les dieux et le soleil, que les astres admirent leur beauté, que le soleil emprunte ses plus

p582

belles flames des rayons et des amours qui brillent en ses yeux, et que le monde et les dieux meurent de leurs amours : mais de parler ainsi d' abord de ces cendres et de ce bruslement, c' est un mensonge trop extravagant et insupportable. Un autre poëte de ce temps ne s' abuse pas moins que cest amoureux, car il dict en une chanson, que son amour est si grand et d' une si forte duree, que comme le temps n' est qu' un petit grain d' arene

au prix du ciel, et que le ciel n' est
aussi que ce grain au prix de l' eternité,
que de mesme l' eternité n' est qu' une petite
bluette de feu, et un petit grain de
sablon à comparaison de son amour. C' est
une prodigieuse reverie de proposer en
ses vers des raisons si extremement ennemies
de la verité et du vray semblable.
L' hymne qu' Alexandre De Pontaimery
à composé, se voit entravé sur le seuil
de la porte, d' un embarrasement non
guere moins fantasque et des-reiglé que
cestuy-là : car il dict, que l' eternité domtee
par ses escrits, bronchera sous la gloire
de celuy auquel il dedie ce poëme.
Mais touchant quelque subject de

p583

guerre que le poëte pourroit traicter, il
doit observer que toutes les comparaisons
qu' il fera, soient prises sur des choses
honnestes, ou magnifiques : car de
comparer un chevalier qui entre furieux
dans un vacarme à un chat qui se jette sur
une souris, la comparaison est ridicule, le
comparer aussi à l' araigné qui s' eslance
sur quelque mouche qui est tombee en
ses toiles, c' est la mesme chose en indecence :
mais en le comparant à l' aigle, ou
bien au lyon il escrira bien à propos : et
ainsi pour tout autre subject qui porte avec soy
le respect et la gloire, un poëte doit
comparer les seules choses qui sont honorables :
car de fonder ses comparaisons
sur des remarques qui sont infimes
et abjectes, c' est contre la nature de la
poësie. Et c' est ainsi, que le but du poëte
est la delectation et l' admiration que
ses oeuvres doivent apporter aux lecteurs ;
mais celuy des bouffons et des
farceurs est la risée et la resjouissance
des-reiglee à ceux qui les entendent. à ceste
cause, il faut que le poëte escrive tousjours
avec propriété et bien-seance,
n' entremeslant jamais dans ses vers aucun

p584

traict de bouffonnerie ou de propos
tant soit peu deshonneste : ains suivant
l' age, les qualitez et le rang des personnes
proposer les paroles, les gestes et les
fortunes qui leur appartiennent. Or entre
quelques escrivains qui se sont abusez
à n' observer pas ceste raison, un poëte
de ce temps s' y mesconta en un cartel
qu' il fit pour un combat de la barriere :
car il disoit en iceluy que les paladins
Roland et Roger estoient sortis des enfers
au bruit des cartels des chevalliers
qui estoient les tenans de ce combat : en
quoy ce poëte erroit grandement : car on
doit tousjours assigner au ciel ou bien
aux champs Elysees la demeure et le sejour
des bons heros.

C' est aussi une chose tres-necessaire aux
poëtes de ne s' entremesler jamais d' escrire
des histoires en vers, comme quelques
uns de ce temps se sont lourdement
abusez de faire ainsi ; suivant en ces erreurs
les traces de Claudian, de Lucain
et d' autres versificateurs latins qui ont
descriit des histoires en vers. Mais pour
employer dignement les vers avec l' histoire,
il faut imiter les poëmes epiques

p585

d' Homere et de Virgile, et suivant l' artifice
et l' ornement que deux auteurs
si divins ont observez en leurs ouvrages,
accompagner de mille choses feinctes et
vray semblables ce qui est de la verité de
certains subjects particulliers, et non pas
dresser tout au long des chroniques en
vers. Car le labeur et la tissure de reciter
purement et au vray ce qui est avenu
d' apparant et d' insigne sous le reigne ou
gouvernement d' un prince, sont un affaire
qui n' appartient qu' aux historiens,
et lesquels sont obligez d' escrire en prose.
Mais je treuve bon de dire icy, que
tout ainsi que les poëtes ne doivent jamais
s' empescher à faire de l' historien
en leurs poëmes, afin de ne dresser une
chronique au lieu d' une poësie ; de mesme
les historiens ne doivent point se
mesler à faire les poëtes en leurs proses et
narrations. En quoy certains historiographes
qui ont escrit depuis cent ans

en ça, ont excessivement fallu : car on
en voit qui s' esloignans du vray sentier
de l' histoire, où il est requis de dire la
verité simplement, se sont esgarez aux destours
des affections particulieres, et se

p586

laissans ainsi transporter au vent et à la
fureur d' une passion inconsideree, ont escrit
maintenant en advocats, tantost en
poètes, ore en comediens, et une autre
fois en philosophes esgarez ; et si bien
qu' au lieu d' avoir composé une histoire
bien veritable et sincere, leurs livres ne
sont autre chose qu' un procez, une eloge
et une satyre en faveur des princes dont
ils narrent les fortunes, et desquels ils
sont subjects ou pensionnaires, et s' engageans
ainsi par trop à la partialité, ils
eslevent et glorifient impudemment jusque
au ciel, et comparent à toutes les
valeurs d' Alexandre et de Cesar la prise
de quelque chasteau qui se sera rendu
sans coup ferir, et taisans malicieusement
quelques valeureux exploits que les ennemis
auront faicts, et se fourrans illicitement
à descrire les secrets mouvemens
des plus interieures pensees, ils representent
les volontez et les entreprises des
uns toutes glorieuses, saintes et justes, et
celles des autres toutes barbares, estrangeres
et tyraniques ; comme si quelque
ange du ciel leur en avoit porté les memoires
de paradis, et que ce fust raison

p587

d' escrire une histoire avec une plume
conduicte par une affection autant passionnee
pour le respect d' un seul, comme
obligee à represente sincerement la verité
des choses qui sont avenuës.
Et dautant que d' escrire d' amour et à
la gloire des beautez d' une damoiselle,
c' est une chose qui est presque aussi ordinaire
aux poètes, que les roses à fleurir au
printemps : ces nourriçons des muses
doivent estre soigneux de faire que leurs

poésies amoureuses aussi bien que toutes autres, soient descrites avec honnesteté, et si bien que si l' on escrivoit en faveur d' une Minerve on n' escrivist pas avec des termes plus recommandables à l' honneur et à la vertu mesme. C' est de la sorte que les escrits amoureux doivent estre formez, afin de n' en avoir jamais du regret, car on ne se repent jamais d' avoir bien faict : mais de mettre en lumiere des vers qui publient et magnifient les vices et les affections despravees ; c' est au lieu d' un beau chasteau bastir soigneusement une forte et tres-obscure prison, afin de s' y enfermer à l' avenir pour y languir avec les tourmens et les geines des

p588

ennuis et des repentances. Or pour escrire d' une façon que la vertu ne s' en treuve jamais offencee, il faut aller au train des amoureuses poésies que Petrarque à composees en faveur de Laure damoiselle d' Avignon : car ce sont des vers où l' honneur brille par tout aussi bien que les amoureux desirs. C' est ainsi qu' il est requis de suivre la forme que ce poëte florentin à tenuë en la description de ses amours si l' on veut assembler la gloire avec le repos de l' ame en l' ouvrage des poésies qui traittent de ces affections amoureuses.

Or je diray bien à propos en suite de ce discours precedent, que celuy qui est d' un esprit naturel à la poësie, doit se gouverner tousjours si bien, que la vertu ait tousjours sa demeure en luy, et qu' il n' offence jamais en ses escrits l' honneur et la modestie pour aucun subject que ce soit qu' il pourroit avoir en main. Il doit estre aussi avisé à ne s' esgarer jamais en ceste vaine opinion de laquelle certains versificateurs de ce siecle se flattent et s' orgueillissent : car on en voit quelques uns qui sont si estrangement agitez

p589

d' une fausse imagination, qu' ordinairement
en toutes parts, ils font les fantasques
et les capricieux, cuidans que par
leurs actions volages et des-reiglees, ils
feront aquisition de la reputation de gens
d' excellent sçavoir, et de poètes de grand
esprit : mais ils s' abusent par trop en ce
dessein, car la valeur de la poësie, ne consiste
pas à faire ainsi du furieux, du frenetique
et du particullier Diogene : mais
bien en la belle et parfaicte composition
des poèmes où la beauté des vers, et l' excellence
des raisons reluisent esgalement.

Aussi au lieu que ces orgueilleux, ces rimeurs
esgarez aquierent par ces bisarreries
le renom de grands poètes, ils ne gagnent
autre chose que le surnom de grands
fous et de pedans sans cervelle, et de se
rendre odieux et insupportables dès lendemain
qu' on les à veus la premiere fois. Il
est bien vray qu' un poète à besoing de la
solitude lors qu' il veut sortir de son esprit
les idees que la nature poëtique y a
formees ; mais apres cela, il est obligé d' estre
modeste et autant arrêté qu' autre
personne que ce soit : car aussi en toutes
pars la renommee d' un homme discret est

p590

beaucoup plus belle que celle d' un estourdy
pour scavant qu' il soit. Or le poète
qui se voit abondamment enrichy de
ce don de poësie que la nature influë
aux esprits, doit embellir et augmenter
ce don au moyen de l' amour et de la possession
des bonnes moeurs et de son coeur
envers Dieu : car en fin parmy tous les
plaisirs dont le monde peut charmer et
contenter les desirs humains, il faut se
souvenir tousjours que l' on est chrestien,
et que la principale fin de l' homme n' est
pas en ce monde, et que vivant au monde,
il faut encore mieux vivre en Dieu.

Aussi plus l' esprit d' un poète s' esloignera
des imperfections de la terre, plus il entrera
en l' aquisition des richesses du ciel,
et plus il se garantira de trebuscher sous
les vices, plus il connoistra que son ame
sera eslevee en la faveur et en la gloire des
muses : car ces deesses qu' à bon droict
les premiers poètes ont estimees vierges

à cause de la vertu ; ne communiquent point leurs faveurs aux ames vicieuses, mais c' est tant seulement aux vertueuses ausquelles leurs thresors plus recommandables sont despartis liberalement. C' est

p591

pourquoy tout ainsi que le poëte doit faire estat d' aquerir tousjours les sciences par la lecture des bons livres, et de la frequentation des gens qui sont ornez de sçavoir et de vertu ; de mesme, il doit fonder ses plus chers plaisirs à s' illustrer de vertu, afin qu' outre le bien qu' il aura de vivre ainsi, son naturel poëtique ait tousjours plus de force et de moyen à s' eslever au ciel, et d' escrire avec plus de repos et de perfections les subjects de ses conceptions et de ses desseins. Et dautant que c' est aux labeurs et aux difficultez que les moissons de l' honneur sont recueillies, et qu' ainsi la peine et les choses difficiles sont le champ de bataille de la vertu : je prieray à tous amoureux de poësie, de ne s' ennuyer pas de ce que j' ay proposé en ce livre tant de reigles pour estre observees en l' escole des muses et d' Apollon : car une science ou discipline si haute que la poësie, ne sçaurait estre exercee parfaitement sans une tres-exacte observation de reigles tres-pures et inviolables, et qui toutefois ne pourroient estre descrites entierement ; puis que la poësie ne despend pas moins de la

p592

vive vertu et du bon destin de la nature, que des preceptes, et que comme j' ay dict au commencement de ce volume, elle est un don de nature perfectionné de l' art. Mais puis qu' il est temps de donner à ce livre ce qui luy est deub, je le finiray icy, avec ceste priere que j' adresse à tous ces coeurs genereux qui honorent les muses, de me favorir à recevoir en bonne part tout ce que j' ay dict en ces escrits : puis que l' affection que je porte

à la vertu, et à la poésie françoise a esté
la seule cause qui m' a fait entreprendre
de construire de mon labeur les discours
et les reigles de ceste academie.

p50

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)